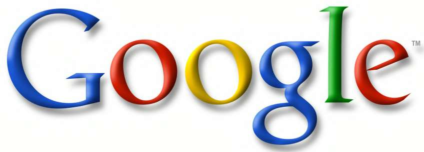
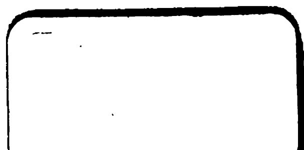
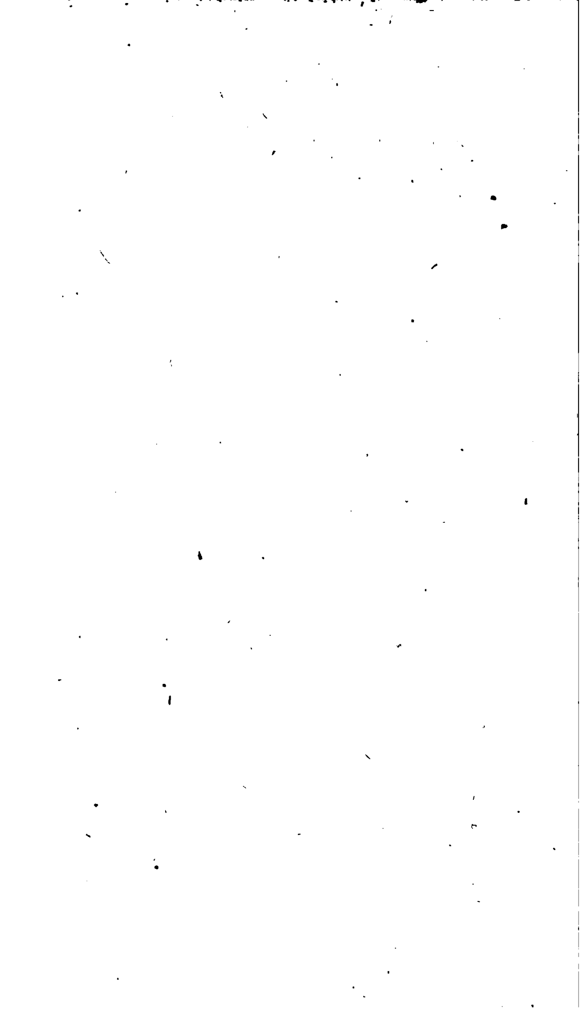




NK



ALMANACH DES MUSES.

1798.

AVIS.

Ceux qui voudront faire insérer des poésies dans cet Ouvrage, sont priés de les faire parvenir, avant le premier thermidor, à l'Éditeur de l'Almanach des Muses, rue de la Jussienne, n°. 20. *Il prévient que, comme il reçoit une très-grande quantité de lettres à ce sujet, il lui est impossible d'y répondre. Les lettres envoyées sans être affranchies, restent à la poste.*

---

*On trouve des collections complettes de l'*ALMANACH DES MUSES, *chez* LOUIS, *Libraire*, rue Severin, n°. 110.

Faute essentielle à corriger.

Page 52, ligne 23, La dépeignent; *lisez:* Les dépeignent.



Challiou del. Bovinet

ALMANACH
DES MUSES,

POUR L'AN VIe

DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE,

1798 vieux style.

Prix, liv. 36 s. et 48 s. franc de port.

A PARIS,

Chez LOUIS, Libraire, rue Severin, n°. 110.

AN VI. — 1798.

ALMANACH DES MUSES.

ODE SUR LA PAIX.

BELLONE a fui pâle et sanglante ;
Français, vos droits sont reconnus !
Et la Liberté triomphante
Ferme le temple de Janus.
Du haut des voûtes azurées,
La paix descend sur nos contrées,
Le front de roses couronné ;
Et dans leurs foyers solitaires,
Les sœurs, les épouses, les mères
Bénissent ce jour fortuné.

Que la haine au front inflexible
Se laisse à la fin désarmer !
Le ciel nous fit un cœur sensible ;
Mortels nous devons nous aimer.
Tombe la nation cruelle,
Qui prenant Rome pour modèle,
Voudroit conquérir l'univers !
Rougissant au seul nom de maître,

L'homme libre et digne de l'être,
S'avilit en donnant des fers.

Quel est le brigand fanatique,
Qui de Mars vantant les fureurs,
Au sein de l'ivresse publique
Pousse d'insolentes clameurs?
Il regrette le bruit des armes;
Il lui faut du sang et des larmes:
Le barbare en est altéré!
Quand tout sourit dans la nature,
De même en sa caverne obscure,
Siffle le reptile abhorré.

Guerriers, dont la noble vaillance
Arrêta l'Europe en fureur,
Des mains de la reconnoissance
Recevez le prix de l'honneur.
En vain l'Anarchie égarée,
De cannibales entourée,
Rêve encor de nouveaux forfaits:
Venez, phalanges intrépides;
Je vous dénonce les perfides
Altérés du sang des Français.

Jours horribles de la vengeance,
Fuyez pour ne plus revenir:
De la loi le règne s'avance;
Celui des partis va finir.
Abandonnons aux Euménides

Tous ces infâmes homicides
Que réclamoient les échafauds;
Laissons, sous le fouet des furies,
S'agiter ces ames impies,
Ces vils partisans des bourreaux.

Dociles à la voix du sage,
Chassons les plaisirs corrupteurs :
La liberté sera l'ouvrage
De ceux qui nous rendront les mœurs.
J'en crois un augure propice :
La tolérance, la justice
N'auront plus d'exil à souffrir;
Douce paix ! sous ta loi chérie,
Des beaux-arts la tige flétrie
Plus brillante va refleurir.

Ils vont renaître pour la France
Les jours de gloire et de grandeur!
La paix ramène l'espérance,
Et l'espérance, le bonheur.
Revenez, vertus domestiques !
C'est par vous que les républiques
Marchent à l'immortalité.
Le Despotisme en vain murmure :
L'instinct sacré de la nature
Fera chérir la liberté.

Par le C. DESGRANGES *fils*.

LA SYRÈNE ET LE PASSANT,

FABLE.

LE PASSANT.

Que fais-tu sur les bords de cette onde tranquille,
Et quel objet charmant tient ton œil immobile ?

LA SYRÈNE.

Dans ce limpide et fidèle miroir,
J'aime à me contempler, j'admire ma figure ;
Et je rends grace à la nature,
Qui d'attraits enchanteurs se plut à me pourvoir.

LE PASSANT.

Monstre équivoque et vain ! ta queue affreuse à voir
Contre un si fol orgueil devroit te mettre en garde,
Et te réduire au désespoir,

LA SYRÈNE.

Crois-tu donc que je la regarde (1) ?

Par le C. SÉLIS.

(1) L'idée de cette fable est due au C. *Changeux*, auteur de l'ouvrage estimé qui a pour titre : *Traité des Extrêmes*.

HYMNE A L'ESPÉRANCE.

CHŒUR.

FILLE du ciel, jeune déesse,
A l'œil riant, au front toujours serein,
Fille du ciel, dont le souffle divin
Verse l'oubli des maux et répand l'allégresse,
Douce Espérance, entends nos voix:
A tes faveurs toujours l'innocence a des droits.

ADÉLAÏDE, *seule.*

Par toi des biens de l'avenir
Le présent s'enrichit encore;
La fleur à peine vient d'éclore,
Tu vois le fruit croître et mûrir.
Avec ses neiges, sa froidure,
L'hiver s'enfuit devant tes pas:
Ton sourire au sein des frimats
Fait poindre l'herbe et la verdure.

CHŒUR.

Fille du ciel, jeune déesse, &c.

ADÉLAÏDE.

De la fortune et des amours
Tu répares les injustices;

Celui qu'oppriment leurs caprices
Obtient tes plus tendres secours.
Au charme de tes doux mensonges,
S'il se refuse, à son réveil,
Tu saisis l'instant du sommeil,
Pour le consoler par des songes.

CHŒUR.

Fille du ciel, jeune déesse, &c.

ADÉLAÏDE.

Au juste, qu'un siècle pervers
Abreuve de fiel et d'outrage,
Tu découvres pendant l'orage
Le port dans un autre univers.
Épouvanté de ta lumière,
Dont l'éclat vengeur le poursuit,
Le méchant expie et maudit
Sa prospérité mensongère.

CHŒUR.

Fille du ciel, jeune déesse,
A l'œil riant, au front toujours serein,
Fille du ciel, dont le souffle divin
Verse l'oubli des maux et répand l'allégresse,
Douce Espérance, entends nos voix :
A ta faveur toujours l'innocence a des droits.

Par le C. JOSEPH ROUGET DE LISLE.

A FRANÇOIS DE NEUF-CHATEAU,

Sur son poëme des VOSGES.

DEPUIS long-tems, à l'humble prose,
D'austères devoirs m'ont réduit.
Lire des vers!... hélas! je n'ose;
Par eux, je crains d'être séduit.

Ma lyre, à regret suspendue,
A ma voix ne vient plus s'unir.
Mais elle n'est que détendue;
Bientôt on l'entendroit gémir.

D'Homère oubliant les merveilles,
Je suis une de ses leçons;
Et je me bouche les oreilles,
Pour fuir de trop dangereux sons.

Mais aux accens d'une Syrène,
Aujourd'hui j'ai mal résisté;
Et je sens bouillonner ma veine,
Depuis que François a chanté.

Que j'aime sa douce harmonie,
Son style pur, brillant et clair!...
Ses chants illustrent sa patrie,
Et les Vosges ont un Haller.

Il nous révèle les délices
De ce pays trop peu vanté,
Pauvre de trésors et de vices,
Riche de mœurs, de liberté ;

Riche de sources salutaires,
De fleuves, de lacs transparens,
De neiges, de rocs solitaires,
De précipices, de torrens.

Là (1) Voltaire honora l'asyle
De plus d'un savant ignoré ;
Là (2) respira notre Virgile,
Loin d'un peuple aux tyrans livré.

Ah ! reviens, aimable poète,
Ne crains plus de tristes hasards :
Reviens, ta place est toute prête
Dans le nouveau temple des arts.

Que François ici te ramène :
Venez tous deux, par vos concerts,
Réveiller aux bords de la Seine
Le goût assoupi des beaux vers.

Chantre des Vosges, que j'envie
L'essor que tu viens de tenter !
Comme toi, j'aime ma patrie :
Que ne puis-je aussi la chanter !

Par le C. P. L. GINGUENÉ.

---

(1) Sénones.

(2) A Saint-Diez.

COMMENCEMENT

Du second chant des Géorgiques Françaises (1).

HEUREUX qui, dans le sein de ses dieux domestiques,
Se dérobe au fracas des tempêtes publiques,
Et dans un doux abri, trompant tous les regards,
Cultive ses jardins, les vertus et les arts!
Tel, quand des triumvirs la main ensanglantée
Disputoit les lambeaux de Rome épouvantée,
Virgile, des partis laissant rouler les flots,
Du nom d'Amaryllis enchantoit les échos.
Nul mortel n'eût osé, troublant de si doux charmes,
Lui demander pour qui sa main portoit les armes.
Et lorsque Rome enfin, lasse de tant d'horreurs,
Sous un règne plus doux oublioit ces fureurs,
S'il vint redemander au maître de la terre
Le champ de ses ayeux que lui ravit la guerre,
Bientôt on le revit loin du bruit des palais,
Favori du dieu Pan, courtisan de Palès,
Fouler, près du beau lac où le cygne se joue,
Les prés délicieux de sa chère Mantoue.
Là, tranquille au milieu des vergers, des troupeaux,
Sa bouche harmonieuse erroit sur ses pipeaux;

(1) Nouveau poëme en quatre chants, qui s'imprime à Basle.

Et ranimant le goût des richesses rustiques,
Chantoit aux fiers Romains ses douces Géorgiques.
Comme lui, je n'eus point un champ de mes ayeux;
Et le peu que j'avois, je l'abandonne aux dieux.
Mais comme lui, fuyant les discordes civiles,
J'échappe dans les bois au tumulte des villes,
Et content de former quelques rustiques sons,
A nos cultivateurs je dicte des leçons.
Vous donc qui prétendiez, profanant ma retraite,
En intrigant d'état transformer un poète,
Epargnez à ma Muse un regard indiscret;
De son heureux loisir respectez le secret.
Auguste triomphant, pour Virgile fut juste;
J'imitai le poète : imitez donc Auguste;
Et laissez-moi sans nom, sans fortune et sans fers,
Rêver au bruit des eaux, de la lyre et des vers.

Par le C. DELILLE.

L'ÉTOURDERIE.

AUPRÈS de sa précoce dame
Sentant du mal pour accoucher,
Jean, au choix d'une sage-femme,
Rêvoit : qui donc aller chercher ?
Comme il consultoit la famille,
Agnès se met de l'entretien :
Une, dit-elle, connois bien,
Qu'avoit ma cousine étant fille.

Par le C. G.

LES PRIÈRES,

FABLE.

Aux saints autels d'un temple respecté,
Un homme de l'antiquité
S'en alloit faire sa prière.
Ses vaisseaux étoient à la mer;
Ses enfans étoient à la guerre;
Sa femme alloit encor devenir mère,
Et des procès tenoient son bien en l'air:
Ainsi pour adresser des vœux à Jupiter,
Il ne manquoit pas de matière.
Comme il alloit entrer dans le parvis,
Un passant le retint, et lui dit: mon avis
N'est pas que vous alliez dans cette froide enceinte,
Vous enrhumer gratis; je vous le dis sans feinte.
L'Être souverain et parfait,
Qui jetta l'univers au moule,
Et le produisit d'un seul jet,
Changera-t-il donc de projet,
Au gré de l'imbécille foule,
Qui, pour le plus mince sujet,
A ses autels se prosterne et se roule?
On vous dit que les dieux, jaloux de tous nos pas,
Se plaisent aux honneurs qu'on leur rend ici-bas;
Ils s'indignent plutôt d'une telle superbe:

Et qui sommes-nous donc pour honorer les dieux?
Quand le ver qui rampe sous l'herbe
Lève la tète vers les cieux,
Le ciel s'applaudit-il d'un aussi vil hommage?
Et croyez-vous, humains, le flatter davantage
Par votre encens, votre culte et vos vœux?
A-t-il besoin.... Non, reprit l'homme sage;
Dieu me garde d'un tel penser!
Je sais fort bien qu'il n'a que faire
De vœux, d'encens ni de prière:
Mais l'homme peut-il s'en passer?

Par le C. MANCINI-NIVERNOIS.

SUR LÉDA.

POURQUOI doutez-vous que Léda,
Par le diable autrefois tentée,
D'un amant à l'aîle argentée
Un beau matin s'accommoda?
Hélas! ces caprices insignes
Sont encor les jeux de l'Amour;
Si ce n'est qu'on voit de nos jours
Les dindons remplacer les cygnes.

Par le C. ARNAULT.

LES JARRETIERES.

Air : *Du vaudeville de la Soirée orageuse.*

MAUDIT soit l'auteur indiscret,
Né pour tourmenter ses confrères,
Qui me choisissant un sujet,
Me fait chanter les *jarretières* (1) !
Je crains, ou de vous endormir,
Ou d'être accusé d'indécence :
N'importe ! il faut vous obéir ;
Mais *honni soit qui mal y pense* !

Pour en parler plus savamment,
Me trouvant auprès de Glicère,
Je la suppliai poliment
De me prêter sa *jarretière.*
En vain je priai : je trouvai
Trop de vertu, de résistance :
Adroitement je l'enlevai ;
Mais *honni soit qui mal y pense !*

(1) Ces couplets ont été composés pour la société du Vaudeville, ainsi que plusieurs autres insérés dans ce volume. Tous les mois, les membres de cette société se réunissent à dîner. Chacun indique un sujet de chanson, et ensuite on les tire au sort.

Je voulus après, tendrement,
Par mes soins, calmer sa colère;
Mais elle me dit durement:
« Je veux ravoir ma *jarretière* ».
D'elle alors je me rapprochai;
Et pour réparer mon offense,
Moi-même je la rattachai:
Mais *honni soit qui mal y pense!*

C'est ainsi qu'un traité de paix
Enfin arrangea mes affaires:
Depuis, elle ne m'a jamais
Su refuser ses *jarretières;*
C'est toujours moi qui les défais;
Et jugez de sa confiance,
C'est toujours moi qui les remets:
Mais *honni soit qui mal y pense!*

Dieux! que j'ai découvert d'appas!...
Dans son cœur, dans son caractère!
Non, je ne la connoissois pas
Avant de voir sa *jarretière.*
Pour avoir, d'un objet qui plait
Une parfaite connoissance,
Amis, voilà le vrai secret:
Mais *honni soit qui mal y pense!*

Par le C. SÉGUR l'aîné.

ÉPITRE

A MADAME DU VERDIER.

Je les ai lus vos vers charmans,
Ces vers, enfans de la nature,
Où le plus heureux des talens
Sait peindre l'ame la plus pure;
Je les ai lus, et j'ai senti vers vous
Voler mon cœur et ma pensée.
A mon esprit, sous les traits les plus doux,
Votre image alors s'est tracée.

Je vous voyois près du berceau (1),
Où sommeilloit une fille chérie:
Votre main écartoit un importun rideau,
Qui la voiloit à sa mère attendrie.
De vos yeux s'échappoient des pleurs;
Mais de ces pleurs si chers à l'ame tendre.
Ces pleurs ne sont connus que des sensibles cœurs;
L'indifférent est privé d'en répandre.

A Vaucluse portant mes pas (2),
Et quittant à regret cette image touchante,

---

(1) Épitre à sa fille.
(2) Idylle sur la fontaine de Vaucluse.

Je vous suivis près sa source écumante,
Sous cette roche menaçante
Qui semble annoncer le trépas.
Vous frémissiez, et votre voix plaintive
Aux échos peignoit sa frayeur.
Bientôt une douce langueur
Vint remplacer la crainte fugitive.
Surprise du trouble charmant
Qui s'emparoit de votre ame ravie,
Et d'une douce rêverie
Cherchant à pénétrer le secret sentiment,
Les noms unis de Pétrarque et de Laure,
Le souvenir de leur amour constant,
De cet amour et fidèle et brûlant,
Que l'on ne ressent plus, mais que l'on chante encore;
Surent vous expliquer ce tendre mouvement.

Enfin en chapeau de bergère (1)
Je vous trouvois chez une aimable sœur,
De l'amitié célébrant la douceur,
Et préférant un hameau solitaire
Où tout parloit à votre cœur,
Un séjour désert et tranquille
Au luxe importun de la ville,
Qui n'offre de plaisirs qu'aux dépens du bonheur.

Sur ces tableaux remplis de charmes,
Je vois s'étendre un crêpe ténébreux.

---

(1) Epître sur les plaisirs de la campagne, à sa sœur.

Ciel ! quel revers vous arrache des larmes ?
D'où naissent vos cris douloureux ?

Qu'ai-je entendu ? la mort cruelle (1)
Vous a ravi cet objet de vos vœux.
Pour rendre une chaine éternelle,
Il ne suffit donc pas d'être constans tous deux ?
Que j'ai besoin, pour bannir cette image,
De voir vos filles dans vos bras !
Entre elles deux votre cœur se partage :
Contre leurs soins vos pleurs ne tiendront pas.
Sous votre main une touche sensible
Redit vos chants mélodieux ;
Sous la leur, la corde flexible
Y joint ses sons harmonieux.
Ah ! que ne puis-je vous entendre !
Je sais que, dédaignant tous vos succès d'auteur,
Célèbre, et l'ignorant sans chercher à l'apprendre,
A la naïveté vous aimez à descendre,
Et qu'à l'esprit vous préférez le cœur.

C'est à ce dernier trait qu'une simple bergère
Ose offrir ces vers imparfaits.
Quand vous régnez dans la noble carrière,
Je forme mes premiers essais.

Souvent la modeste glaneuse,
Qui suit de loin le moissonneur,
Dans sa recherche infructueuse,
Recueille à peine quelque fleur :

(1) Élégie sur la mort de son mari.

De nos travaux telle est l'image,
Vous moissonnez, je glane en vain :
Quand l'épi s'offre à votre main,
Un bluet devient mon partage.
Quel que soit votre sort brillant,
Je vous applaudis sans envie;
Et c'est à l'amour seulement
Que je permets un peu de jalousie.
Puissé-je, en des momens plus doux,
Vous céder un nouvel empire,
Et vous prouver, qu'auprès de vous,
Je sais aimer ce que j'admire !

Par la C. D'HAUTPOUL, ci-dev. mad. DE BEAUFORT.

ÉPIGRAMME.

MANGEUR de saints, plus grand buveur de vin,
Un marguillier vouloit, à la louange
De son patron, entendre un morceau fin.
Pour orateur, il prit un capucin;
Et mon ivrogne, en attendant père Ange,
Au cabaret, prêchoit sur la vendange.
Le sermon sonne. On vient à son secours
Pour gagner l'œuvre. Il entre, et vers la chaire,
Avec effort soulevant ses yeux lourds :
Oh! oh! dit-il, vous voilà deux, mon père!
Mais j'entends bien n'en payer qu'un, toujours.

LA RAISON

ENIVRÉE PAR L'AMOUR,

ODE ANACRÉONTIQUE.

La Raison, sous une treille,
Vit un jour l'enfant ailé,
Qui, de sa coupe vermeille,
Choquoit la coupe d'Eglé.

Mes enfans, craignez, dit-elle,
Craignez les dons de Bacchus:
Par sa liqueur infidelle,
Bientôt vous seriez vaincus.

Ma bonne, répond l'espiègle,
Vous parlez bien : grand merci!
Vos conseils seront ma règle;
Mais buvez un coup aussi.

En vain la grondeuse élude :
Amour la presse en riant;
Et d'étourdir une prude,
Bacchus est impatient.

La Raison, prenant un verre,
Plein du nectar ennemi,
De si près lui fait la guerre,
Qu'elle le vuide à demi.

Dans sa docte véhémence
Contre un jus pernicieux,
Elle achève, et recommence,
Trouvant qu'elle en parloit mieux.

Grace au breuvage perfide,
La Raison, toujours parlant,
Heureuse que l'Amour la guide,
S'en revient en chancelant.

Par le C. LE BRUN.

SUR LES VOLONTAIRES DE VIENNE,

Dont le drapeau étoit brodé des mains de l'impératrice.

9 pluviôse.

Pour mettre à la raison le fier vainqueur d'Arcole,
De Vienne arrive exprès un bataillon nouveau;
Il jura de rester fidèle à son drapeau:
Par malheur! on a pris cet étendard si beau;
— - corps a suivi, pour tenir sa parole.

LES J'AI VU,

VERS A MADAME DEBIOU,

Qui possède une campagne, située dans les plus hautes montagnes de la Belgique.

Au milieu des monts sourcilleux,
J'ai vu les plus riches campagnes,
Et des jardins voluptueux,
Où Flore et ses jeunes compagnes
Bravoient les aquilons fougueux :
A travers des lits de verdure
J'ai vu jaillir de leurs canaux
Des cascades dont le murmure,
S'unissant aux chants des oiseaux,
De la plus touchante harmonie
Faisoit retentir les échos :
J'ai vu sur une pente unie
Les amours fouler le gazon :
J'ai vu sous les loix d'Uranie
Les doux plaisirs et la raison
Courir et folâtrer ensemble,
Pressant et baisant tour-à-tour
L'heureuse main qui les rassemble.
Dans un asyle impénétrable au jour,
J'ai vu le temple du mystère ;
De cet agréable séjour
La divinité tutélaire
N'étoit point la Vénus qu'on adore à Cythère,

Mais l'Amitié, rivale de l'Amour.
Belges, Français, sous sa bannière,
Oubliant leurs débats passés,
Montroient cette union que sur toute la terre
L'urbanité promet aux peuples policés.
J'ai vu les filles du village
Dansant sous de jeunes ormeaux,
Nous présenter encor les tableaux du bel âge;
Et j'ai vu de libres vassaux
Descendre en foule des hameaux,
Pour renouveller un hommage
Qui n'étoit point celui des siècles féodaux.
Dans cet agréable assemblage,
J'ai vu ce qu'on voit rarement:
Des citoyens ne parlant point nouvelles;
Des hommes dont l'esprit charmant
Donnoit aux moindres bagatelles
Le coloris du sentiment,
Des femmes pleines d'agrément,
Ne se déchirant point entre elles;
Une maîtresse de maison,
Ayant le ton de tous les âges,
Avec les foux ne parlant point raison,
Et raisonnant avec les sages.
J'ai vu là tout ce qu'on peut voir
De plus heureux, de plus aimable:
Je pars sans emporter l'espoir
De rencontrer jamais rien de semblable.

Par la C. VIOT, ci-dev. mad. DE BOURDIC.

LES AMOURS.

Air : *Deux enfans qui s'aimoient d'amour tendre.*

Amours si purs de mon enfance,
Je vous regretterai toujours ;
Amours brûlans d'adolescence,
Vous avez embelli mes jours :
Amours plus doux du soir de l'âge,
Arrêtez le tems dans son cours ;
Aimer est l'art d'en faire usage :
Ne me quittez donc point, Amours.

Souvent les nymphes de la Grèce,
Entourant un poète heureux,
Disoient tout bas, avec tristesse :
« Anacréon, vous êtes vieux ».
Il répondoit : « Quand j'aime encore,
» Ne suis-je pas dans mon printems ?
» Nymphes, le cœur qui vous adore,
» Ne peut sentir le froid des ans ».

A quinze ans, j'étois trop novice ;
A vingt, mes sermens indiscrets,
D'amour les transports, le caprice,
Pouvoient révéler ses secrets.
Que j'étois infidèle à trente !
Que d'objets de mes tendres vœux !

A quarante, on n'a qu'une amante;
On est constant et plus heureux.

Notre vie est une guirlande
Dont l'amour soigne la fraîcheur;
Pour chaque jour de cette offrande,
Le plaisir détache une fleur.
Jeunes Amans, dans votre ivresse,
Modérez les feux du desir,
Si vous voulez dans la vieillesse
Cueillir la rose du plaisir.

Par le C. DELANDINE.

LA PROFANATION,

CONTE.

DEUX portefaix, dans un étroit passage,
Par de gros mots préludoient à des coups:
Dans sa fureur, l'un d'eux, assez peu sage,
Lâcha ce mot qu'à des transports plus doux
De notre tems a consacré l'usage:
Lecteur prudent, j'en dis assez pour vous.
Par cas fortuit, certaine douairière
De sa fenêtre entendit nos héros;
Jésus, dit-elle! ah! que ces gens sont sots!
Peut-on lâcher un tel mot en colère?

Par le C. LEMAZURIER.

ÉPITRE A BONAPARTE.

5 Ventôse.

INVINCIBLE et jeune guerrier,
Fier défenseur de notre charte,
Dont le nom doit faire oublier
Les Héros de Rome et de Sparte;
A qui la gloire ouvre un sentier
Qu'à peine l'œil suit sur la carte;
Toi, dont le bras, terrible et prompt,
Aux ennemis sauve l'affront
De mourir de la fièvre quarte,
Honneur, immortel Bonaparte,
Aux lauriers qui ceignent ton front!

Dès long-temps notre enthousiasme
Portoit tes exploits jusqu'aux cieux;
Tes détracteurs silencieux
N'osoient attacher le sarcasme
A tes drapeaux victorieux.
Mais, de nos cœurs troublant la fête
Par un augure clandestin,
Ils voyoient déjà la tempête
Qui grossissoit dans le lointain,
Et venoit fondre sur ta tête.
Tout-à-coup la voix de l'airain,
La trompette, l'hymne guerrière,

Les cris du peuple souverain,
Les transports de la France entière,
Ton nom, que tu fais adorer,
Et que la Victoire proclame,
Tout repousse au fond de leur âme
L'effroi qu'ils vouloient inspirer.
C'en est fait ! leur espoir échoue :
Alvinzi fuit, Wurmser est pris,
Et le colporteur, qui s'enroue,
Jusques sous l'or de leurs lambris
Porte la chûte de Mantoue.
La vieille baronne, à ces cris,
Sur son Chinois tombe pâmée;
Et nos merveilleux moins surpris,
Jurent *paole parfumée*,
Que Mantoue, au lieu d'être pris,
A lui-même pris notre armée.
J'entends L**, à l'œil hagard,
S'écrier, l'Univers est libre.
Allons planter, dit G***,
Le bonnet rouge aux bords du Tibre.
Les projets vont de rang en rang
Dans le politique synode:
Déjà S* déroule son code,
Et C**, debout sur son banc,
Frappe du pied, se bat le flanc,
Et demande à chanter une ode.

Cependant, noble enfant de Mars,
N'espère pas qu'en ces remparts

Les prodiges de ta jeunesse
Attachent long-temps les regards,
Et prolongent l'heureuse ivresse
Qui retentit de toutes parts.
Tu connois Paris; il se lasse
Du héros qu'il vient d'encenser:
L'opinion est une glace
Où l'objet, prompt à se tracer,
Brille un moment, et puis s'efface;
Et sur la mobile surface
Un autre vient le remplacer.
Tandis que tu vas droit à Rome
Renverser le trône papal,
Et montrer aux Romains un homme
Assez grand, pour leur prouver comme
On peut mieux faire qu'Annibal;
Ici, toujours plus variables,
Nous voyons tout d'un œil distrait,
Et nous laissons là ton portrait
Pour admirer *les incroyables*.
Ton vol est vraiment très-hardi;
Et pas une tête assez folle,
Pour nier qu'au pont de Lodi,
Ainsi que dans les champs d'Arcole,
Tu méritas d'être assourdi
Par les bravo du Capitole.
Mais, dans Paris, d'autres combats
Balancent tes efforts sublimes:
Un noir bataillon de soldats
Du Pinde escalade les cimes;

Pégase en vain, du haut en bas,
Les fait rouler dans les abîmes;
Ils s'y choquent avec fracas,
Et s'assassinent pour des rimes.

. . . .

Bonaparte, ces faits sans doute
Valent bien tes faits ravissans;
D'un ennemi, qui te redoute,
Tu domptes les flots impuissans:
Ici nous mettons en déroute
L'esprit, le goût et le bon sens.
Nous évoquons le plat génie
Et de Garasse et de Gacon;
Nous traînons dans l'ignominie
Les demi-dieux de l'Hélicon.
Notre orgueilleuse tyrannie
S'indigne au moindre correctif;
Nous voulons qu'un décret hâtif
Venge notre muse honnie,
Et que le droit de *calomnie*
Soit pour nous un droit exclusif.
Nous brochons des drames informes,
Sans intrigue, sans dénoûment;
Dame Angot nous voit gravement
Louer son jargon et ses formes.
Déshonorant son tendre luth,
Anacréon chez Polycrate
Nous fait bailler dès son début.
Tel acteur n'est qu'un automate;
En sons bruyans S*-P* éclate,

Quand chacun voudroit qu'il se tût,
Et M**, de sa voix ingrate,
Nous poursuit jusqu'à l'Institut.

L'ennui de ces tristes spectacles
Nous entraîne vers ces beaux lieux,
Où, sous des cristaux radieux,
La danse, la mode, les jeux
Enfantent aussi leurs miracles.
Nous y vantons le tissu frais,
Le soulier fin, la double tresse,
L'art, qui supplée à tant d'attraits,
Et fait briller l'habit anglais
Près des costumes de la Grèce.
C'est là qu'Orphise et son amant,
Du bal se croyant la merveille,
Viennent répéter pesamment
Les pas qu'ils ont appris la veille.
Sous ses magnifiques atours,
Nanon, plus gauche que modeste,
Veut cacher l'origine agreste
Que son maintien trahit toujours.
Pérette, plus maussade encore,
De la beauté brigue le prix,
Et croit, à la cour de Cypris,
Eclipser Çabarus et Laure.

Toi cependant, fier général,
Suivant d'un pas toujours égal
Le noble sentier de la gloire,

Renversant l'empire idéal
Des despotes à robe noire,
Et des verges de la victoire
Frappant leur troupeau monacal,
De l'Autriche, de l'Angleterre
Tu punis les sanglans forfaits ;
Dans tes mains, les clefs de Saint-Pierre,
A tous les peuples de la terre
Ouvrent le temple de la Paix.
Hâte-toi ; viens, change de scène ;
Paris te prépare un autel ;
Il veut sur ton front immortel
Placer la couronne de chêne.
Mais quoi ! maint auteur prend l'essor,
Tossa rime un panégyrique ;
Coupigny s'arme, il ose encor
Emboucher sa trompe héroïque ;
C**, plein du feu pindarique,
Remonte le sistre gothique
Qu'il appelle sa *lyre d'or*.
Bon Dieu ! quel démon les inspire ?
Ils te conjurent de les lire :
Garde-toi bien d'y consentir ;
Ou leur fade encens, leur délire,
Des exploits que l'Europe admire,
Te feront presque repentir.

Par le C. JOSEPH DESPAZE.

LE VIEUX LION

ET LES ANIMAUX,

FABLE.

ACCOURANT chez un vieux lion,
Tous les animaux du canton
Vinrent un jour lui rendre hommage.
De l'amuser chacun espéra l'avantage :
Le loup, par le récit de maints et maints exploits ;
Le renard, en contant ses ruses, son adresse,
Soit dans les champs, soit dans les bois ;
Le singe, voulant plaire aussi par sa souplesse,
Sautoit et gambadoit, faisoit cent tours nouveaux
Pleins d'esprit et de gentillesse.
L'éléphant marmotoit : voilà des gens bien sots !
Certain de mériter sur eux la préférence,
Il cita plusieurs traits de son intelligence.
Le lion en bâillant écoutoit leurs propos :
Messieurs, dit-il, je vous tiens quittes
De visites ;
Je crois que vous avez tout dit:
Regagnez au plutôt vos gîtes,
Pour ma société cette vache suffit;
Elle descend d'Io, sans en avoir la grace ;
Elle ne prétend pas aux tours de passe-passe ;
Et ne se pique point comme vous de bons mots:

Mais elle est franche, tendre, bonne;
Mais elle a pitié de mes maux,
Et n'aime en moi que ma personne.

Hélas! hélàs! quand on vieillit,
On a besoin du cœur bien plus que de l'esprit.

Par la C. LA FÉ***.

CUPIDON ET BACCHUS,

IMITATION D'ANACRÉON.

MUSE, le front paré des roses du Permesse,
Dans mes vers immortels je veux chanter l'Amour;
Et le thyrse à la main, plein d'une double ivresse,
Du fils de Sémélé je veux suivre la cour.

Cupidon, sous tes doigts que ma lyre résonne
Pour le jeune Bacchus des airs pleins de douceur;
Que Bacchus, en riant, d'une main te couronne,
Et me verse de l'autre une douce liqueur.

Muse, je veux, un jour, dans ce même délire,
Par un sentier fleuri gagner les sombres bords,
Et descendre en dansant aux accords de ma lyre,
Du banquet de la vie au rivage des morts.

Par le C. F. O. DENESLE.

SUR CARCHI,

FAMEUX GLACIER.

Air : *De la croisée.*

IL me faut donc chanter *Carchi!*
Amis, la tâche est difficile.
Puis-je être aussi brillant que lui?
Le tenter seroit inutile.
Si vous n'aidez pas mon projet,
Je prévois d'ici ma disgrace ;
Ma chanson, comme mon sujet,
Va paroître à la glace.

Quel est, me dit un ennuyeux;
Trop peu fait au nouvel usage,
Quel est donc ce Carchi fameux?
Un nouveau spectacle, je gage ?
— Mais vous vous trompez de très-peu;
Pressons-nous pour avoir des places;
Vous l'allez voir, ainsi qu'au feu
Le Français court aux glaces

Remarquez cet homme étonne
Qu'on s'étonne de reconnoître ;
En lui, l'étonnement est né
D'être paré, vêtu peut-être.

Très-étonné d'être ennuyé,
De plus, étonné de paroître,
Il sort surpris d'avoir payé,
Comme de ne plus l'être.

Etant l'un à l'autre inconnus,
On regarde plus qu'on ne cause;
L'air de chacun vous dit : *Je fus*
Jadis beaucoup, ou peu de chose.
L'un semble vous dire : *On m'a pris*;
Un autre : *Je prends, et j'entasse,*
Et traite avec un grand mépris
Qui n'a pris que sa glace.

D'un tissu trop clair, trop léger,
Ces belles Grecques sont vêtues;
Un souffle peut les déranger
Et nous les montrer toutes nues.
Aux yeux, souvent un voile adroit
Promet une beauté divine;
Rarement la forme qu'on voit
Vaut celle qu'on devine.

D'autres femmes, plus loin que nous,
S'avancent avec confiance;
Elles ont cru nous charmer tous
Par leur gauche magnificence.
Heureusement ceux qui sauront
Les juger, malgré l'apparence,
Diront tout bas : *Ces dames sont*
De la nouvelle France.

Que ce jeune-homme est, à mon gré,
Bien assuré de sa conquête!
Le dos rond et l'habit quarré,
Marchant quand son pantalon prête.
Si sa cravate eût moins lié
Son col, son menton, sa figure,
Peut-être il verroit que son pié
N'est pas dans sa chaussure.

Carchi, ne crains point de rivaux;
On t'aime plus qu'on ne te fronde;
L'éclat de tes brillans travaux
Réfléchit la scène du monde.
Par bonheur, les crimes passés
Au front ne laissent point de traces:
Sans cela, que de gens pressés
Fuiroient devant tes glaces.

Par le C. SÉGUR jeune.

DISTIQUE,

Sur un moderne Cotin volé.

On vient de me voler! — Que je plains ton malheur!
— Tous mes vers manuscrits! — Que je plains le voleur!

Par le C. LE BRUN.

LES TÊTES MALTRAITÉES,

FABLE.

Un sauvage pétrissoit,
Aminçoit, rétrécissoit
La tête d'un enfant pour lui donner la forme
Que la peuplade chérissoit.
Un Européen qui passoit,
Trouva la barbarie énorme;
Et reprenant l'Américain,
Lui reprocha de faire injure
Aux sages loix de la nature,
En gâtant le visage humain.
La forme du dehors peut en être blessée;
J'en conviens, reprit le Huron:
Mais nous laissons s'étendre la raison,
Nous ne gênons point la pensée.
Or on m'a dit qu'en votre continent
On rétrécit le jugement,
Comme chez nous on rétrécit le crâne.
Lequel, à parler franchement,
Mérite mieux qu'on le condamne?

Par le C. Mancini-Nivernois.

LE DÉPART POUR ERMENONVILLE,

ODE.

1788.

Loin des murs bruyans de la ville,
Je vais, sous l'ombrage des bois,
Révérer dans Ermenonville
Les mânes du grand Genevois.

Celui qui fit parler Julie,
De la vérité seule épris,
D'une douce mélancolie
Échauffa ses divins écrits.

Jeune encor, de son éloquence
J'ai su goûter l'austérité;
Presque au sortir de mon enfance,
J'ai contemplé la vérité.

J'ai vu l'homme, ennemi perfide,
Habile et prompt à se venger,
Ami léger, faux ou timide,
Amant volage ou mensonger.

Son sort est de porter envie
A ceux dont il est envié;
Persécuté pendant sa vie,
De mourir et d'être oublié.

Le présent fuit avec vîtesse,
Le présent échappe à son cœur;
Et né pour desirer sans cesse,
Il n'est point né pour le bonheur.

Il en goûte au moins l'apparence
Dans le passé, dans l'avenir;
Si la jeunesse a l'espérance,
La vieillesse a le souvenir.

Par le C. M. J. Chénier.

L'AVARICE MITIGÉE.

Ta maison n'est qu'à toi, je le sais bien, Harpage;
Ta cave est à toi seul, je le sais bien encor;
Je sais bien qu'avec toi personne ne partage
Ta table, ta voiture, encore moins ton or.
C'est fort bien! je t'en loue, et n'en fais point scrupule;
Avoir tout à toi seul est un excellent tic:
Mais pour n'en pas porter trop loin le ridicule,
Au moins as-tu ta femme avec tout le public.

Par le C. B.

LA NUIT.

Déja la nuit, sur la nature,
A tendu son voile brillant.
Phébé, des bois sillonne l'ombre obscure,
Et fait jouer à travers leur verdure
L'éclat douteux de son flambeau tremblant.
Que j'aime à voir, dans sa course inconstante,
Le cristal léger des ruisseaux
Réfléchir la clarté mouvante
Dont la lune argente leurs flots!
Je n'entends plus ta voix touchante,
Aimable Amphion des oiseaux!
Le zéphyr seul soupire à travers ces rameaux,
Et de son aile caressante,
Agite en frémissant la cime des berceaux.

Quel silence profond dans la nature entière!
Tout est calme : moi seul, occupé de mes maux,
Je gémis ; l'ombre en vain a chassé la lumière ;
Morphée a fui de ma paupière ;
L'Amour connoît-il le repos?

Jeune beauté qui fais le destin de ma vie,
Si quelque jour l'amour vainqueur
Peut fléchir ton ame attendrie,
Puisses-tu n'en goûter jamais que la douceur!

Maintenant, loin de moi, mollement assoupie,
Exempte des tourmens qui déchirent mon sein,
Tu dors ! que ton sommeil soit, ô ma tendre amie,
Aussi rafraichissant que l'air pur du matin !
Sur ta couche parfumée,
Repose paisiblement,
Comme au printemps la goutte de rosée
Repose en paix sur le lys odorant,
Quand, au lever de l'aurore,
Zéphyr qui sommeille encore
Retient son souffle inconstant.

Vous, dont l'imposture innocente,
Quand la nuit a fermé mes yeux,
Vient par fois égarer mon ame nonchalante
Au milieu des ris et des jeux,
Songes légers, quittez les cieux;
De vos douces erreurs bercez ma jeune amante.
De l'âge d'or, à ses yeux enchantés,
Offrez par-tout les riantes images,
Le cristal des flots argentés
Et l'azur d'un ciel sans nuage,
Et les lilas touffus, autour d'elle agités,
Balançant sur son front la fraîcheur et l'ombrage.

Dans le silence des bois,
Que son oreille attentive
De Philomèle plaintive
Entende gémir la voix !
L'ame exempte de tendresse

A la douleur peut s'ouvrir,
Et quelquefois la tristesse
Est voisine du plaisir.

Égarez-la sous un toit de verdure,
Loin des regards d'un indiscret amour.
Là, que sans voile, et n'ayant pour parure
Que ses attraits, au sein d'une onde pure
Elle trouve un rempart contre les feux du jour.

Que des plaisirs l'essaim fidèle
La prenne pour Vénus au bain;
Que l'un d'eux folâtre autour d'elle,
Comme le papillon badin
Près de la rose jeune et belle
Qui vient de s'ouvrir au matin.
Qu'un autre, du bout de son aile,
Pour l'embaumer des plus douces odeurs,
Complaisamment vienne agiter les fleurs
Que produit la saison nouvelle.

Plus loin, au fond de ces beaux lieux,
A l'abri d'un feuillage sombre,
Peignez l'Amour couché nonchalamment à l'ombre,
Évitant la chaleur des cieux.
Mais craignez d'alarmer sa timide innocence!
Peignez l'Amour sans art, sans carquois et sans traits,
Paré seulement des attraits
Dont s'embellit l'heureuse enfance.

Songes rians, doux imposteurs,
Alors achevez votre ouvrage ;
Dans un coin du tableau prêtez à mon image
Tout le charme de vos couleurs.
A mes regards donnez des traits de flamme,
A ma voix, un son plus flatteur :
Les yeux sont le miroir de l'ame,
L'oreille est le chemin du cœur.
Que mes soupirs, mon trouble, et même mon silence,
Empruntent pour parler la langue de l'Amour :
Sur mon front éloquent exprimez tour-à-tour
Le desir, le respect, la crainte et l'espérance,
Le désespoir..... Je veux, à ses genoux,
Tantôt timide et tantôt téméraire,
Par mes larcins allumer son courroux,
Par mes sermens appaiser sa colère.

Non, tu ne peux me haïr !
Dors en paix, ô toi que j'aime !
Des rêves de la nuit même
Le réveil peut s'embellir.

Par le C. DE GUERLE.

IMITATION DE L'ANTHOLOGIE.

Le vieillard que cent ans n'ont pu rassasier,
Mérite de vieillir encore un siècle entier.

LE DIABLE.

Air : *L'autre jour le gros René.*

TOUT atteste et reconnoît
Le pouvoir du diable ;
Dans tout ce qu'on dit et fait,
Est mêlé le diable :
Certain auteur l'a prouvé
En vers à la diable, au gué,
En vers à la diable.

L'homme d'esprit a, dit-on,
Tout l'esprit d'un diable ;
Nous disons d'un bon garçon,
Qu'il est un bon diable,
Et de l'honnête-homme à pié,
C'est un pauvre diable, au gué,
C'est un pauvre diable.

Qui desire être cité,
Mène un train de diable ;
N'a pas qui veut pour beauté
La beauté du diable ;
Plus d'un ouvrage vanté
Ne vaut pas le diable, au gué,
Ne vaut pas le diable.

Je connois certain censeur
Malin comme un diable,
Après qui plus d'un auteur
Fait des cris de diable;
Mais qu'en homme plus sensé,
Moi j'envoie au diable, au gué,
Moi j'envoie au diable.

Quel est l'homme qui jamais
Ne se donne au diable?
Les trois quarts de nos projets,
Où vont-ils? au diable.
Par la queue, ah! que j'en sai,
Qui tirent le diable, au gué,
Qui tirent le diable.

Par le C. ARNAULT.

MADRIGAL.

Le silence règne entre nous:
Vous rêvez, mais je vous excuse;
Pensez, Philis, à ce qui vous amuse;
Pour être heureux, je vais penser à vous.

Par le C. SAINT-LAMBERT.

AUX RÉPUBLIQUES D'ITALIE,

ODE,

Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virum! VIRG. GEORG.

SALUT, marbres divins! salut, pompes du Tibre!
Du fond de ces tombeaux où sommeillent tes droits,
Peuple, entends-tu tonner ce cri puissant, *sois libre!*
Ce cri qui, sur leur trône, épouvante les rois?

Avec ivresse encor je contemple et j'écoute
Ces débris éloquens, riches de leurs destins,
Cet antique forum, où, lassé de ma route,
Je fixai mes regards et mes pas incertains.

O temple de la Paix! dans mon ame enflammée
Ta ruine fit naitre un sentiment nouveau!
Voilà cette colonne en siége transformée,
Où des derniers Romains je traçai le tableau!

Là, d'un élan secret, me plongeant dans les âges,
J'égarois ma pensée au-delà de ces bords;
J'embrassois l'Italie, et déroulant ses pages,
De ses peuples divers j'admirois les efforts.

Je contemplois Venise asservissant les ondes;
Pise aux bords du Jourdain portant ses étendards;
Gênes, de sa fortune occupant les deux mondes,
Et Florence deux fois ressuscitant les arts.

Ah! disois-je en pleurant leurs querelles fatales,
Par leurs divisions ils furent trop punis!
Que d'éclat orneroit leurs brillantes annales,
Si pour la même cause ils marchoient réunis!

Armés par la valeur, guidés par le génie,
Protégés par les mers, les Alpes, l'Apennin,
Forts de leur ascendant, les peuples d'Ausonie
S'éleveroient encore à leur premier destin.

Qu'ai-je dit? C'en est fait! la fortune trompée
Ne viendra plus troubler l'empire de la loi;
Du trône et de l'autel la puissance usurpée
S'abaisse avec respect devant le peuple roi.

Oui, vous l'avez formé ce complot magnanime,
Émules des François, ô généreux Lombards!
Vous ouvrez la carrière, et d'un élan sublime
Vous devancez déjà les descendans de Mars.

La liberté naissante est sans doute orageuse;
Mille obstacles divers en défendent l'accès;
Mais qui peut réfroidir votre ame courageuse?
Les périls plus certains doubleront vos succès.

Tempérant le nectar de cette enchanteresse,
Pour mieux les conserver, peuples, bornez vos droits;
Qu'un pouvoir protecteur, fondé sur la sagesse,
Vous sauve également des ligueurs et des rois!

Entre ces deux écueils, tels que l'adroit Ulysse,
Il bravera des mers les monstres aboyans;
Et vainqueur de Scylla, par un noble artifice,
Il trompera Carybde et ses flots tournoyans.

Comme ce feu divin nourri par les vestales,
La chaste Liberté veut des soins assidus;
Il faut la confier à des mains virginales,
Il faut l'entretenir par d'austères vertus.

Puissent des magistrats, plus libres et plus sages,
Par d'utiles travaux enrichir vos cités!
Réformer par leurs soins vos frivoles usages,
Régénérer vos mœurs dans vos solemnités!

Dans vos pompes toujours présentez la patrie;
Qu'elle charme vos jeux, vos amours, vos festins!
Et sans cesse occupés de son idolâtrie,
Remontez par son culte à vos brillans destins.

Pour embellir ces jeux, vous avez l'harmonie;
Le ciel vous accorda la lyre et le pinceau;
D'illustres souvenirs, à l'antique Ausonie,
Vous attachent encor par un lien nouveau.

Rappelez vos aïeux dans ces augustes fêtes ;
Couronnez le génie , enflammez la valeur ;
Par les combats du cirque enfantez des conquêtes ;
Et comme la vertu consacrez le malheur.

Et toi, peuple, en ouvrant ton auguste carrière,
Redoute les flatteurs et leurs dons criminels ;
De la propriété respecte la barrière ;
Le dieu Terme, chez vous, eut ses premiers autels.

Sur le mépris de l'or, établis ta puissance ;
Du choc des factions n'ébranle point tes droits.
Vienne forgea tes fers au sein de la licence :
Pour mieux briser ton joug , porte le joug des loix.

Déjà Rome et Milan , nos filles adoptives ,
Vengent sur les Romains l'opprobre de leurs fers ;
Et poursuivant au loin leurs hordes fugitives ,
A nos drapeaux vainqueurs promettent l'univers.

Par le C. TH. DÉSORGUES.

L'AUTEL DE L'AMITIÉ.

ICI l'amitié la plus tendre
A calmé mes longues douleurs ;
Et sa main a séché les pleurs
Que l'Amour avoit fait répandre.

VULCAIN,

OU

LA JALOUSIE.

Air : *Mon père étoit pot.*

JADIS l'Amour étoit constant;
Je l'ai lu dans la fable.
On regardoit tout changement
Comme un crime effroyable.
Et les Immortels,
Las de leurs autels,
Portoient; dit-on, envie
Aux amans heureux,
Vivans deux à deux,
S'aimant toute la vie.

Vulcain, sur-tout, ne pouvoit pas
Contenir sa colère.
« Je n'aurai donc, dit-il, là-bas,
Jamais un seul confrère!
Quoi! tous ces maris
Dorment dans leurs lits!
Cela me désespère.
C'en est trop, ma foi!
D'époux comme moi
Je veux peupler la terre ».

Alors, pour tenir promptement
Sa fatale promesse,
Le dieu vole rapidement
Vers la sombre déesse,
Qui, toutes les nuits,
Vexant les maris,
Les jette en frénésie;
Ce monstre infernal,
A l'hymen fatal,
Qu'on nomme JALOUSIE.

Mère de l'infidélité,
Divinité puissante!
J'implore, dit-il, ta bonté,
Viens remplir mon attente!
Répands tes soupçons,
Verse tes poisons
Sur la machine ronde;
Fais que mon destin
Y devienne enfin
Celui de tout le monde!

La déesse lui dit: pour vous,
Je veux tout entreprendre;
Alors sans hésiter, chez nous,
Vulcain la fit descendre.
Deux tristes hiboux,
Deux vilains coucoux
Conduisoient sa voiture;
Des voiles sanglans,

Et d'affreux serpens
Ornoient sa chevelure.

L'Amour, dès qu'il la vit venir,
S'enfuit à tire-d'aile ;
L'Hymen venant de s'endormir,
Fut enchaîné par elle.
Et bientôt séduit,
L'insensé suivit
Les loix de la cruelle.
C'est depuis ce jour,
Qu'Hymen et l'Amour
Sont toujours en querelle.

Aussi-tôt qu'on vit des jaloux,
On vit des infidèles.
C'est pour échapper aux verroux,
Que l'Amour a des ailes.
Des pauvres époux,
Malheureux et foux,
Triste fut l'aventure ;
Presque tous enfin
Prirent de Vulcain
L'humeur et la parure.

Évitons ce destin cruel ;
Fuyons la jalousie :
Que jamais son poison mortel
Ne trouble notre vie !
Amis, prodiguons
Les soins, les chansons,

L'amour et les caresses.
Aimons, aimons bien ;
C'est le seul moyen
De garder nos maîtresses.

Par le C. SÉGUR l'aîné.

RÉPONSE

A une Epître signée JEAN-JACQUES.

SOUS le titre qui le déguise,
Je reconnois un séducteur :
Non, ce n'est point l'ami de la franchise
Qui m'offre un encens trop flatteur ;
Rousseau, d'une simple bergère
Respectant la crédulité,
N'eût point trompé sa vanité
Par un discours trop sûr de plaire.
Il est facile à repousser
Le trait d'un éloge insipide ;
Mais lorsque la grace y préside ;
Il sait aisément nous blesser.
De mes yeux, une onde fidelle
M'a montré le peu d'agrémens.
C'est en vain que vos vers charmans
La dépeignent autrement qu'elle :
J'en crois mieux ce qu'elle m'apprit.....
Mais hélas ! il n'est point de ruisseau pour l'esprit.

Par la C. D'HAUTPOUL, ci-devant DE BEAUFORT.

LE CHIEN DE BASSE-COUR ET LA LEVRETTE,

FABLE

Lue à une séance publique de l'Institut.

IL étoit un mari, tendre amant de sa femme.....
Un nouveau marié, sans peine on le comprend.
Il ne se présentoit jamais devant sa dame
Qu'il n'eût en main nouveau présent.
Un jour aux pieds de son amie,
Notre galant dépose un jeune chien :
De la fidélité c'est l'image chérie;
Nous n'aimons pas à beaucoup près si bien.
— Il est charmant! — On le caresse,
On lui prodigue avec vivacité
Tous ces aimables noms qu'inventa la tendresse;
Jamais chien ne fut plus fêté.
Le lit de madame, sa table,
Tout se partage avec *Bijou*;
Il prend sur ses genoux un repas délectable;
Bijou plaît... même aux gens; tout le monde en est fou.
Aussi je conviendrai, narrateur équitable,
Que cet heureux destin, *Bijou* le méritoit.
Il étoit gai, leste; il sautoit
Pour son maître, pour sa maîtresse,
Par-dessus un bâton s'élançoit, rapportoit;
Enfin c'étoit

Un modèle de gentillesse.
Mais, ô douleur ! plus *Bijou* grandissoit,
Plus hélas ! il enlaidissoit.
Bientôt il a perdu sa forme délicate.
Son oreille écourtée et son grossier museau,
Son corps robuste et son énorme patte,
Tout annonce un mâtin, un vrai chien de troupeau....
Je l'avoue à regret, mais *Bijou* n'est pas beau.
Madame s'en dégoûte, et dit avec rudesse :
Qu'on ôte de mes yeux cet objet qui les blesse !
Comme il est massif ! qu'il est lourd !
— Par malheur ! *Bijou* n'est pas sourd.....
Mais à l'injure opposant la tendresse,
Il vient presque à genoux caresser sa maîtresse....
Un coup de pied. — Oh ! pataud ! à la cour !
— Et voilà mon *Bijou* dégradé de noblesse.
Plus de biscuits, plus de poulets,
Doux alimens de sa jeunesse !
Un pain noir, une eau sale, hélas ! ce sont les mets ;
Qu'avec économie et jusqu'à sa vieillesse,
Il recevra de la main des valets.
— Allons, dit-il, allons ! plus de délicatesse !
C'est payer un peu cher les frais de ma laideur....
Mais pour l'homme ici-bas tout change.... et mon espèce,
Du destin, comme lui, doit subir la rigueur ;
Du moins consolons-nous au sein de la sagesse,
Et montrons un courage égal à mon malheur.

Mais cependant monsieur, à sa moitié chérie,
Vient de faire un présent nouveau :

C'est une levrette jolie,
Corps élancé, jambe en fuseau,
Et le plus fin petit museau.....
Oh! c'est vraiment une bête accomplie!...
Zéphirette, c'étoit son nom.
Parcourez cent lieux à la ronde,
Vous n'en trouverez point comme elle...Oh mon dieu, non!
Elle est toujours et par saut et par bond;
C'est une espiégle en malice féconde,
Et malgré sa folie, un petit cœur si bon!....
Elle caresse tout le monde.

A la maison des champs, on passoit tout l'été.
Certaine nuit, où d'un sommeil facile
Chacun, sur un coucher mollement apprêté,
Savouroit le charme tranquille,
Par-dessus les murs du jardin,
Deux voleurs, glaives nuds en main,
S'introduisent sans bruit dans le champêtre asyle.
Tous deux marchent d'un pas tremblant,
Tout doucement, si doucement!...
Ils éprouvent, en frissonnant,
Que le chemin du crime est toujours difficile.
Du pâle flambeau de la nuit,
L'incertaine lueur qui devant eux vacille,
Et le vent léger qui bruit
Parmi le feuillage mobile,
Tout les glace, tout retentit
Dans leur cœur effrayé que le remords poursuit.
Pataud frémit, son oreille est dressée;

Et la crinière hérissée,
Le nez en l'air, il écoute, il attend ;
Puis contre terre va flairant ;
Et tout-à-coup, furieux il s'élance
Avec un affreux hurlement,
Sur le premier qui devers lui s'avance.
Armé d'un fer étincelant,
Le brigand en vain se défend :
Pataud blessé, mais plus terrible encore,
Le saisit.... de l'ongle et des dents,
Met en lambeaux ses vêtemens,
Et le déchire et le dévore.
Il court à l'autre scélérat,
Lutte contre lui, le renverse ;
Dans leur sang, dans le sien, se baigne, se débat,
Mord avec désespoir le glaive qui le perce,
Et sort triomphant du combat.
Cependant à ses cris, on s'éveille, on s'alarme ;
On reconnoît sa voix, on s'arme !
Chacun descend, et madame et monsieur,
Et Zéphirette aussi d'une course légère.....
Dieu ! quel tableau ! quel spectacle d'horreur!
Le sang ruisselle ; sur la terre,
Deux hommes mourans, déchirés,
Et *Pataud*, punisseur des crimes,
Luttant contre la mort entre ses deux victimes.....
D'horreur et de pitié les cœurs sont pénétrés.
Mais que faisoit là *Zéphirette ?*
Les scélérats, sanglans et terrassés,
Par la gentille et fringante levrette,

Etoient tendrement caressés.
— Pauvre *Pataud !* c'est toi que j'ai pu méconnoître !
A qui j'ai préféré cet ingrat petit être,
Qui paroît tout aimer, et ne sait rien chérir !
Ah ! dit l'homme, du moins quand tu vas cesser d'être,
Jouis de tout mon repentir !...
Rouvrant l'œil au jour qu'il va fuir,
Pataud mourant se traîne vers son maître,
Et le caresse encore à son dernier soupir.

Fortune, emplois, faveur, dignités et le reste,
Tout parmi nous s'accorde à l'intrigant,
Au bas flatteur, à l'homme adroit, souple et rampant....
On ne pense jamais au mérite modeste.

Par le C. MONVEL.

ÉPIGRAMME.

LE chapeau cloué sur la tête,
Bardus s'avance fièrement ;
On le trouve fort malhonnête
De saluer si rarement.
On a tort, ce n'est pas merveilles ;
S'il n'est pas curieux, vraiment !
De montrer ses longues oreilles.

Par le C. LEMAZURIER.

SUR UN MOINE JACOBIN.

MAUDIT Anglois, disoit un jacobin!
Lâche apostat! peux-tu sans sacrilége,
Bravant le pape et le clergé romain,
Nous soutenir qu'en dépit du saint-siége,
La terre tourne et tournera toujours?
Sais-tu qu'aidé du céleste secours,
Josué dit au soleil fort docile,
De s'arrêter au milieu de son cours?
Eh, dit l'Anglois à ce profond discours!
C'est depuis lors que l'astre est immobile.

Par le C. TH. DÈSORGUES.

L'ORIGINE DE LA POÉSIE.

C'EST à l'Amour qu'on doit la poésie.
Sermens gravés sur l'écorce attendrie,
Muet langage et billets éloquens,
Douce réponse et vive répartie,
Style enflammé, vous m'en étes garans!
Bouche timide eut besoin d'interprète:
La plume alors confidente du cœur,
On écrivit; et le premier poëte
Fut un amant qui chanta son bonheur.

Par le C. VIGÉE.

LES JEUNES FILLES D'ELETOT (1),

ROMANCE.

O TOI qui des amours en larmes,
Peins si bien les touchans revers,
Tendre pitié, viens de tes charmes
Embellir le chant de mes vers.
Compassion, douce magie,
Sois le baume de ma douleur;
Viens prêter à mon élégie
Des accens dignes du malheur.

Dès l'aurore de leurs années,
Victimes des rigueurs du sort,
Ci-gissent deux infortunées
Dans les bras glacés de la mort.
Gaité folâtre, amour, jeunesse,
Douceur qui plaît, charme et séduit,
Graces, candeur enchanteresse,
Un seul moment a tout détruit.

Le calme applanissoit les ondes.
Ignorantes du coup fatal,

(1) Il y a peu d'années qu'à Eletot, près Fécamp, plusieurs jeunes filles, surprises par la chûte d'un bloc de falaise, furent écrasées misérablement.

Seules, au bord des mers profondes,
Elles admiroient leur cristal.
Calme trompeur ! ... je vois l'orage
Porté sur les ailes des vents,
Assaillir déjà le rivage
Ébranlé dans ses fondemens.

Couple d'innocentes victimes,
Le jour a fait place à la nuit ;
Sous vos pieds s'ouvrent mille abîmes ;
Quel sort acharné vous poursuit ?
Momens d'angoisse et d'épouvante !
Les élémens sont confondus ;
L'air est en feu, l'orage augmente :
Où porter vos pas éperdus ?

Quelle étreinte, impossible à rendre,
A couvert ton front de pâleur,
Annette ? Que viens-je d'entendre ?
L'arrêt terrible du malheur.
Le roc se fend, et la première,
Atteinte, elle fuit vainement ;
La malheureuse avoit un père,
Une amie, un frère ... un amant.

Suspens tes coups, sombre tempête !
Calme-toi, rage des autans !
De Victoire épargnez la tête ;
Faites grace à ses jeunes ans.
Beauté naïve et virginale,
La terre engloutit ses appas ;

Et sa piété filiale
Ne peut la soustraire au trépas.

Victoire avoit encor sa mère :
Sort fatal ! arrêts inhumains ;
Elle en allégeoit la misère
Du travail de ses foibles mains.
Que de pleurs couvrent son visage !
Quelle main tarira leur cours ?
Pauvre mère ! au déclin de l'âge,
Qui prendra soin de tes vieux jours ?

Aux cris amers de sa détresse,
Des prêtres, en habit de deuil,
Entonnèrent avec tristesse
Les chants qui suivent le cercueil.
Soins pieux, devoir inutile,
Pseaumes des morts, chants superflus ;
Laissez en paix, dans leur asyle,
Ceux qui ne se réveillent plus.

Depuis qu'une fin déplorable
A tranché le fil de leurs ans,
Neuf fois la violette aimable
A devancé le doux printems ;
Neuf fois le parfum du narcisse,
Échappé de ses frais boutons,
A, des trésors de son calice,
Embaumé l'herbe des vallons.

Adieu, mugissante falaise !
Mes sens émus sont oppressés :
L'homme sensible est mal à l'aise
En foulant tes rocs entassés.
Ombres chères et fugitives,
Objets de trop justes douleurs,
Recevez ces rimes plaintives
Comme un tribut à vos malheurs.

Par le C. NOEL.

LE DUEL MANQUÉ.

AVEC Forlis un Gascon prit querelle ;
Forlis le quitte, et lui serrant la main :
— Nous nous verrons ? — Oui, sandis ! à demain !...
Chez notre brave, au rendez-vous fidèle,
Forlis accourt se croyant attendu.
Lors le Gascon, dans ses draps étendu :
— Si-tôt le jour, bous boilà ! malepeste !
C'est être exact ! Monsieur a, m'a-t-on dit,
De la valur ? — Ma démarche l'atteste.
— Vous rougiriez de m'attaquer au lit ?
— Sans doute. — Eh bien ! sachez donc que j'y reste.

Par le C. H.

SOUVENIRS D'UN CHARTREUX,

Au sujet d'une femme qu'il avoit vue paroître un moment dans sa cellule.

Je me rappelle avec transport
Les lieux et l'instant où le sort
M'offrit cette nymphe chérie,
Dont un regard porta la vie
Dans un cœur qu'habitoit la mort.
Félicité trop peu durable !
Il passa ce songe enchanteur,
Et je n'apperçus le bonheur,
Que pour être plus misérable.
La paix de ce morne séjour
Ne peut appaiser ma blessure :
Pour jamais je sens que l'Amour
Habitera ma sépulture.
En vain tout offre dans ce lieu
De la mort l'affreuse livrée :
D'épines, de croix entourée,
La mort n'écarte point ce dieu;
Par lui, mon antre funéraire
Brille des plus vives couleurs,
Et ses mains répandent des fleurs
Sur les cilices et la haire....

Déjà le bruit lugubre et lent

De l'airain aux accens funèbres
Me dérobe à l'enchantement,
Et m'appelle dans les ténèbres;
Déjà, dans un silence affreux,
Sous un long cloître ténébreux,
Que terminent des lampes sombres;
Je vois errer les pâles ombres
Des solitaires de ces lieux.
A travers leur dehors sauvage,
Ces lentes victimes du tems,
Ces fantômes, ces pénitens,
Dans un éternel esclavage
Me semblent libres et contens
Sous le poids des fers et de l'âge.
Contens! hélas! ils n'ont point vu!...
O dieux! si de mon immortelle
Un regard leur étoit connu,
Verroient-ils un bonheur loin d'elle?

Mais vous, que nos déserts épais,
Nos tombeaux, notre nuit profonde
N'entourent point de leurs cyprès;
Vous, heureux habitans du monde,
Qui vivez, qui voyez ses traits,
Pouvez-vous la quitter jamais?
Pour elle, votre ame ravie
N'a-t-elle pas trop peu de tems
De tout l'espace de vos ans?
Je voudrois de toute ma vie,
Acheter un de vos instans.....

Contraint de dévorer mes peines,
Parmi le silence et l'effroi
De ces retraites souterraines,
Toujours seul, toujours avec moi,
Exclu de l'asyle ordinaire
Que la nature ouvre au malheur,
Je suis privé, dans ma misère,
De pouvoir répandre mon cœur
Dans le cœur d'un ami sincère.
Il faut renfermer ma douleur.
Rien n'offre, en mon désert sauvage,
Ni soulagement, ni pitié;
Et pour en achever l'image,
On n'y connoît point l'amitié.

GRESSET.

LE BON RÉPONDANT.

1788.

Un jour chez certain président,
Vaquoit un emploi d'intendant:
Pour le remplir, un quidam se présente.
Une telle recette est assez importante,
Lui dit le magistrat; il faut un répondant.
En pourriez-vous trouver? « Las! dit le pauvre hère,
J'en avois un qu'à l'instant, monseigneur,
Je vous irois chercher, s'il n'eût eu le malheur
D'être pendu la semaine dernière.

Par le C. LE GA…

CATULLE A SIRMION.

Peninsularum, sirmio, insularumque ocelle.

Je te salue, ô Sirmion!
Je te salue, île enchantée,
Retraite heureuse et souhaitée
D'une ame que l'amour plus que l'ambition
Loin de tes bords a tourmentée!
Contre les passions plus fort,
Ah! puissai-je trouver le vrai bonheur du sage!
Il est doux, au milieu du port,
De se voir à l'abri des dangers du naufrage;
Il est doux de goûter, après de longs travaux,
L'éternelle douceur d'un utile repos.
Notre ame fatiguée, avec plaisir dépose
Le fardeau de l'ennui que tous les jours impose
La misérable vanité,
Et l'inquiète oisiveté
Des insensés dont se compose
Le vague tourbillon de la société.
Ici Catulle enfin respire!
Catulle ici doit être heureux.
Vous, joyeux habitans de ces aimables lieux,
Avec votre ami venez rire.

Par le C. DROBECQ.

LA CEINTURE DE VÉNUS.

A MADEMOISELLE LANGE,

ACTRICE DU THÉATRE FRANÇAIS.

Air : *De la Marmotte en vie.*

L'AUTRE jour, à Cythère,
L'Amour, cet indiscret,
Déroba de sa mère
La ceinture en secret :
Soudain grand bruit pour la ceinture,
A Cythère, à Paphos ;
Chacun va, court à l'aventure,
Et par monts et par vaux ;
« N'avez-vous pas vu la ceinture,
» La ceinture à Vénus ?
» Ah ! cherchons, cherchons la ceinture,
» La ceinture à Vénus ».

Des bosquets d'Idalie,
Au Parnasse on alla :
On passa chez Thalie,
Lange se trouvoit-là.
On lui soupçonne la ceinture,
En voyant tant d'appas ;
La troupe s'agite, murmure
Et l'accuse tout bas :

«Elle a dérobé la ceinture,
»La ceinture à Vénus:
»Ah! rendez, rendez la ceinture,
»La ceinture à Vénus».

Lange veut leur répondre
Et cacher ce larcin:
Flore, pour la confondre,
Se niche dans son sein.
Les Zéphyrs, dans sa chevelure,
Se frayent un chemin;
Les Graces vont à la ceinture
Vite porter la main:
«Ah! la voilà, c'est la ceinture,
»La ceinture à Vénus!
»Ah! voyons, voyons la ceinture,
»La ceinture à Vénus».

La pauvrette, confuse,
En vain veut s'excuser;
Mais bientôt de la ruse
L'Amour vient s'accuser.
Loin de reprendre la ceinture
Qu'elle tient de l'Amour,
Chacun, surpris de l'aventure,
L'admire tour-à-tour:
«Comme elle lui sied, la ceinture,
»La ceinture à Vénus!
»Ah! gardez, gardez la ceinture,
»La ceinture à Vénus».

Par le C. DUCRAY-DUMINIL.

A MA FEMME,

En lui envoyant mon portrait, quelques jours après la mort de mon second fils.

Si ton cœur au plaisir n'est pas encor fermé ;
Si tes yeux ne sont pas obscurcis par tes larmes,
Contemple ce portrait, et savoure les charmes
De presser sur ton sein l'homme le plus aimé.
C'est moi, c'est ton époux fidèle,
L'être à qui tu juras de consacrer tes jours :
Ah! pourrois-tu, sans être criminelle,
Par la douleur en abréger le cours?
Songe qu'en te livrant à ta peine mortelle,
Tu trahis des sermens reçus par les amours....
Non, tu ne peux disposer de ta vie ;
Elle est à ton enfant, elle est à ton époux ;
Si tu l'oses, cruelle, oublie
Des noms si chers, romps des liens si doux.
Sur ma trop pénible existence,
Distille goutte à goutte un poison destructeur ;
Ajoute aux tourmens de l'absence
Le tourment plus affreux de déchirer mon cœur....
O ma Victoire! ô ma céleste amie!
Modère, par pitié, tes douloureux transports ;
C'est l'Hymen éploré, c'est l'Amour qui t'en prie !
Pourrois-tu résister à leurs tendres efforts ?

Bientôt par ma présence, un rayon salutaire
Pénétrera dans ton cœur éperdu;
Ta peine partagée en sera moins amère;
Tu sentiras qu'on n'a pas tout perdu,
Lorsqu'on est à-la-fois amante, épouse et mère.

Par le C. Pl.

A SOPHIE.

Quand le tendre Ovide assistoit
A la toilette de Julie,
Des jolis vers qu'il y chantoit,
Chaque refrain au moins coûtoit
Un baiser à sa douce amie.
Mon luth n'égale pas le sien:
Mais, sans avoir l'ame trop vaine,
Je crois que mes vers valent bien
Un baiser ou deux par centaine.
Ovide, il est vrai, chèrement
Paya ce que l'Amour lui fit goûter de charmes;
Dans un désert, ce pauvre amant
Vit condamner ses jours à d'éternelles larmes.
Mais d'un pareil destin je serois trop jaloux,
Si pour finir la ressemblance
Que mettent vos attraits entre Julie et vous,
En renonçant à votre indifférence,
Vous daigniez m'accorder ces passe-tems si doux
Dont Ovide fit pénitence.

Par le C. A. Vitallis.

LE PAYSAN ET L'AVOCAT,

OU

LA CONSULTATION,

FABLE.

Un paysan, d'origine normande,
S'en fut, dit-on, un beau matin,
Se mettre lui-même à l'amende
Chez un avocat son voisin.
Mon bon monsieur, dit-il, je vous demande
Combien il faut que je vous rende
Pour le tort que je vous ai fait.
Du tort à moi, répond l'avocat stupéfait!
Certes! la chose est d'importance;
Voyons! racontez-moi le fait,
Sans oublier la moindre circonstance.
Mon bon monsieur, vous avez un troupeau,
Là, dans la pâture commune;
Et tout-à-l'heure, mon taureau
S'est échappé par mauvaise fortune,
Et de vos bœufs a tué le plus beau.
Vraiment, répliqua le légiste!
Vous auriez dû tenir votre animal!
Et selon tout docte juriste,

Vous deviez réparer le mal.
J'en pourrois dresser un verbal :
Mais j'aime mieux les procédés honnêtes.
Amenez-moi seulement,
Pour tout dédommagement,
La meilleure de vos bêtes,
Et nous serons bons amis.
— Oui-dà! mais il faudroit retourner votre avis,
Mon doux monsieur, repart le bon apôtre :
Car je ne sais ce que je dis ;
Et c'est votre animal qui vient tuer le nôtre :
Tout le village l'a bien vu.
Comment! comment, dit l'avocat ému!
Ceci dénature la chose!
Allez, bonhomme, et sur-tout bouche close;
Je verrai, je consulterai....
Et si, si.... Ma foi, oui! dit le manant madré :
On a raison; vive les gens d'affaires,
Pour bien traiter leurs intérêts!
Quand on leur doit, il faut sans nuls délais
Payer comptant : les choses sont bien claires.
Mais quand la charge est à leurs frais,
Viennent les car, les si, les mais;
Il faut consulter les notaires :
La dette se change en procès.

Par le C. MANCINI-NIVERNOIS.

ÉPITRE AUX FEMMES (1).

O FEMMES, c'est pour vous que j'accorde ma lyre;
O femmes, c'est pour vous qu'en mon brûlant délire,
D'un usage orgueilleux bravant les vains efforts,
Je laisse enfin ma voix exprimer mes transports.
Assez et trop long-tems la honteuse ignorance
A jusqu'en vos vieux jours prolongé votre enfance;
Assez et trop long-tems les hommes, égarés,
Ont craint de voir en vous des censeurs éclairés;
Les tems sont arrivés, la raison vous appelle:
Femmes, réveillez-vous, et soyez dignes d'elle.

Si la nature a fait deux sexes différens,
Elle a changé la forme, et non les élémens.
Même loi, même erreur, même ivresse les guide;
L'un et l'autre propose, exécute, ou décide;
Les charges, les pouvoirs, entre eux deux divisés,
Par un ordre immuable y restent balancés;
Tous deux pensent régner, et tous deux obéissent;
Ensemble ils sont heureux, séparés ils languissent;
Tour-à-tour l'un de l'autre enfin guide et soutien,
Même en se donnant tout ils ne se doivent rien.

(1) Cette épître a été lue, par l'auteur, au Lycée républicain.

L'homme injuste pourtant, oubliant sa foiblesse;
Outrageant à la fois l'amour et la sagesse,
L'homme injuste, jaloux de tout assujettir,
Sous la loi du plus fort prétend nous asservir;
Il feint, dans sa compagne et sa consolatrice,
De ne voir qu'un objet créé pour son caprice;
Il trouve dans nos bras le bonheur qui le fuit:
Son orgueil s'en étonne, et son front en rougit.
Esclave révolté des loix de la nature,
Il ne peut, il est vrai, consommer son injure;
Mais que, par les mépris dont il veut nous couvrir,
Il nous vend cher les droits qu'il ne peut nous ravir!
Nos talens, nos vertus, nos graces séduisantes,
Deviennent à ses yeux des armes dégradantes,
Dont nous devons chercher à nous faire un appui,
Pour mériter l'honneur d'arriver jusqu'à lui;
Il étouffe en nos cœurs le germe de la gloire;
Il nous fait une loi de craindre la victoire;
Pour exercer en paix un empire absolu,
Il fait de la douceur notre seule vertu....
Qu'ai-je dit, la douceur? Ah! nos ames sensibles
Ne lui refusent pas ces triomphes paisibles;
Mais ce n'est pas assez pour son esprit jaloux:
C'est la soumission qu'il exige de nous....
Ingrat! méconnois-tu la sagesse profonde
Qui dirige en secret tous les êtres du monde?
Méconnois-tu la main qui traça dans ton cœur
De ton amour pour nous le principe vengeur?
[illegible]ons-nous, dans nos bois, nos vallons, nos montagnes,
[illegible]ions furieux outrager leurs compagnes?

Voyons-nous dans les airs l'aigle dominateur
De l'aigle qu'il chérit réprimer la grandeur ?
Non ; tous suivent en paix l'instinct de la nature :
L'homme seul est tyran ; l'homme seul est parjure.

Cependant le réveil des sens impérieux
Rétablit un instant l'équilibre à ses yeux ;
Le desir, le besoin triomphent du système :
L'homme redevient homme aussi-tôt qu'il nous aime.
Défenseur généreux, être sensible et bon,
Il retrouve à-la-fois son cœur et sa raison,
Et, laissant à nos pieds le vain titre de maître,
Il obéit aux loix qu'il vient de méconnoître.
C'est là, dans les transports d'un amoureux lien,
Qu'il voit que sur nos cœurs sa force ne peut rien ;
Que notre volonté seulement nous commande ;
Que l'on n'obtient de nous qu'alors qu'on nous demande,
Et que la liberté dont nous nous honorons
N'est point remise aux mains que nous-même enchaînons.

Femmes, ne croyez point que ce soit tout encore.
Trop souvent ce bonheur s'éclipse à son aurore ;
Et ces droits que l'amour vous remet aujourd'hui,
Demain, malgré vos soins, s'envolent avec lui.
C'est par des traits plus sûrs qu'il faut montrer aux hommes
Tout ce que nous pouvons et tout ce que nous sommes ;
C'est à les admirer qu'on veut nous obliger ;
C'est en les imitant qu'il faut nous en venger.
Science, poésie, arts qu'ils nous interdisent,
Sources de voluptés qui les immortalisent,

Venez, et faites voir à la postérité
Qu'il est aussi pour nous une immortalité!
Déjà plus d'une femme, osant braver l'envie,
Aux dangers de la gloire a consacré sa vie;
Déjà plus d'une femme, en sa fière vertu,
Pour les droits de son sexe, ardente, a combattu.
Et d'où naîtroit en nous une crainte servile?
Ce feu qui nous dévore est-il donc inutile?
Le dieu qui dans nos cœurs a daigné l'allumer
Dit-il que sans paroître il doit nous consumer?
Portons-nous sur nos fronts, écrit en traits de flamme,
L'homme doit régner seul, et soumettre la femme?
Un ascendant secret vient-il nous avertir
Quand il faut admirer, quand il faut obéir?...
La nature pourtant, aux êtres qu'elle opprime,
Donne de leur malheur le sentiment intime:
L'agneau sent que le loup veut lui ravir le jour;
L'oiseau tombe sans force à l'aspect du vautour...!
Disons-le: l'homme enflé d'un orgueil sacrilége,
Rougit d'être égalé par celle qu'il protége;
Pour ne trouver en nous qu'un être admirateur,
Sa voix dès le berceau nous condamne à l'erreur;
Moins fort de ce qu'il sait que de notre ignorance,
Il croit qu'il s'agrandit de notre insuffisance,
Et, sous les vains dehors d'un respect affecté,
Il ne vénère en nous que notre nullité.
C'en est trop! secouons des chaînes si pesantes;
Livrons-nous aux transports de nos ames brûlantes;
Livrons-nous aux beaux arts. Eh! qui pourroit ravir
Le droit de les connoître à qui peut les sentir?

Ecoutons cependant ce que nous dit le sage:
«Femmes, est-ce bien vous qui parlez d'esclavage ?
»Vous, dont le seul regard peut nous subjuguer tous,
»Vous, qui nous enchaînez tremblans à vos genoux!
»Vos attraits, vos pleurs feints, vos perfides caresses,
»Ne suffisent-ils pas pour vous rendre maîtresses ?
»Eh! qu'avez-vous besoin de moyens superflus ?
»Vous nous tyrannisez; que vous faut-il de plus » ?
Ce qu'il nous faut de plus! un pouvoir légitime.
La ruse est le recours d'un être qu'on opprime.
Cessez de nous forcer à ces indignes soins;
Laissez-nous plus de droits, et vous en perdrez moins.
Oui, sans doute, à nos pieds nôtre fierté vous brave:
Un tyran qu'on soumet doit devenir esclave.
Mais ce cruel moyen de nous venger, hélas!
Nous coûte bien des pleurs que vous ne voyez pas.
Il est tems que la paix enfin nous soit offerte.
De l'étude, des arts, la carrière est ouverte;
Hommes, nous y volons: c'est là que l'univers
Jugera si nos mains doivent porter des fers.

Mais déjà mille voix ont blâmé notre audace;
On s'étonne, on murmure, on s'agite, on menace;
On veut nous arracher la plume et les pinceaux;
Chacun a contre nous sa chanson, ses bons mots;
L'un, ignorant et sot, vient, avec ironie,
Nous citer de Molière un vers qu'il estropie;
L'autre, vain par système et jaloux par métier,
Dit d'un air dédaigneux: *Elle a son teinturier.*
De jeunes-gens à peine échappés du collége

Discutent hardiment nos droits, leur privilége;
Et leurs arrêts, dictés par la fatuité,
La mode, l'ignorance, et la futilité,
Répétés en échos par ces juges imberbes,
Après deux ou trois jours sont passés en proverbes.
En vain l'homme de bien (car il en est toujours),
En vain l'homme de bien vient à notre secours,
Leur prouve de nos cœurs la force, le courage,
Leur montre nos lauriers conservés d'âge en âge,
Leur dit qu'on peut unir graces, talens, vertus;
Que Minerve étoit femme aussi bien que Vénus:
Rien ne peut ramener cette foule en délire;
L'honnête-homme se tait, nous regarde et soupire.
Mais, ô dieux! qu'il soupire et qu'il gémit bien plus,
Quand il voit les effets de ce cruel abus!
Quand il voit le besoin de distraire nos ames
Se porter, malgré nous, sur de coupables flammes!
Quand il voit ces transports que réclamoient les arts,
Dans un monde pervers offenser ses regards,
Et sur un front terni la licence funeste
Remplacer les lauriers du mérite modeste!
Ah! détournons les yeux de cet affreux tableau!
O femmes, reprenez la plume et le pinceau.
Laissez le *moraliste*, à l'abri du sophisme,
Autoriser en vain l'effort du despotisme;
Laissez-le, tourmentant des mots insidieux,
Dégrader notre sexe et vanter nos beaux yeux;
Laissons l'anatomiste, aveugle en sa science,
D'une fibre avec art calculer la puissance,
Et du plus ou du moins inférer sans appel

Que sa femme lui doit un respect éternel.
La nature a des droits qu'il ignore lui-même :
On ne la courbe pas sous le poids d'un systême ;
Aux mains de la foiblesse elle met la valeur ;
Sur le front du superbe elle écrit la terreur ;
Et, dédaignant les mots de sexe et d'apparence,
Pèse dans sa grandeur les dons qu'elle dispense.

Mais quel nouveau transport! quel changement soudain!
Armé du sentiment l'homme paroît enfin ;
Il nous crie : « Arrêtez, femmes, vous êtes mères !
» A tout autre plaisir rendez-vous étrangères ;
» De l'étude et des arts la douce volupté
» Deviendroit un larcin à la maternité ».
O nature ! ô devoir ! que c'est mal vous connoître !
L'ingrat est-il aveugle, ou bien feint-il de l'être ?
Feint-il de ne pas voir qu'en ces premiers instans
Où le ciel à nos vœux accorde des enfans,
Tout entières aux soins que leur âge réclame,
Tout ce qui n'est pas eux ne peut rien sur notre ame ?
Feint-il de ne pas voir que de nouveaux besoins
Nous imposent bientôt de plus glorieux soins,
Et que pour diriger une enfance timide,
Il faut être à-la-fois son modèle et son guide ?
Oubliront-ils toujours, ces vains déclamateurs,
Qu'en éclairant nos yeux nous éclairons les leurs ?
Eh! quel maître jamais vaut une mère instruite ?
Sera-ce un pédagogue enflé de son mérite,
Un mercenaire avide, un triste précepteur ?
Ils auront ses talens, mais auront-ils son cœur ?

Disons tout. En criant, *Femmes, vous êtes mères!*
Cruels! vous oubliez que les hommes sont pères;
Que les charges, les soins, sont partagés entre eux;
Que le fils qui vous naît appartient à tous deux;
Et qu'après les momens de sa première enfance,
Vous devez plus que nous soigner son existence?
Ah! s'il étoit possible (et le fût-il jamais?)
Qu'une mère un instant suspendît ses bienfaits,
Un cri de son enfant, dans son ame attendrie,
Réveilleroit bientôt la nature assoupie.
Mais l'homme, tourmenté par tant de passions,
Accablé sous le poids de ses dissertions,
Malgré lui, malgré nous, à chaque instant oublie
Qu'il doit plus que son cœur à qui lui doit la vie,
Et que d'un vain sermon les stériles éclats
Des devoirs paternels ne l'acquitteront pas.

Insensés! vous voulez une femme ignorante;
Eh bien! soit! confondez l'épouse et la servante;
Voyez-la, mesurant ses leçons sur ses goûts,
Élever ses enfans pour elle, et non pour vous;
Voyez-les, dans un monde à les juger habile,
De leur mère porter la tache indélébile;
Au sage, à l'étranger, à vos meilleurs amis,
Rougissez de montrer votre femme et vos fils;
Dans les épanchemens d'un cœur sensible et tendre,
Que personne chez vous ne puisse vous comprendre;
Traînez ailleurs vos jours et votre obscurité,
On ne vous plaindra pas, vous l'aurez mérité.

Regardons maintenant celui dont l'ame grande
Cherche dans sa compagne un être qui l'entende ;
Regardons-les tous deux ajouter tour-à-tour
Les charmes des talens au charme de l'amour.
Qu'un tel homme est heureux au sein de sa famille !
Il voit croître aux beaux arts et son fils et sa fille ;
Écoutant la nature avant de la juger,
Il cherche à l'ennoblir, et non à l'outrager ;
Chez lui l'humanité ne connoît point d'entrave ;
L'homme n'est point tyran, la femme point esclave ;
Et le génie en paix, planant sur tous les deux,
De l'inégalité décide seul entre eux.
O jours trop tôt passés de mon heureuse enfance !
C'est ainsi que mon cœur sentit votre existence ;
C'est ainsi qu'en mon sein vous avez imprimé
Ces immuables droits dont mon bras s'est armé.
Un père généreux, agrandissant mon être,
M'enseigna de bonne-heure à n'avoir point de maître ;
Et du titre de femme en décorant mon front,
Il m'en fit un honneur, et non pas un affront.
O toi qui m'animas de cette pure flamme,
De ce séjour de paix où repose ton ame,
Jette sur mes travaux un regard bienfaisant,
Et bénis ces transports d'un être indépendant ! (1)

---

(1) Qu'il me soit permis d'ajouter ici quelques détails relatifs à mon père (M. de Thois). La vivacité de son esprit, l'étendue de ses connoissances, la bonté de son cœur, le rendoient cher à tout ce qui l'entouroit. Il aimoit les arts, et cultivoit les lettres. Il chérissoit sur-

Ne croyez pas pourtant, épouses, mères, filles,
Que je veuille jeter le trouble en vos familles,
D'une ardeur de révolte embrâser vos esprits,
Et renverser des loix que moi-même je suis.
Il est des nœuds sacrés et d'honorables chaînes;
Il est de doux plaisirs et de plus douces peines;
Et cet échange heureux des soins de deux époux
Fait leur bien mutuel et le charme de tous.
C'est l'ordre qui m'irrite, et non pas la prière;
C'est l'ordre que repousse une ame haute et fière:
Mais céder à la voix d'un généreux ami,
C'est s'obliger soi-même et jouir plus que lui.

Ne croyez pas non plus qu'en ma verve indiscrète,
J'aille crier par-tout : *Soyez peintre ou poète.*
Je sais que la nature, avare en ses bienfaits,
Nous donne rarement des talens purs et vrais;
Mais telle que retient la critique ou l'envie
Sent au fond de son cœur le germe du génie;
Et c'est là que mon vers, armé d'un trait vainqueur,
Veut porter, malgré tout, un transport créateur.
Et quand il se pourroit qu'à ma voix enflammée,
Une autre femme en vain cherchât la renommée,
Lui doit-on pour cela d'injurieux discours?
L'homme dans ses travaux réussit-il toujours?

---

tout la poésie; et sans doute il s'y seroit fait un nom, si l'amour de la solitude ne l'avoit retenu à la campagne où il a vécu et est mort en sage. Il avoit fait imprimer dans sa jeunesse quelques poésies qui ont été moins connues qu'elles ne méritoient de l'être. (*Note de l'auteur.*)

Ne vaut-il donc pas mieux, d'une ardente jeunesse,
Charmer par les talens la dangereuse ivresse,
Que de la condamner au plaisir dégradant
D'inventer ou proscrire un vain ajustement ?
Oui, l'étude est pour nous un bonheur nécessaire :
On apprend à juger, si l'on n'apprend à faire ;
Et malheur à celui qui, pouvant s'agrandir,
Se courbe sous la main qui prétend l'asservir !
Moi-même, osant braver les dangers de la scène,
J'ai marché vers le but où ma main vous entraîne ;
Moi-même, sur Sapho rappelant quelques pleurs,
J'ai suivi ses leçons et chanté ses douleurs ;
Moi-même à mes côtés j'ai vu la sombre envie
Sur mes tranquilles jours porter sa main impie.....
Eh ! que font à mon sort ces êtres tortueux ?
Mon bonheur est à moi, leurs travers sont pour eux.
Que dis-je ? ils m'ont servie, et plus que des louanges.
Ces ris, ces mots piquans, ces critiques étranges,
En éclairant mes yeux sur mes propres défauts,
Retranchoient à mes torts bien plus qu'à mon repos.

O femmes, qui brûlez de l'ardeur qui m'anime,
Cessez donc d'étouffer un transport légitime ;
Des hommes dédaignez l'ambitieux courroux :
Ils ne peuvent juger ce qui se passe en vous.
Qu'ils dirigent l'état, que leur bras le protége :
Nous leur abandonnons ce noble privilége ;
Nous leur abandonnons le prix de la valeur ;
Mais les arts sont à tous, ainsi que le bonheur.

Par la C. CONSTANCE PIPELET.

ÉLOGE DE FAVART.

Air : *On compteroit les diamans.*

CHANTONS, amis, chantons Favart!
Il fut le favori des Graces ;
Il fut le maitre de notre art :
On ne plait qu'en suivant ses traces.
Nul n'a mieux servi tour-à-tour
Et la tendresse et la folie.
Il étoit frais comme l'Amour,
Il étoit gai comme Thalie.

D'un jeune cœur bien ingénu,
Comme il sait peindre l'innocence !
C'est l'Amour enfant presque nu ;
Ignorant encor sa puissance :
Mais bientôt cet enfant grandit,
Déployant sa grace maligne,
Et dans sa *Chercheuse d'esprit*,
L'esprit se trouve à chaque ligne.

Ninette gaîment à son tour
Vient nous offrir une autre image ;
Et lorsqu'on rit d'elle à la cour,
On en aime mieux le village.
La vérité, dans tout son jour,
Se montre dans ce badinage :

Avec la plume de l'Amour,
Favart écrivoit comme un sage.

Comme il peint l'orgueil d'un sultan
Qu'à soupirer l'Amour condamne !
Chacun veut, comme *Soliman*,
Tomber aux pieds de *Roxelane*.
Jamais trait par l'Amour lancé
Ne porta si loin son délire,
Que ce petit *nez retroussé*,
Renvérsant les loix d'un empire.

Dans la lune, *Acajou* courant
Punit gaiment l'étourderie.
La *Belle Arsène*, en s'égarant,
Corrige de la pruderie.
Du vandeville les enfans
Célébrant *Favart* d'âge en âge,
Répéteront dans tous les tems :
« C'est le coq de notre village ».

Ses succès n'auront point de fin.
En gaité son esprit abonde,
Et la figure de Lubin
Met encore en train tout le monde.
Annette, à l'âge de quinze ans,
Fut la fleur qu'il sut le mieux peindre ;
Et cette image du printems
N'aura jamais d'hiver à craindre.

Au Parnasse il fut envié ;
De ses rivaux la jalousie
Ne lui laissa que la moitié
Des succès dûs à son génie.
De quelques-uns de ses écrits
Sa femme peut être la mère :
Mais qui sait bien juger leur prix,
Voit que Favart en est le père.

Vous qui voulez, par vos chansons,
Vous faire une gloire immortelle,
De Favart suivez les leçons :
Qu'il soit votre guide fidèle.
On ne sauroit trop copier
Du bon goût ce parfait modèle;
Nul ne peut le faire oublier :
Heureux celui qui le rappelle !

Par le C. SÉGUR l'aîné.

ROME MODERNE.

AUJOURD'HUI cette triste Rome
Arme d'*Agnus* ses fantassins :
Ce Capitole qu'on renomme
Est gardé par des capucins ;
Et l'on y fait encor des saints,
Ne pouvant plus y faire un homme.

Par feu MASSON DE MORVILLIERS.

LE FRÊNE ET LES TOURTEREAUX,

FABLE.

Deux tourtereaux s'aimoient d'une égale tendresse ;
Ils se le témoignoient, se le disoient sans cesse.
Doux gages de leurs feux, tendres baisers d'amour,
Que de fois vous étiez prodigués en un jour !
Un frêne renommé par son antique ombrage
De leur flamme constante étoit l'heureux témoin ;
Chaque printems, sous son ombrage,
Les voyoit l'un pour l'autre empressés, pleins de soin,
Roucouler leur amour, entrelacer leurs aîles,
Et se faire à l'envi cent caresses nouvelles.
Mais un jour qu'ils étoient absens,
L'orage s'élève, les vents
Sur l'arbre exercent leur ravage ;
La foudre avec fracas tombe sur le branchage,
Et le calcine en peu d'instans.
Oh ! qui de ces amans fidèles
Peindra les regrets douloureux ?
Qui rendra leurs peines cruelles,
Quand leurs yeux sont frappés de ce désastre affreux ?
Ils ne peuvent quitter ces restes malheureux.
Que dis-je ? Ils font le vœu d'y demeurer encore ;
Et plus d'une nouvelle aurore
Compte sur l'arbre nu leurs baisers amoureux.
Un moineau qui les vit leur dit : Quelle folie !

Que faites-vous ici, mes amis, je vous prie ?
Avez-vous donc perdu les yeux ?
Cet arbre est frappé de la foudre ;
Et ne voyez-vous pas son tronc réduit en poudre ?
Nous le voyons tout comme vous,
Répondent les oiseaux : mais ici, malgré nous,
Nous sommes retenus par un secret empire.
Pour la première fois, sous cet arbre, nos cœurs
Ont pu s'aimer, et se le dire ;
Ces vestiges pour nous sont remplis de douceurs ;
Et leur charme, qui nous attire,
Ne peut se retrouver ailleurs.

ASSAUT DE SENSIBILITÉ.

Eh bien ! Verseuil, êtes-vous enchanté ?
— Si je le suis ? en doutez-vous, madame ?
Le sentiment fut toujours.... — Ah ! quel drame
Pour exercer la sensibilité !
Qu'à s'attendrir on trouve donc de charmes !
Je ne versai jamais autant de larmes.
Et vous, l'objet de mon sensible choix,
Tendre Fatmé, bien digne d'être anglaise ?...
— Moi ! j'ai compté les miennes par mes doigts ;
J'en ai versé sept cent soixante-seize.

Par le C. Pons de Verdun.

ODE

Faite à l'occasion d'un mot échappé contre la vieillesse.

Que Minos jette dans son urne
Les noms des vulgaires mortels :
Muses, vos fils bravent Saturne
A l'ombre de vos saints autels.
En vain s'échappe la jeunesse ;
Mon ame trompe la vieillesse :
Ma pensée est à son printems ;
Sa fleur ne peut m'être ravie ;
Et même, en exhalant ma vie,
Je ne meurs point ; je sors du tems.

La nuit, jalouse et passagère,
Dont la parque ombrage mes yeux,
N'est qu'une éclipse mensongère
D'où l'esprit sort plus radieux.
Ainsi la nymphe, transformée
En chrysalide inanimée
Que voilent de sombres couleurs,
Prépare ses brillantes ailes,
Et ce front paré d'étincelles
Qu'adore la reine des fleurs.

Ce vieillard qui charmoit la Grèce,
Cet Anacréon si vanté,

Dans la coupe de l'allégresse,
Sut boire l'immortalité;
Jeune de verve et de pensée,
Sa vieillesse fut caressée
Par les Muses et les Amours;
Son hiver eut des fleurs écloses;
Son front se couronna de roses,
Et ces roses vivent toujours.

Mais du chantre heureux de Bathylle,
La verte et brillante saison
Ne fut qu'une suite stérile
De printems obscurs et sans nom.
Lui-même voila son jeune âge,
Sûr de l'immortel badinage
Dont il ménageoit le flambeau;
Il a reculé sa mémoire,
Et sembla naître pour la gloire
Aux portes même du tombeau.

Telle, quand la prodigue Flore
A vu flétrir ses doux présens,
Dons stériles qu'en vain l'Aurore
Humectoit de pleurs bienfaisans,
La sage et tardive Pomone
Ose confier à l'automne,
Voisin des farouches hivers,
Ces fruits dont la riche corbeille
Brave les larcins de l'abeille
Et le souffle glacé des airs.

Ou tel des grappes colorées
Le feu liquide et pétillant
Vieillit, loin des coupes dorées,
Au sein pur d'un cristal brillant.
Loin que son âge le consume,
Riche du tems qui le parfume,
Il devient ce jus précieux,
Cette liqueur à qui tout cède,
Même celle que Ganimède
Versoit à la table des dieux.

Par le C. LE BRUN.

LE PROCÈS-VERBAL DIGNE DE FOI.

L'HUISSIER BON venoit d'exploiter
Le mobilier d'un pauvre hère;
Lequel n'avoit pu satisfaire
A l'arrêt qu'on avoit contre lui fait porter.
La vente à peine étoit finie:
Le malheureux qu'elle accabloit
Apostrophe l'huissier, vivement l'injurie,
Et d'insigne fripon enfin le qualifie.
Aussi-tôt l'huissier qui vouloit
Faire punir ce crime épouvantable,
Ajoute à son verbal, par renvoi signé BON:
Outre plus, le susdit m'a traité de fripon,
CE QUE J'ATTESTE VÉRITABLE.

Par le C. P. C. J. G.

SUR MON DIAMANT FAUX.

AINSI par l'apparence on est toujours surpris !
Ma bague est pour moi le symbole
De ces hommes brillans dont je m'étois épris :
Je les croyois du plus grand prix ;
Ils ne valoient pas une obole.

Ma bague est le portrait de ces légers esprits ;
Oracles du beau monde où leur jargon pétille.
D'un amant sans amour j'y vois le feu qui brille ;
J'y vois les beaux dehors des perfides amis.

Le voilà ce trompeur à gage,
Ce dangereux et vil flatteur,
Qui me fait voir un beau visage,
Et qui me cache un mauvais cœur !...

Tu m'as trompé, je te rejette :
Vas, fuis-moi, cristal séduisant !
Oh ! que je trouve extravagant
Qui te reçoit ou qui t'achète !

Par le C. FÉLIX NOGARET.

INVITATION AU C. W*.

De par Bacchus et les Ris ;
De par l'Amour et Cypris ,
Et la troupe d'Épicure ,
Au chantre heureux du printems ;
Des fleurs et de la verdure ,
Au poëte des amans ,
Au peintre de la nature ,
Salut , honneur , doux instans ;
Gloire et succès éclatans ,
En dépit de la morsure
Des Zoïles insolens ,
Ennemis nés des talens
Qu'ils prouvent par leur censure ! ...
Vous êtes par nous prié
De fuir , un moment , les traces
Des neuf Sœurs pour les trois Graces ;
D'Apollon , pour l'Amitié :
Sûr , en quittant le Parnasse ,
De n'y pas être oublié ,
Et de garder votre place
Dans cet honorable lieu ,
Près de Virgile et d'Horace ,
Entre Tibulle et Chaulieu.
Le Plaisir veut , sous huitaine ;

A UNE JOLIE ACTRICE,

Qui venoit de jouer le role de Nanine.

QUELLE aimable ingénuité !
Ton art n'est point un artifice :
C'est la vertu, non une actrice
Qui s'offre à mon œil enchanté.

Qu'à son gré, la foule idolâtre
Ta grace, tes yeux enchanteurs :
Je t'aime mieux, quand par tes mœurs,
Tu fais respecter le théâtre.

Ton talent est dans ta candeur.
Loin ces Minerves de coulisse,
Qui font grimacer la pudeur
Sur un front jauni par le vice ;

Qui, d'un organe corrompu,
Vantent les loix de la sagesse,
Et dont l'inflexible vertu
S'en va finir avec la pièce!

Le séducteur est sans espoir
De faire trébucher la tienne ;
Tu fus Nanine sur la scène :
Tu l'es encor dans le boudoir.

Par le C. HYACINTHE MOREL.

LA TOURTERELLE ET LA FAUVETTE,

FABLE.

POURQUOI cette plainte éternelle ?
Pourquoi ces douloureux accens,
Demandoit à la tourterelle
Une fauvette jeune et belle
Que suivoient de nombreux amans ?
Je sais, ma chère, disoit-elle,
Que des vautours à la serre cruelle
Ont dévasté vos vergers et nos champs.
Eh ! qui n'a pas perdu dans ces malheureux tems
Ou des amis, ou des parens ?
Si vous pleurez votre époux, vos enfans,
Nous regrettons aussi les nôtres.
D'où vient vous désoler, crier plus que les autres ?
Renoncez à vos tristes airs ;
Venez, venez entendre nos concerts ;
Vous oublirez bientôt notre fatale histoire ;
De nos chagrins passés, non, je ne saurois croire,
Dit la coquette, en sautillant,
Et qui plus, se rengorgeant,
Que l'on puisse toujours conserver la mémoire.
Le tendre oiseau lui répond séchement :
Moi, dans ce souvenir, je mets toute ma gloire ;
Laissez-moi me livrer à ma juste douleur.

1798. F.

Partager vos plaisirs.... ô ciel! est-il possible?...
La gaîté du cœur insensible
Pour les cœurs affligés est un nouveau malheur.

Par madame DE LA FÉR***.

A ÉLEONORE.

De tes attraits qui pourroit se défendre?
Tout charme en toi, graces, talens, beauté;
On veut toujours te voir, on veut toujours t'entendre;
Quand le cœur est ému, l'esprit est enchanté.
Oui, trop aimable Éléonore,
Le ciel sur toi versa tous ses bienfaits:
Mais de l'Amour tu repousses les traits,
Et trembles d'écouter un mortel qui t'adore.
Va: le bonheur n'est que pour deux amans
Qui confondent leurs goûts, leurs vœux, leurs sentimens.
Ouvre au besoin d'aimer ton ame neuve et pure.
Crois-moi: l'amour est pour les cœurs
Ce que l'aurore est pour les fleurs,
Et le printems pour la nature.

Par le C. VIGÉE.

LES OUI ET LES NON.

Air : *Du petit Matelot.*

Il est deux mots fort en usage
En tous lieux, en toute saison;
Ils tiennent lieu de tout langage;
C'est le mot *oui*, c'est le mot *non*.
Mais avec trop peu de franchise,
On s'en sert, dit-on, aujourd'hui;
En les disant, on les déguise :
Oui devient *non*, *non* devient *oui*.

Lise veut se montrer rebelle
Au feu que son ame a senti;
Non sort de sa bouche cruelle:
Mais tout bas son cœur a dit *oui*.
C'est par un *oui* qu'hymen nous lie;
Mais beaucoup de maris, dit-on,
Voudroient que la cérémonie
Recommençât pour dire *non*.

En se vantant de sa richesse,
Sans se déranger, un Gascon,
A son créancier qui le presse,
Promet tout, *oui*. Paira-t-il? *non*.
Le doux serment d'une maîtresse
D'aimer constamment son ami,

Du Gascon est-ce la promesse ?
L'Amour dit *non*, le tems dit *oui*.

Ici de tout ce qui se passe
A-t-on lieu d'être réjoui ?
L'intrigant, briguant une place,
Va répondre effrontément *oui*.
Hélas! trop souvent dans la vie,
Je vois qu'à cette question,
Oui, c'est le mot de la folie,
Non, c'est le mot de la raison.

Par le C. SÉGUR aîné.

EPIGRAMME.

DANS une ville, un jour, certain escroc Gascon
Avoit à la sourdine ouvert un pharaon.
Le galant, dès le soir, avoit fait mainte dupe;
Encore une séance, il faisoit maint fripon.
Le gouverneur le mande : — Oh çà ! maitre larron,
A dresser ton gibet, par mon ordre on s'occupe :
Dans deux heures sorti, sinon dans trois hissé.
— Eh, monseigneur, donnez-moi la semaine :
On m'a toujours accordé la huitaine
Dans les lieux dont on m'a chassé.

COMMENT ON AIME.

A THAÏS.

Avant que ton cœur fût à moi,
Oui, tu me parus belle autant que Vénus même :
Mais Vénus aujourd'hui me plairoit moins que toi,
Puisqu'aujourd'hui tu me dis : j'aime.

De ce mot si touchant, ô pouvoir plein d'appas !
Il embellit la beauté même.
Pourtant à mes desirs ce mot ne suffit pas.
A-t-on tout dit, en disant : j'aime ?

J'ai reçu ton premier soupir ;
Sous un baiser de feu donné par l'Amour même,
J'ai vu ton sein ému doucement tressaillir :
Mais crois-moi ; ce n'est pas encor là comme on aime.

Tu crus toucher alors au comble du bonheur.
Ah ! l'essai du plaisir est-il le plaisir même ?
Déjà tes yeux mourans m'annonçoient ta langueur....
Tu fuis.... un peu plus tard tu savois comme on aime.

C'est pour l'Amour que nait la fleur de la beauté ;
Une rose entr'ouverte est son heureux emblême.
Comme elle, que Thaïs s'ouvre à la volupté,
Et le cri du plaisir t'apprendra comme on aime.

Par le C. de Guerle.

LES SOLDATS ET LE FOURNISSEUR,

APOLOGUE.

Un ci-devant laquais, devenu fournisseur,
Après un bon dîner faisant lever la nappe,
Disoit, d'un ton de protecteur,
A deux soldats à jeun qui demandoient l'étape:
« Sur mon honneur!
» Nous avons bien du mal, messieurs les militaires;
» Mais nous viendrons à bout, je crois, de nos affaires.
» Qu'en pensez-vous» ?L'un d'eux lui répondit: « Monsieur,
» Dans le renversement étrange
» Qui plaça la cave au grenier,
» César se fit chasseur, Laridon cuisinier.
» Or voici comme entre eux le service s'arrange:
» César attrape le gibier,
» Et c'est Laridon qui le mange ».

Par le C. SAUVIGNY.

IMITATION DE L'ANTHOLOGIE.

Un aveugle portoit sur son dos un goutteux;
mme il prêtoit des mains, il empruntoit des yeux.

VERS DE ROUCHER.

ROUCHER, *dans les premiers tems de la terreur, se livroit avec sa fille, dans les environs de Paris, à l'étude de la botanique. Il fut bientôt plongé dans les prisons. Le premier novembre 1793, sa fille lui fit parvenir des* INULES *et des* ASTERS *dont la beauté le charma; il fit sur-le-champ les vers suivans, qu'il fit remettre à sa fille.*

1er novembre 1793 — 11 brumaire an II.

O vous en qui la nature déploie
Le jeu brillant des plus riches couleurs,
Dans les ennuis où mon ame est en proie,
A mon secours, quelle main vous envoie,
Êtres charmans, fraîches et tendres fleurs?

Tant que zéphyr, de sa féconde hâleine,
A varié les graces du printems;
Tant que l'épi s'est joné dans la plaine,
Et que des fruits dont sa corbeille est pleine,
Pomone encore a mûri les présens;

Libre d'errer dans l'empire de Flore,
D'en observer et les mœurs et les loix,

Vous m'avez vu quand l'aube alloit éclore
Jusqu'à l'instant où tout se décolore,
Linnée en main, vous poursuivre à mon choix.

Quel charme pur! quelles pures délices
Vous répandiez sur mes rapides jours!
J'étois heureux d'admirer vos caprices,
Et la corolle, unie à vos calices,
Lit nuptial dressé pour vos amours.

J'étois heureux dans les bois solitaires,
Au bord des eaux; sur la croupe des monts;
J'étudiois vos traits, vos caractères;
De vos vertus je sondois les mystères,
Et pénétrois l'énigme de vos noms.

Que fais-je encore? A l'aspect des prodiges
Dont vous frappez les regards curieux,
L'ame livrée à d'innocens prestiges,
Je projetois, amoureux de vos tiges,
De vous chanter dans la langue des dieux.

Mais qui dira l'intime jouissance
D'un cœur ouvert au plus doux des plaisirs,
Quand cette enfant qui me doit la naissance,
Ma fille, encor dans l'âge d'innocence,
Par ses progrès devançoit mes desirs?

Elle étoit là, m'accompagnant sans cesse,
Cherchant, comptant vos pistils maternels,

Les séparant, par une heureuse adresse,
De l'étamine où mûrit la richesse,
L'amas doré des germes paternels.

Elle étoit là, poursuivant la science
De ses regards plus perçans que les miens;
Puis racontant même avec défiance
Ce qu'avoit vu sa jeune expérience,
Elle en semoit nos doctes entretiens.

Ivre d'orgueil ensemble et de tendresse,
Comme j'aimois à la suivre des yeux!
Dans mon délire (excusable foiblesse!)
Je croyois voir un jour dans ma vieillesse,
De mon bonheur plus d'un père envieux.

Ah! désormais sortez de ma mémoire,
Tableaux rians dont je ne jouis plus!
Tableaux cruels, vous m'invitiez à croire
Que mes plaisirs feroient un jour ma gloire:
Gloire, plaisirs, tous mes vœux sont déçus.

Voilà qu'aux goûts d'une innocente vie
Un sort barbare a succédé pour moi;
Dans un donjon, l'injustice me lie,
Et l'avenir, sur mon ame flétrie
Pèse, chargé d'un immortel effroi.

Quand du soleil la brillante lumière
Me luit obscure à travers les barreaux,

Je vois pleurer la vertu prisonnière ;
Sous des verroux, j'entends, la nuit entière,
Des malheureux s'irriter de leurs maux.

Mais je renais à la vie, à l'étude.
L'aimable aspect de branchages fleuris
Vient éclairer ma noire solitude ;
Ma fille a su, dans sa sollicitude,
M'environner de ces rameaux chéris.

Sa piété naïve, ingénieuse,
A trouvé l'art de corriger mon sort :
Ces beaux *asters*, à tête radieuse,
Et cette *inule*, à taille ambitieuse,
Vont, sous mes doigts, triompher de la mort.

Oh! quand ces fleurs orneront le parterre
Que la science offre aux plans desséchés ;
Oh ! puisse alors ma fille solitaire,
Sur ces rameaux, bienfaiteurs de son père,
Tenir parfois ses regards attachés !

Puis les baignant de ses pieuses larmes,
Leur dire : « O vous ! qu'en ma jeune saison
» J'osai cueillir dans nos grands jours d'alarmes,
» Je vous salue, ô fleurs, de qui les charmes
» Ont de mon père adouci la prison ».

LA PENSÉE.

Air : *Philis demande son portrait.*

Ce bouton va s'ouvrir enfin :
J'apperçois la pensée,
Au velours éclatant et fin,
A la fleur nuancée.
Jeune Élisa, je veux la voir
Contre ton sein placée :
Celle que j'aime doit avoir
Ma première pensée.

Élisa joint à la bonté
La malice charmante :
Élisa joint à la beauté
Cet esprit qui l'augmente.
La rose ainsi dans un bosquet
Brille encor rehaussée,
Quand on a su d'un air coquet
L'unir à la pensée.

Au milieu des jardins pompeux,
D'autres fleurs plus riantes
S'enorgueillissent à nos yeux
De leurs couleurs brillantes.

Piquante et modeste à la fois,
Trop souvent délaissée,
C'est dans un vallon, dans un bois,
Que se plaît la pensée.

Viens pomper ses sucs bienfaisans,
Industrieuse abeille;
Par un de ses plus doux présens,
Flore ouvre sa corbeille.
Viens sucer un miel pur et frais,
Et d'une aile empressée,
Préviens les frêlons toujours prêts
A piller la pensée.

L'esprit fait naître aussi des fleurs,
Il aime à les répandre;
Le plus lourd des compilateurs
Lui-même ose y prétendre.
Mais dans ses écrits sans appas
La fleur la plus passée,
La fleur qu'on n'y rencontre pas,
Hélas! c'est la pensée.

Par le C. DESPREZ.

IMITATION DE SYRUS.

Aux injures qu'on souffre on peut remédier;
'e remède est sûr: c'est de les oublier.

DENIS ET PHILOXÈNE.

TRAVAILLEZ vos succès, autant que vos ouvrages,
A dit, je crois, Dorat: l'avis est des plus sages.
Au siècle où nous vivons on le suit volontiers ;
Plus d'un homme célèbre a payé ses lauriers.
Mais à certains auteurs d'une certaine sphère,
Cette précaution devient peu nécessaire ;
Qui protège ou peut nuire est un homme d'esprit :
Quand un roi lit ses vers, tout le monde applaudit.
Témoin le roi Denis, qui plein de fantaisies,
Pour se désennuyer, faisoit des tragédies.
A sa table, au dessert, il en lut une un jour
A quelques beaux-esprits, auteurs suivant la cour.
L'ouvrage fut jugé délicieux, sublime,
Et l'on cria *bravo* d'une voix unanime.
Unanime ? non pas. Un fut d'un autre avis:
Car il trouva mauvais les vers du roi Denis,
Et même de le dire il commit l'imprudence.
Chez les grands, chez les rois, dit-on ce que l'on pense ?
Ce pauvre Philoxène, avec tout son savoir,
Ne fut qu'un imbécille; on le lui fit bien voir.
  A la table des rois on vit bien : je présume
Que le pauvret y but plus qu'il n'avoit coutume.
Avant dîner, peut-être il eût dit: c'est divin !
Mais on est sans détour, quand on est dans le vin.

On se repent parfois d'avoir été sincère:
Entre nous, Philoxène eût mieux fait de se taire;
Le roi, pour le punir, au sortir du festin,
L'envoya digérer chez le geolier voisin.
Il fit huit jours après jouer sa tragédie;
Et l'on peut se douter qu'elle fut applaudie.
Elle le fut, mais comme on ne le fut jamais;
Pas le moindre murmure, encor moins de sifflets:
Car le moyen qu'on siffle un poète qui donne
Des lettres de cachet et qui vous emprisonne!
On demanda l'auteur, que l'on connoissoit bien:
L'auteur ne parut pas, mais il n'y perdit rien;
Car dès le lendemain, les journaux le nommèrent,
Et comme de raison d'éloges l'accablèrent.
La feuille la plus mince apprit à l'univers
Qu'on n'avoit entendu jamais d'aussi beaux vers
Que les vers de Denis: Denis, de tant de gloire,
Fut ébloui d'abord; il finit par se croire
Un grand-homme, et disoit à part-lui sans façon:
« Auprès de moi, Sophocle est un petit garçon ».
Ainsi chez nous, Ronsin, de fatale mémoire,
D'un tragique ampoulé charma son auditoire:
On entendit ce jour répéter les bravos
Que dans l'immensité prolongeoient les échos.
A son sabre terrible, à sa double épaulette,
Le public reconnut le terrible poète:
Moi-même, il m'en souvient, comme j'applaudissois!
En murmurant tout bas, *mon dieu! que c'est mauvais!*
J'avoûrai que je fus un peu pusillanime:
nous vivions alors dans un maudit régime;

Je craignois qu'il n'allât crier un délateur :
Il n'a pas applaudi, c'est un conspirateur.
Rien n'est plus fugitif qu'un succès de commande ;
Et comme après la gloire il court en contrebande,
Le Tems, aposté-là, le confisque en chemin :
Témoin le roi Denis, témoin monsieur Ronsin ;
Car on ne se souvient pas plus d'*Arétaphile*,
Que des tragiques vers de Denis de Sicile.
Mais je ne pensois pas que notre prisonnier
A, sous de gros verroux, le tems de s'ennuyer :
Le roi s'en ressouvint ; aisément on pardonne,
Lorsque l'on est heureux : l'ame alors devient bonne.
D'ailleurs Denis vouloit dans son palais royal
De sa gloire tragique écraser son rival.
Il brise donc ses fers, et de façon polie :
Redevenons amis, c'est moi qui t'en convie,
Lui dit-il, et l'embrasse, et du monarque auteur
Philoxène bientôt regagne la faveur ;
Même de tems-en-tems, quand il en a l'envie,
Il soupe avec son maître en bonne compagnie.
Quand un poète a vu couronner ses essais,
Et vite il veut voler à de nouveaux succès :
Ainsi voulut Denis ; et voilà qu'il s'empresse ;
Il commence, il achève une seconde pièce.
Lorsque nos vers sont faits, les lire à nos amis
Est un besoin pour nous, c'en fut un pour Denis.
A donc, pour écouter les royales merveilles,
Les beaux-esprits de cour apportent leurs oreilles
Avec leur appétit : on dînoit chez le roi,
Qui ne lisoit qu'à table, et je sais bien pourquoi.

Le cercle approuve tout, trouve tout admirable,
Merveilleux, magnifique, en un mot incroyable.
Eh ! que faisoit Denis pendant ce discours-là ?
Denis se rengorgeoit, et croyoit tout cela.
Se taisoit Philoxène : « Ah çà ! votre suffrage.
—» Sire, dispensez-moi... — Mon dieu ! sans verbiage,
» Votre avis en deux mots ? je le veux. — Le voici.
» Gardes, remenez-moi dans la prison. *Dixi* ».
Que fit le roi Denis ? Transporté de colère,
Sans doute il fit encor coffrer le téméraire.
— Eh ! point du tout, messieurs ; Denis lui pardonna.
— Par bonté ! — Nullement. C'est qu'il le dédaigna.
Ébloui de l'encens qu'à son mérite on donne,
Il croit en être digne, et que sa pièce est bonne,
Prend pitié du censeur, en concluant tout bas :
« Ce Philoxène est bête ! il ne s'y connoit pas » !
A quelque tems de là, parut sur le théâtre
Ce dramatique enfant que la cour idolâtre.
Au ciel, on éleva ce cadet fortuné ;
On le trouva dix fois plus beau que son aîné.
Si quelqu'un eût osé soupçonner le contraire,
Au censeur malévole on eût jeté la pierre,
Philoxène a raison, murmuroit-on tout bas,
Mais tout haut : C'est un sot, il ne s'y connoît pas.
Malgré les détracteurs, j'aime assez ce régime ;
Et s'il arrive un jour qu'un des ministres rime,
Et même un directeur, si cela n'est pas bon,
Je dirai *c'est mauvais*, sans aller en prison.

Par le C. CHARLEMAGNE.

HYMNE

Chanté par les Théophilanthropes (1).

O Dieu dont l'univers publie
Et les bontés et la grandeur ;
Toi qui nous accordas la vie,
Reçois l'encens de notre cœur.
Laisse à tes pieds dormir la foudre,
Dont ton bras peut réduire en poudre
L'ingrat qui brise ton autel.
De nos chants les cieux retentissent :
Sur des enfans qui te bénissent,
Abaisse un regard paternel.

Pour approfondir ton essence,
Notre raison s'épuise en vain :
Les tems n'ont point vu ta naissance,
Les tems ne verront point ta fin.
Du haut de la céleste voûte,
Au soleil tu traces sa route ;
Tu contiens la fureur des mers ;
Ton feu rend la terre féconde,

(1) Nom composé de deux mots grecs qui signifient : *Adorateurs de Dieu et amis des hommes.*

Et ta main balance le monde
Dans l'espace immense des airs.

Sourds à la voix de tes miracles,
Victimes de mille imposteurs,
Combien, sur la foi des oracles,
Les peuples ont commis d'horreurs!
Aux animaux impurs, aux vices,
Ils ont offert des sacrifices,
Où des flots de sang ont coulé;
Dans des holocaustes barbares,
A des divinités bizarres
L'homme fut par l'homme immolé.

Soutiens le foible qu'on opprime;
Fais triompher la vérité;
Pardonne, en punissant le crime,
Aux erreurs de l'humanité.
Donne aux magistrats la sagesse,
Le doux repos à la vieillesse,
Au jeune âge les bonnes mœurs;
Entretiens le respect des pères,
La concorde parmi les frères,
Et ton culte dans tous les cœurs.

LES ÉLYSÉES.

Est-il bien vrai, ma jeune amie,
Que dégagés tous deux des liens de la vie,
Nous nous réunirons pour ne plus nous quitter ?
Mais savez-vous quelle patrie
Notre ame un jour doit habiter ?
Et sur le choix d'un Élysée,
Si la bonté des dieux venoit vous consulter,
Quel est l'heureux séjour, choisi dans la pensée,
Où vos goûts iroient vous porter ?

Seroit-ce sur ces bords où votre ame tranquille
S'embellit des beaux vers d'Homère et de Virgile ?
Où les esprits des bienheureux
Tous les jours s'en vont deux à deux,
A l'abri du même feuillage,
Respirer l'air des mêmes cieux ;
Sur les bords du même rivage,
Tout admirer des mêmes yeux ;
Et du même air de nonchalance,
Se disant les mêmes fadeurs,
Sur des gazons toujours en fleurs,
Promener la même indolence ?
Le soir vient, et la même main,
Vers le même lit que la veille,
Conduit par le même chemin,

Chaque ombre heureuse qui sommeille
Jusqu'à l'heure où l'aube vermeille
Ramène pour le lendemain
Une félicité pareille.
Ce ciel toujours d'azur, ces bosquets toujours verds,
Finiroient, croyez-moi, par lasser notre vue;
A des plaisirs toujours offerts,
Sans en jouir, on s'habitue;
Et le plus beau printems doit son lustre aux hivers.

Les enfans d'Ossian, les guerriers Scandinaves,
Moins polis que les Grecs, plus fous, mais aussi braves
Vont dans leur Élysée à de nouveaux combats.
Un vaste château d'or y reçoit leur courage;
Le démon de la guerre y guide encor leurs bras;
Enfans, femmes, vieillards, tous ont soif du carnage,
Et le sang d'un vaincu leur offre des appas...
Là, le Barde s'élance au milieu des soldats,
Les bat, meurt, ressuscite; et va boire à la ronde
A la santé d'Odin, dans un crâne ennemi....
Ah! nous n'envions point à Fingal, à Morni
L'épouvantable espoir de ce bonheur immonde!
De leur félicité ne soyons point jaloux.
C'est déjà bien assez de se battre en ce monde:
Eh! que l'autre du moins ait des combats plus doux!

Mais à ces paradis, dont l'espèce varie,
Préférez-vous l'asyle ouvert au musulman?
Celui qui respecta les dogmes du koran,
'ein des feux du desir, même après cette vie,

Sur l'albâtre mouvant d'un sein de Circassie,
Va reposer son front dégagé du turban.
Je sens qu'en fuyant l'existence,
Il est assez doux de songer
Qu'on ne renonce point à toute jouissance;
Cet espoir, à mourir pourroit encourager;
Et si j'étois sultan, j'aimerois à me dire:
Je meurs; mais cent beautés qui parent mon empire,
Mille esclaves, cet or, le faste des palais,
Ces carreaux d'édredon, ces vases, ces sorbets,
Ce trône, ce sérail, l'encens que j'y respire,
Tous ces biens me suivront... Mourons donc!... Mais aussi,
Dans ce bel avenir, où je vois cent maîtresses,
Mon cœur n'a pas l'espoir de trouver un ami:
Ah! reprens, Mahomet, ces frivoles largesses!
Garde tes voluptés, ton sorbet, tes houris;
Ces biens sont doux: mais que m'importe!
Je ne veux point d'un paradis
Où Salomon peut être admis,
Quand Pilade reste à la porte.

Notre Élysée enfin doit être un lieu charmant;
C'est le séjour de la volupté pure:
Là, les heureux, par un secret penchant,
Suivent les loix que dicte la nature.
Là, l'amitié jamais ne ment;
Là, chaque époux est un amant
Qu'une amante suit ou devance;
Chaque phrase est un sentiment,
Chaque promesse est un serment

Qui se trouve rempli d'avance ;
Chaque souhait, chaque espérance
Voit éclore une jouissance ;
Chaque fête, chaque plaisir
Est suivi d'un nouveau desir ;
Chaque moment de l'existence
Est un tableau du vrai bonheur,
Que l'ame recueille en silence,
Et qui s'épure au fond du cœur ;
Là, la jeunesse recommence,
La santé n'a jamais d'absence,
Et l'innocence est une fleur
Que la main du plaisir effeuille,
Et qui, par un charme enchanteur,
Renaît sous le doigt qui la cueille.

Si cette image vous séduit ;
S'il est vrai qu'en quittant la vie,
Nous puissions, quand la mort nous plonge dans sa nu
Voir se réaliser cette douce folie,
Ah ! ne détruisons pas ce dogme consolant !
Rapprochons-nous plutôt de ce terme trop lent ;
Et si, trompant notre croyance,
Les dieux nous refusoient ce bonheur desiré,
Pendant toute notre existence
Nous l'aurions du moins espéré :
Eh ! n'est-ce rien que l'espérance ?

Par le C. VINCENT CAMPENON.

COUPLETS

Adressés à Barré, Radet et Desfontaines (1).

30 Floréal an 5.

Eh bien! messieurs les esprits-forts!
Vous qui vous croyez des oracles,
Connoissez-vous enfin vos torts?
Nirez-vous toujours les miracles?
O de la grace effet divin!
M*** est évangéliste,
L*** devient capucin,
Et S** cadet moraliste.

Lisez certain journal pieux
Dicté par de si bons apôtres;
De ses auteurs religieux
Que les maximes soient les vôtres.
C'est-là qu'à force de tonner
En faveur de l'ancien système,
Tous les matins à *déjeûner* (2)
Ces messieurs prêchent le carême.

(1) Des moralistes de nouvelle date avoient été scandalisés de quelques plaisanteries sur les chanoines dans la pièce intitulée : *le Mariage de Scarron.*

(2) Allusion à un journal qui avoit pour titre : *le Déjeûner.*

Il va revenir ce bon tems,
Où, pour faire œuvre méritoire,
Les grands faisoient jeûner leurs gens,
Où le peuple devoit tout croire.
Mesdames, c'est sans vous troubler,
Que le culte obtient la victoire:
Il ne s'agit que de meubler
Votre boudoir en oratoire.

Voulons-nous voir dans un salon
Applaudir nos amours légères:
Suivons la mode et le bon ton,
Parlons du *culte de nos pères*.
Rire d'un prêtre est blesser Dieu!
Prenons, pour plaire, un nouveau style;
Il faut mettre Tartuffe au feu,
Et Bourdaloue en vaudeville.

ÉPIGRAMME.

PEDAGOGOS, ennuyeux journaliste,
De son squelette a fait peindre les traits;
Vingt connoisseurs, accourus tout exprès,
Sont à-la-fois consultés par l'artiste:
— Çà, mes amis! est-il bien ressemblant?
A ce visage avec soin je travaille.
— Nul ne répond; chacun regarde et bâille.
Bon, dit le peintre! on bâille, il est parlant.

Par le C. M. J. CHÉNIER.

LE BOUCLIER

DU GUERRIER AMOUREUX.

Du myrte frais ou du triste olivier,
Cherchez, amans, le pacifique ombrage :
Moi, sous les feuilles du laurier,
A l'Amour j'offre mon hommage.
Enfant des camps, c'est sur un ton guerrier,
Que j'exprime ce qu'il m'inspire ;
Et quand j'écris à ma Zelmire,
Mon pupitre est mon bouclier.

L'Hymen, Zelmire, alloit t'unir à moi,
Quand du clairon le son se fit entendre ;
Et Mars me disputant à toi,
Sous ses drapeaux j'allai me rendre.
Je te quittai, mais ton amant guerrier
Mêlant ton image à ses armes,
Du bout d'un dard grava tes charmes
Sur le fer de son bouclier.

L'Amour me suit sous ma tente, aux combats,
Remplit mes sens, lorsque mon front menace ;
L'Amour au milieu du fracas
Se confond avec mon audace.
Amant fidèle, intrépide guerrier,

J'unis la tendresse à la gloire;
Et les mots, Zelmire et Victoire,
Sont écrits sur mon bouclier.

Quand, pour la paix, suspendant son courroux,
Mars laissera respirer la nature,
J'irai, Zelmire, à tes genoux,
Déposer ma poudreuse armure.
Ce cœur alors, ce cœur tendre et guerrier,
Battra sous ta main caressante,
Après avoir, pour mon amante,
Palpité sous le bouclier.

Par le C. LEFEVRE.

ÉPIGRAMME.

PAR une nuit d'hiver aussi froide que sombre,
Un procureur fiscal clos à triple verrou,
Vrai lièvre ayant peur de son ombre,
Brave à la plume, étoit coi dans un trou.
Soudain l'air retentit de cris de Mélusine.
A l'aide! à l'aide! on m'assassine!
Au meurtre! à moi, monsieur le procureur fiscal!
Lors se barricadant: « Ta cause est des meilleures;
» Reviens demain matin, l'ami! c'est tout égal;
» Pour dresser plainte, on a les vingt-quatre heures ».

VERS SUR UN JALOUX.

Ces outrages que vous me faites,
Ingrat ! quand seront-ils finis ?
Connoîtrez-vous ce que vous êtes ?
Connoîtrez-vous ce que je suis ?

Près de moi, tout vous fait ombrage ;
Vous m'épiez matin et soir ;
Ou vous me croyez bien peu sage,
Ou vous croyez bien peu valoir.

Qu'on me parle ; qu'on m'applaudisse,
Vous êtes sombre ou malheureux.
Il faut donc que l'on me haïsse,
Pour me rendre aimable à vos yeux !

Ce frivole hommage vous pèse. . . .
C'est être aussi par trop jaloux !
Qu'importe qu'à d'autres je plaise,
Si je ne me plais qu'avec vous ?

Par un soupçon défavorable,
Pourquoi toujours être alarmé ?
Quand vous vous rendez moins aimable,
Croyez-vous être plus aimé ?

Si je voulois changer de flamme,
Que me feroient ces vains éclats ? . . .
Rien ne peut retenir une ame,
Quand l'amour ne la retient pas.

De cet excès de défiance,
Cherchez plutôt à vous guérir;
Toujours douter de ma constance,
C'est m'engager à la trahir.

Je vous aime, et je m'en fais gloire ;
Je ne vis que pour vous aimer :
Mais n'allez pas me faire croire
Qu'un autre objet peut m'enflammer.

Tous deux vainqueurs, tous deux esclaves,
N'effarouchons point le plaisir ;
L'amour peut avoir des entraves,
Mais il ne doit pas les sentir.

Par la C. Constance Pipelet.

LE DIVORCE.

Désormais vos liens peuvent être rompus,
Catholiques époux, d'humeur toujours contraire ;
Le divorce vous donne un sacrement de plus,
Le sacrement de l'adultère.

Par le C. Guichard.

ODE

D'un philanthrope républicain, contre la monarchie.

Oh ! que de fois, en contemplant la terre,
L'aspect de ses tyrans affligea mes regards !
Je les voyois foudroyer des remparts,
Et du sang des mortels enivrer leur tonnerre.

Je les voyois, dépouillant leur fureur,
Languir tyrannisés par leur propre foiblesse :
Autour du trône, où dormoit la mollesse,
L'orgueil faisoit veiller le glaive et la terreur.

Eh quoi ! disois-je, ou la honte ou les armes !
Voilà nos dieux mortels ! voilà dans quelles mains
Le sort a mis le bonheur des humains !
Je le disois : mes yeux étoient mouillés de larmes.

Ah ! si du moins j'espérois voir un jour
La suprême vertu monter au rang suprême,
L'humanité ceindre le diadême,
Et tous les cœurs au trône enchaînés par l'amour.

Si, dans l'Europe indignement esclave,
Il pouvoit s'élever quelque roi citoyen,
Qui, de la loi respectant le lien,
Vengeât nos libertés du sceptre qui les brave !

Soudain l'espoir, fantôme séduisant,
Fit luire un doux rayon sur ma triste patrie ;
Et de nos lys la guirlande flétrie
Sembloit se ranimer sous un roi bienfaisant.

Comme il vouloit nous chérir, nous défendre,
Ne mettre que les dieux entre son peuple et lui,
Des rois ligués il rejetoit l'appui,
Et, plus digne du trône, il parut en descendre.

Combien alors, prodigue de sa foi,
Il chargea de sermens l'autel, le diadème !
Nous devions être, il le jura lui-même,
Libres, sous un monarque esclave de la loi.

Mais le dirai-je ? ô perfidie ! ô crime !
O, d'un peuple abusé, roi trop fallacieux !
Au champ de Mars il attesta les cieux ;
Et son cœur invoquoit l'enfer qui nous opprime.

Là, près de lui, fut l'implacable Até (1).
Son panache insolent appeloit la tempête ;
De la patrie il menaçoit la fête,
Et frémissoit d'horreur aux chants de liberté.

---

(1) *Até*, déesse de discorde et de malédiction, qui ne se plaisoit qu'à nuire, et qu'Homère a si bien peinte dans son dix-neuvième livre de l'Iliade. On connoît trop celle qui, parmi nous, a rendu historique cette divinité fameuse.

Telle on verroit d'une affreuse comète,
L'ardente chevelure éparse dans les airs,
Les sillonner de sinistres éclairs,
De larmes et de sang effroyable prophète.

Des rois-bourreaux, les mânes en fureur,
Brûlent de s'échapper de leur tombe entr'ouverte,
Du souverain, si respirant la perte,
De l'antique esclavage ils ramenoient l'horreur!

Quel vaste deuil! la liberté mourante,
Sur ses fils égorgés n'auroit plus qu'à gémir.
Fille du ciel! verrois-tu, sans frémir,
Ton poète expirant sur sa lyre sanglante?

O nation! ne cède plus tes droits;
Tout monarque est tyran, tout despote est parjure:
Rien ne détruit l'indomptable nature,
Et l'on ne peut changer les tigres ni les rois.

Par le C. LE BRUN.

A LA PAIX.

CÉLESTE Paix! tu viens sur ma patrie
Répandre enfin tes dons consolateurs!
Ah! qu'en ce jour mon ame est attendrie!
Comme je sens d'avance tes douceurs!
Mais pour calmer nos trop longues douleurs,
Pour tout guérir, il faut, ô Paix chérie!
Il faut descendre aussi dans tous les cœurs.

Par le C. FÉLIX FAULCON.

A MES JEUNES AMIS.

O vous que pare encor le printems de votre âge,
Qui cherchez le bonheur et semblez faits pour lui,
Voulez-vous de la vie embellir le voyage,
Et bannir à jamais le regret et l'ennui ?
Qu'un amour vertueux, épuré par l'estime,
Applanisse la route et la sème de fleurs ;
De plaire à la vertu le desir légitime
En accroît les moyens, en nous rendant meilleurs.

Un fleuriste étonné cherchoit un jour la cause
Du parfum qu'exhaloit certaine fleur des champs ;
D'où te vient, lui dit-il, cette métamorphose ?
Elle lui répondit : je suis bien peu de chose,
Mais j'ai près d'une rose habité fort long-tems.

Mes amis, vous savez si je vous en impose ;
D'un voile transparent, mon conte est revêtu ;
Si j'ai pu vous paroître avoir quelque vertu,
J'étois la fleur des champs, vous connoissez la rose.

Par le C. LA CHABEAUSSIERE.

LE ROSSIGNOL ET LE COUCOU,

FABLE.

Un jour le rossignol, au milieu d'un bocage,
Déployoit son brillant ramage.
Près de lui, jouoient des enfans,
Et du chantre des bois la voix harmonieuse,
Les sons variés et touchans,
La cadence mélodieuse,
Rien ne les distrait un moment
De leur frivole amusement.
A se faire écouter il ose en vain prétendre,
Lorsqu'un coucou se fait entendre.
Le jeu cesse, l'oreille est au guet... mille cris
Échappent en chorus à l'auditeur surpris.
L'un d'admirer, l'autre de rire.
— Je veux le voir. — Viens par ici. — Par où ?
— Ici. — Le nez en l'air, chaque enfant, comme un fou,
Suit son chanteur de l'œil, et tous enfin de dire:
« Que de talens dans un coucou »!
Tu ne veux plus, je crois, me contester ma gloire,
Petit rossignolet, dit l'orgueilleux oiseau ?
Ces messieurs hautement célèbrent ma victoire,
Et mon triomphe est assez beau !
Philis et Coridon, couple qu'amour engage,
Les yeux l'un sur l'autre fixés,

A petits pas, les bras entrelacés,
Viennent se reposer à l'ombre du feuillage.
Maître coucou, tout fier de son succès,
Les apperçoit, vient se percher auprès,
Et sur deux tons cent fois répète
A nos amans, qui ne l'écoutent pas,
La monotone chansonnette,
Que vingt marmots applaudissoient tout bas.
Philis et Coridon sont sourds à ce ramage.
— Ils ont bien peu de goût, dit l'oiseau! c'est dommage!..
Mais Philomèle a commencé ses chants....
Philis prête l'oreille, et Coridon soupire;
Leurs regards sont encor devenus plus touchans:
L'un vers l'autre, en ces doux momens,
Un pouvoir secret les attire;
Et ce que l'amour leur fait dire
Doit un nouveau charme aux accens
Que l'amour seul au rossignol inspire.
— Eh bien! babillard orgueilleux,
Dit Philomèle à son sot adversaire!
Vois-tu ces pleurs qui coulent de leurs yeux?
J'ai fait ce qu'un coucou jamais ne pourra faire.
Apprends, mon cher ami, qu'aux oiseaux tels que nous,
L'émotion du cœur, une larme muette,
Plaisent mieux qu'un *bravo* répété par cent fous!
Les suffrages bruyans d'une tourbe indiscrette
Font honte aux rossignols, et sont dus aux coucous!

Par le C. MONVEL.

ELOGE DE LA FOLIE.

Air : *De la Croisée.*

AMIS, croyez-moi, la raison
Ne fait que hâter la vieillesse ;
Son froid et dangereux poison
Fane les fleurs de la jeunesse :
Sa glace, funeste aux desirs,
Éteint le flambeau de la vie :
Il n'est ni talens, ni plaisirs,
Sans un peu de folie.

L'amant heureux rêve toujours
Que sa maîtresse est la plus belle :
Couvert du bandeau des amours,
Il la voit parfaite et fidelle.
C'est à ce songe séducteur
Qu'il doit le charme de sa vie :
On ne croiroit pas au bonheur
Sans un peu de folie.

Je ne dirai rien des cerveaux
De nos faiseurs de tragédies :
Nous troublons assez leur repos
Par nos malignes parodies.
Tous les favoris des neuf Sœurs
En délire passent leur vie :

L'Araxe étoit soumis, et le Nil tributaire,
De sa source secrète eût trahi le mystère.
Hélas ! dans l'Italie on voit de tous côtés,
Sous leurs remparts détruits, s'écrouler les cités;
Tout a fui de leurs toits l'enceinte désertée;
L'Hespérie est inculte, et Cérès attristée
Voit ses trésors flétris se changer en buissons;
La main du laboureur manque aux champs sans moissons!
O Pyrrhus ! ô Carthage ! ô Gaulois dont les armes
Jadis au Capitole ont appris les alarmes !
Non, ces maux ne sont pas l'ouvrage de vos mains;
Rome ne doit sa perte, hélas ! qu'à des Romains.
Quelle cause a produit cette coupable guerre ?
C'est le ciel, envieux des grandeurs de la terre,
Qui veut que tout pouvoir, qu'au faîte il a placé,
Par son trop de hauteur soit bientôt renversé;
C'est des faveurs du sort la mesure comblée;
C'est Rome enfin tombant sous son poids accablée.
Ainsi, lorsque le tems, sous ses puissans efforts,
De l'univers usé brisera les ressorts,
Tout sera confondu; de sa course enflammée,
Le soleil oublira la route accoutumée;
Les cieux s'écrouleront, l'un par l'autre heurtés;
Les astres dans les mers éteindront leurs clartés;
L'océan de son lit rejettera ses ondes,
Et l'antique chaos ressaisira les mondes.
Ainsi, de cent états, sous sa chute affaissés,
Rome étale, en tombant, les débris entassés.
[illegible]xcessive grandeur se dévore elle-même.
[illegible], tels sont les humains; l'autorité suprême

PREMIER CHANT DE LA PHARSALE,

TRADUCTION LIBRE ET ABRÉGÉE,

Lu à l'Institut national, le 15 messidor an 5.

Je chante les combats et les malheurs du Tibre,
Où tout un peuple-roi, las d'être grand et libre,
Tourna sur lui la main qui vainquit l'univers,
Où l'on vit la victoire absoudre les pervers,
L'aigle combattre l'aigle, et l'intérêt d'un homme
Dans les champs de Pharsale opposer Rome à Rome.
Romains, où courez-vous ? et par quelles fureurs
Offrez-vous aux vaincus les crimes des vainqueurs ?
Lorsque de vos affronts Babylone est ornée,
Quand de Crassus sanglant, l'ombre encore indignée
Erre aux bords de l'Euphrate et demande un vengeur,
Vous cherchez des combats où la mort, sans honneur,
Suit toujours la défaite, où même la victoire
Ne peut à son triomphe associer sa gloire !
Rome, combien d'états qui demandoient tes fers,
T'auroient un jour donné tout ce sang que tu perds !
Oui, du nord au midi, du couchant à l'aurore,
Tout ce qui te restoit à conquérir encore,
Tout fléchissoit ; le Scythe alloit courber son front;
L'Euphrate sous le joug expioit ton affront ;

Le riche à l'indigent déroboit son domaine.
Ces champs étroits, qu'aux jours de la vertu romaine
Sillonna l'humble soc des plus grands citoyens,
Sous un seul maître alors formoient de vastes biens,
Et dans Rome, croulant vers sa chute profonde,
Le désordre accourut des limites du monde.
De la perte des mœurs ordinaires effets!
Le besoin sans scrupule ordonna les forfaits.
On ne respecta rien; on mit l'honneur suprême
A se rendre puissant plus que Rome elle-même
Et le droit du plus fort fut le seul reconnu.
De-là, le consulat par le meurtre obtenu,
Du peuple et du sénat la puissance flétrie,
Les tribuns, les consuls déchirant la patrie,
Les Romains aux Romains se vendant sans pudeur;
Le fléau, qui sur-tout a sappé leur grandeur,
La brigue, au champ de Mars, souillé de ses scandales,
Prodiguant tous les ans les dignités vénales,
La dévorante usure, et l'abus du pouvoir,
Le crime, qui du trouble a fait son seul espoir;
La fraude, remplaçant la foi pure et sincère,
Et la guerre au grand nombre à la fin nécessaire.
Déjà le cœur rempli de ses hardis projets,
César de l'Apennin a franchi les sommets;
Déjà du Rubicon il aborde la rive:
De la patrie en pleurs la grande ombre plaintive,
Comme un fantôme immense, environné de feux,
Dans l'ombre de la nuit apparoît à ses yeux.
De funèbres habits elle est environnée.
[illegible] sa tête superbe et de tours couronnée,

Descendent, sur ses bras dépouillés et sanglans,
Les débris dispersés de ses longs cheveux blancs.
Immobile, et poussant des sanglots lamentables :
« Romains, où portez-vous ces enseignes coupables,
» Dit-elle ? encore un pas, vous n'êtes plus à moi.
» Arrêtez ». A ces mots, plein d'un subit effroi,
César, comme enchaîné, sur la rive s'arrête ;
Ses cheveux hérissés se dressent sur sa tête.
Mais, rappelant son cœur un moment égaré :
« O toi, dit-il, dans Albe autrefois adoré,
» Et qui de cette roche en héros si féconde,
» Domines aujourd'hui sur la reine du monde ;
» Jupiter, dieux qu'Énée en ces lieux apporta,
» Vous, feux toujours ardens, qui brûlez pour Vesta ;
» Romulus, habitant des champs de la lumière,
» Toi sur-tout de mon cœur divinité première,
» Rome, sers mes projets ; non, mon bras criminel
» Ne veut point se plonger dans ton flanc maternel ;
» Vainqueur des nations, je suis ton fils encore.
» Je défendrai par-tout ce grand nom que j'adore.
» Si j'arbore à tes yeux un rebelle étendard,
» Le crime est à Pompée et non pas à César ».
Il dit, et le premier il s'élance dans l'onde.
Tel, aux déserts brûlans de l'Afrique inféconde ;
Un fier lion s'arrête à l'aspect du chasseur.
Immobile, et dans lui renfermant sa fureur,
Il rassemble un moment sa force tout entière.
Mais, dès que sur son front il dresse sa crinière,
Quand du fouet de sa queue il bat ses vastes flancs,
Et fait frémir les airs de longs rugissemens,

Si du chasseur hardi l'indiscrète vaillance
L'arrête en ses filets ou l'atteint de sa lance,
Se jetant sur le fer que son sang a trempé,
Terrible, il fait trembler le bras qui l'a frappé.
Le Destin, de César vient consacrer l'audace.
Du sénat irrité l'imprudente menace
A chassé des tribuns au fier César vendus ;
Dans son camp aussi-tôt ils volent éperdus.
Curion, dont la voix toujours impétueuse,
Vénale maintenant, autrefois vertueuse,
Fier organe des loix et de la liberté,
Arma contre les grands tout le peuple irrité,
Curion, vers César, à leur tête s'avance.
Il trouve le héros méditant sa vengeance.
Il lui dit du sénat les desseins et les coups,
Et contre ses rivaux excite son courroux.
Le héros, aux discours du tribun qui l'enflamme,
Sentant vers les combats s'élancer sa grande ame,
Assemble son armée, et dit : «Braves soldats,
» Quand, vainqueurs des Gaulois, des Alpes, des frimats,
» Vous avez, avec moi triomphant dix années,
» Rougi de l'océan les ondes étonnées,
» Voilà donc quel honneur, quel prix vous est rendu!
» A l'effroi que mon nom dans Rome a répandu,
» On diroit qu'Annibal tonne encore à ses portes!
» Chaque citoyen s'arme, on double les cohortes.
» Les forêts contre moi se courbent en vaisseaux.
» On ordonne ma mort sur la terre et les eaux.
» Eh! qu'auroient-ils donc fait, si, souillant ma mémoire,
Ma fuite aux fiers Gaulois eût laissé la victoire?

» C'est quand je suis vainqueur qu'on m'ose défier!
» Qu'il paroisse, ce chef qui pense m'effrayer,
» Ce Pompée, énervé de luxe et de mollesse;
» Et ce grand Marcellus qui harangue sans cesse,
» Et ces guerriers d'hier, ces sénateurs soldats,
» Ces Catons, tous ces noms que César ne craint pas.
» C'est donc peu qu élevé par des mains mercenaires,
» Il ait ravi vingt ans les faisceaux consulaires;
» Qu'il ait affamé Rome, et, pour quelques exploits,
» Triomphé dans un âge interdit par les loix;
» Qu'il ait, pour effrayer la justice égarée,
» Souillé d'affreux soldats son enceinte sacrée:
» Son orgueil, plus ardent sur le bord du tombeau,
» D'une guerre coupable allume le flambeau,
» Et, craignant de quitter un rang illégitime,
» Veut surpasser Sylla qui l'instruisit au crime!
» Ah! si tu fus, Pompée, un tyran comme lui,
» Comme lui sache au moins abdiquer aujourd'hui.
» Croirois-tu donc déjà ma valeur terrassée?
» Ce n'est pas cette horde, aisément dispersée,
» De brigands vagabonds qui ravageoient les mers,
» Ni ce roi qui, lassé de trente ans de revers,
» Daigna par le poison achever ta victoire:
» C'est César! il saura te disputer sa gloire!
» Mais je renonce à tout; que du moins ces soldats,
» Blanchis dans les travaux, usés dans les combats,
» Reçoivent les honneurs qu'on doit à ma conquête;
» Qu'un autre, j'y consens, marche même à leur tête.
» Où donc traîneroient-ils, au sein de leurs vieux ans,
» De leurs jours épuisés les restes languissans?

» Veux-tu, ne leur donnant que des terres ingrates,
» Dans des champs fortunés placer tes vils pirates ?
» Veux-tu, pour des brigands, exiler des héros ?
» Ah! marchons, mes amis; élevons ces drapeaux
» Long-tems victorieux sur de lointains rivages;
» Marchons, et profitons de tous nos avantages.
» Refuser au vainqueur ce qu'il doit obtenir,
» Soldats, c'est lui donner tout ce qu'il peut ravir.
» Le ciel même est pour nous : l'empire, le pillage
» N'est pas l'indigne but où tend notre courage.
» Rome est prête à tomber sous le sceptre des grands;
» Allons délivrer Rome, et chasser les tyrans ».
Soudain à ce discours les soldats applaudissent;
Et leurs cris, dont les bois et les monts retentissent,
Leurs innombrables mains qu'ils élèvent aux cieux,
Promettent à César de remplir tous ses vœux.
L'écho frémit au loin. Tels, aux champs d'Emathie,
Les chênes, qu'ont courbés les enfans d'Orithie,
De leurs fronts orgueilleux, un moment renversés,
Relèvent à grands bruits les rameaux fracassés.
César voit rassemblé, sous ses aigles altières,
Le corps vaste et puissant de ses forces entières;
Sa confiance avide a doublé dans son cœur.
Fier, précédé d'un nom qui seul le rend vainqueur,
Dans toute l'Italie il répand ses cohortes,
Et de mille cités se fait ouvrir les portes.
Le bruit en vole à Rome, et jette la terreur.
La Renommée encor, prompte à semer l'erreur,
Joint à ce juste effroi des alarmes trompeuses,
Grossit la vérité de rumeurs fabuleuses,

Et porte au citoyen, d'épouvante frappé,
Du revers qui l'attend l'augure anticipé.
On dit que des soldats, dispersés dans l'Ombrie,
Ravagent de ses champs la richesse flétrie;
Qu'aux plaines où du Nar, épanché dans ses eaux,
Le Tibre enfle son cours et roule à plus grands flots,
César étend au loin ses ailes alliées;
Et lui-même, au milieu d'enseignes déployées,
Animant d'un coup-d'œil ses bataillons poudreux,
Fait sur deux rangs serrés marcher un camp nombreux.
On croit le voir, non tel qu'aux jours où la Victoire
Rangeoit Rome et Caton du parti de sa gloire;
Mais cruel, mais traînant un ramas assassin
De peuples qui, sortis des Alpes et du Rhin,
Vont, aux yeux des Romains, saccager Rome entière,
Et donner un monarque aux maîtres de la terre.
L'effroi fait croître ainsi les bruits qui l'ont formé.
  Le peuple cependant n'est pas seul alarmé.
Ces pères, que l'honneur rendoit jadis émules,
S'élancent, en tremblant, de leurs chaises curules,
Et laissent aux consuls, dans ces grands intérêts,
Pour défendre l'état, de fastueux décrets.
Tout fuit, et l'on diroit que, pressant ses cohortes,
César, qui les poursuit, brise déjà leurs portes.
On diroit que déjà leurs fronts sont écrasés
Sous les débris fumans de leurs murs embrâsés.
Rien n'arrête leurs pas, ni leur épouse en larmes,
Ni leurs dieux, autrefois protecteurs de leurs armes,
Ni les cris d'un vieux père approchant du tombeau,
Ni les bras étendus d'un enfant au berceau;

Aucun d'eux, sur le seuil du toit qui l'a vu naître,
Toit chéri, que ses yeux ne verront plus peut-être,
Ne s'arrête incertain; aucun, vers ses remparts,
Ne jette, en soupirant, quelques derniers regards.
Le flot du peuple a pris son cours irrévocable.
O Destin! dont le bras nous porte et nous accable,
Ne donnes-tu jamais les grandeurs aux humains,
Que pour briser l'ouvrage élevé par tes mains?
Cette superbe ville, en habitans féconde,
L'effroi, l'étonnement et la reine du monde,
Où cent peuples vaincus viennent porter leurs fers,
Qui pourroit dans son sein enfermer l'univers,
Vide de citoyens, au bruit de la tempête,
Abandonne à César sa facile conquête.
Pardonnons à l'effroi de ce peuple troublé;
Le grand Pompée a fui: qui n'auroit pas tremblé?
Le ciel, pour mieux frapper les habitans de Rome,
Leur déroba l'espoir, dernier trésor de l'homme;
Et d'un triste avenir annonçant les revers,
De prodiges affreux effraya l'univers.
L'étoile, des malheurs fatale avant-courière,
Déploya dans les cieux sa sanglante crinière.
Le tonnerre tomba sans nuage et sans bruit;
Le jour vit se lever les astres de la nuit.
La lune, tout-à-coup dans son orbe effacée,
Pâlit, et se cacha par la terre éclipsée.
Le soleil, détournant son visage attristé,
Voila son char de feu d'un crêpe ensanglanté,
Et fit craindre la nuit éternelle et profonde,
Dont le festin d'Atrée a menacé le monde.

Vulcain ouvrit l'Ethna : l'Ethna, qui vers les cieux
Lançoit en tourbillons ses rochers et ses feux,
Penche sa bouche ardente, et, vers Rome alarmée,
Fait rouler à grands flots une lave enflammée.
Dans une mer de sang Carybde tournoya.
Scylla, triste et plaintive, en longs cris aboya.
L'Apennin ébranlé fit de sa tête nue
Tomber les vieux glaçons qui menaçoient la nue.
L'airain versa des pleurs ; sortis d'un noir séjour,
Les nocturnes oiseaux vinrent souiller le jour ;
Les hôtes des forêts accoururent dans Rome,
Et l'animal parla le langage de l'homme.
L'enfant sort monstrueux du flanc qui le produit,
Et la mère recule à l'aspect de son fruit.
Sur son trépied divin la Sybille inspirée
Parle, et se couvre encor d'une écume sacrée.
Les prêtres de Pluton, de Cybèle et de Mars,
Les membres déchirés et les cheveux épars,
Tout sanglans, agités de fureurs prophétiques,
Hurlent, en chants de mort, leurs lugubres cantiques.
Les bois retentissoient du cri lent des corbeaux ;
Des fantômes erroient, tout couverts de lambeaux.
Erynnis, secouant une torche brûlante,
Et dressant ses serpens sur sa tête sifflante,
De sa course rapide épouvante nos murs.
Le sol qu'elle a souillé fuit sous ses pas impurs.
Les marbres des tombeaux sur leurs bâses frémirent ;
Les ossemens des morts dans leurs urnes gémirent,
Et l'Anio glacé vit, près de ses roseaux,
Marius, secouant la poudre des tombeaux,

Soulever à grands cris sa tête ensanglantée,
Et d'horreur rebroussa son onde épouvantée.

Par le C. LE GOUVÉ.

LES TROIS PARIS.

CITANT un fait, Bardus fut contredit:
Il se fâcha. Croit-on que je radote,
Cria Bardus? Puis, faisant l'érudit:
Le fait est sûr, dit-il; c'est Hérodote
Qui l'a transmis, auteur judicieux,
Et dont le livre est le plus précieux
De tous les miens.... Je gage le contraire,
Dit un témoin. Mais c'est m'injurier,
Reprend Bardus! — Vous plaît-il parier,
Ajoute l'autre? ou bien il faut vous taire.
Je gage donc, notez bien chaque point,
Qu'il ne se trouve en nulle histoire grecque
Rien de pareil, et que vous n'avez point
L'auteur cité.... ni de bibliothèque.
A ce discours, Dieu sait combien de ris!
Qui fut penaut? ce fut le personnage.
A tems se tut; c'étoit le parti sage;
Car le Bardus perdoit les trois paris.

Par le C. D.

LE VIN DE CHAMPAGNE.

Air : *Du pas redoublé de l'infanterie.*

IL part! il fuit à pas pressés,
En mousse pétillante!
Voilà mon verre! allons! versez;
Car il faut que je chante.
De mes soins Bacchus est l'objet:
Versez donc, sans attendre;
Remplissez-moi de mon sujet,
Si vous voulez m'entendre.

O vin d'Aï! digne des dieux,
Honneur de la Champagne!
Père des ris, source des jeux,
Le bonheur t'accompagne!
Quel festin auroit des attraits,
Sans toi, sans ta présence?
Vin mousseux, c'est quand tu parais
Que la fête commence.

Quand le bouchon, débarrassé
Du fil qui le captive,
Vole avec bruit au loin chassé
Par la liqueur active,

Je crois, dans les brillans accès
D'une aimable folie,
Voir jaillir, d'un cerveau français,
L'éclair de la saillie.

Sombre Anglais, ce nectar flatteur
Calme ton humeur noire;
Suspens donc, suspens ta fureur;
Fais la paix pour en boire.
Amis de Londre et de Paris,
Que Bacchus les rallie!
Bacchus en sait autant qu'*Harris* (1);
Qu'il nous réconcilie!

Ami *Juliet* (2), rapporte-moi
De ce jus délectable,
Gai comme nous, franc comme toi,
Le charme de la table.
Nous chers amis, de ce vin frais
Buvons tous à plein verre;
Buvons aux arts, fils de la paix,
Et sur-tout à leur mère.

Par le C. DESPREZ.

---

(1) Le même que le lord *Malmesburi*. Il étoit alors Paris.

(2) Acteur, restaurateur. La société du Vaudeville se rassemble chez lui.

AZELIE,

TANCES

Faites dans la société de quelques femmes aimables.

Est-ce ma faute à moi, malgré mes cinquante ans,
Quand je la trouve si jolie?
Voyez-la donc cette jeune Azélie,
Fraiche comme la fleur des champs
Qui vient d'être au matin cueillie,
A petits pas pressés courir vers son amie!
Voyez, sur ces contours charmans,
Comme le lys à la rose s'allie!
Est-ce ma faute à moi, malgré mes cinquante ans,
Quand je la trouve si jolie?

Riant abord, expression polie;
Une aimable candeur, une grace infinie;
Grace dans son maintien, grace dans ses accens,
Dans son air, ses propos, ses moindres mouvemens;
Puis un grain de coquetterie;
C'est ce qui la rend plus jolie.

Mieux vaudroit fuir telle magie.
Insensiblement sous sa loi
Un doux penchant vous attire et vous lie;
Et l'on se dit: est-ce ma faute à moi?....
La faute en est au dieu qui la fit si jolie.

Mais il me semble que j'entends
La vive et piquante Julie.
Jettant sur moi des yeux malins et pétillans :
C'est, dit-elle, trop de folies !
Ah! commencez d'abord par vous ôter vingt ans;
Ensuite trouvez-nous jolies.

Quoi! l'on conspire ici contre mon cœur, mes sens,
Et l'on croit qu'à tous les instans
Je résiste à cette féerie !
Est ce ma faute à moi, malgré mes cinquante ans,
Si j'aime encor femme jolie ?

Laissez, laisses du moins au reste de ma vie
Des rêves aussi séduisans ;
Si je suis loin de mon printems,
Près de vous toutes, je l'oublie.

Par le C. S.

IMITATION DE MARTIAL.

Le trentième soleil à peine nous éclaire,
Et ton neuvième époux pour un autre est quitté.
Dix époux en un mois ! à la lubricité,
C'est oser de la loi prêter le caractère ;
C'est vouloir d'un saint nom consacrer l'adultère :
Le vice est moins horrible en sa simplicité.

Par le C. Kivalant,

A UN JEUNE POÈTE.

Né poète, chantez; mais chantez pour le sage:
Que chez vous la raison dirige le talent.
Il plaît: craignez, fuyez le public indulgent;
Il vous perdroit par son suffrage.
Jour et nuit corrigez votre meilleur ouvrage:
Hâtez-vous lentement: faites peu, faites bien:
Qui fait bien, fait beaucoup; qui fait mal, ne fait rien.
Je le sais, direz-vous peut-être;
Mais un ouvrage immense, admirable, important,
Qu'élabore à loisir, que finit un grand maître,
Et que l'Europe entière attend,
S'il n'est pas sans défaut, faudra-t-il le refaire?
A la gloire bien rarement
Le génie aime à se soustraire.....
— A la solide gloire, ah! sans doute il prétend:
Mais qu'importe au génie une gloire éphémère?
Sur des aîles de feu dans les cieux transporté,
A peine il apperçoit la terre:
Libre, il travaille en paix pour la postérité.
Il la voit noblement sourire
Aux efforts vraiment généreux
Qu'il fait pour le bonheur de nos derniers neveux,
Et, sous les yeux charmés du sage qui l'admire,
Il s'avance à grands pas vers l'immortalité.
Pour un esprit sublime, ami de la lumière,

Qui loin du ténébreux et profane vulgaire,
Semble s'associer à la Divinité,
Non, l'immortalité n'est pas une chimère.
Homère est immortel : un poëme enfanté
Par un digne rival de Virgile et d'Homère,
Un Poëme enchanteur, où la morale austère
A perdu sous les fleurs sa froide aspérité,
Où le mensonge pare et sert la vérité,
Qu'importe à la critique, et sensible et sévère,
Que cet ouvrage heureux, dix lustres l'aient vu faire ?
Qu'importe ce qu'il a coûté,
Si dans tous les tems il doit plaire,
S'il est beau pour l'éternité ?

Par le C. DROBECQ.

LA SÉRENADE.

TIBULLE trouvoit doux de caresser Délie
Au bruit des Aquilons fougueux,
Et d'entendre tomber la pluie
En se cachant dans son sein amoureux.
Mais un plaisir plus doux encore,
C'est d'être doucement réveillé dans tes bras,
Aux nocturnes accords de la harpe sonore
D'un rival dédaigné qui ne s'en doute pas.

Par le C. DUAULT.

LA SAGESSE,

Vers faits sur deux mots donnés à l'Auteur par madame de F......

C'EST un trésor que la sagesse,
Dit maint pédant à la beauté....
Mon dieu! quelle sotte sagesse,
D'aller prêcher à la beauté
Les maximes de la sagesse!
Le ciel veut-il que la beauté
Traite du haut de sa sagesse,
Le galant à qui sa Beauté
A fait perdre toute sagesse?
Pour moi, quand j'aime une Beauté,
Jusqu'au moment où sa sagesse
Me livre toute sa beauté,
Je dis toujours que la sagesse
Nuit à l'effet de la beauté,
Et qu'il faut laisser la sagesse
A toute femme sans beauté.
Oh! préférons à la sàgesse
Ce fol enfant dont la beauté
Sait triompher de la sagesse
De la plus sévère Beauté:
C'est le conseil de la sagesse;

Car de quoi sert tant de beauté,
Quand le cœur a tant de sagesse ?
Toi pourtant, qui dans ma Beauté
Ne voudrois voir nulle sagesse,
Volage amant de la beauté,
Ne dis pas que toute sagesse
Soit un défaut dans la beauté :
Il est une aimable sagesse
Qui sert de fard à la beauté ;
Qui séduit jusqu'à la sagesse,
Et qu'on veut voir dans la beauté
Dont on a vaincu la sagesse.
Vous que j'aime, douce Beauté,
Ayez toujours cette sagesse.
Et toi, qui lui dois ta beauté,
Amour ! veille sur sa sagesse.
Moi, pour payer à ma Beauté
Le prix qu'on doit à la sagesse,
Sur l'image de sa beauté,
Je jure d'avoir la sagesse,
D'être fidèle à sa beauté,
D'être fidèle à sa sagesse....
Jusqu'à ce qu'une autre Beauté
Vienne exterminer ma sagesse.

Par le C. F. CROSMONT.

LE PARACHÛTE,

COUPLETS

Faits le lendemain de l'expérience du parachûte du C. Garnerin.

Air : *Pour la Baronne.*

Un parachûte
Est joliment imaginé !
Quand Phaéton fit la culbute,
Que n'étoit-il accompagné
D'un parachûte !

D'un parachûte,
Avant que l'effet fût prouvé,
Maint auteur a fait une chûte,
Qui se seroit fort bien trouvé
D'un parachûte.

Un parachûte
Brave l'orage et les sifflets :
Prince ou poète qui débute,
Doit être pourvu désormais
D'un parachûte.

Sans parachûte,
Combien sont revenus de loin,

Qui, s'ils faisoient une rechûte,
Auroient aujourd'hui grand besoin
D'un parachûte !

Par le C. JOSEPH DESPAZE.

A UN AUTEUR SATYRIQUE.

CENSEUR dont la plume inhumaine
A voulu contrister mon cœur,
Ta rage n'a point été vaine ;
J'ai pleuré.... jouis de ma peine ;
Jouis de ton triste bonheur.
Au sein du modeste hermitage,
Où sans bruit s'écoulent mes jours,
Qui voit mon fortuné ménage,
Qui voit mes dernières amours,
Où celle à qui la foi m'engage
Vieillit avec moi doucement,
Étrangère aux folles querelles,
Aux scandales de ces libelles
Qu'elle ignoroit profondément,
Je ne sais quelles mains cruelles,
Ou plutôt quel sort malheureux
Mit ta satyre sous ses yeux :
O candeur ! ô tendres alarmes !
Elle crut tes vers dangereux....
Et ma Baucis versa des larmes.

Par le C. SÉLIS.

LE CHAT CONVERTI,

FABLE.

Certain matou, fourbe et voleur,
Et de plus, effronté menteur,
En un mot, scélérate bête,
Voyant qu'il finiroit par se faire assommer,
Voulut enfin se réformer,
Et prendre un train de vie honnête.
Rien après tout, dit-il, n'est plus en mon pouvoir:
Il ne faut pour cela que se le mettre en tête,
Et bien fermement le vouloir.
Or j'y suis résolu: d'abord donc je commence
Par vaincre mon intempérance;
Je ne mange plus qu'aux repas.
Décidément alors je ne volerai pas.
En bannissant le vol, je bannis le mensonge;
Car un vice toujours dans un autre nous plonge.
Mentir est un vice si bas!
Très-souvent, par malice insigne,
J'égratigne ou je mords les gens;
En n'ouvrant pas la griffe, en serrant bien les dents,
Je ne mords plus ni n'égratigne.
Me voilà corrigé! j'ai besoin de sommeil.
Il va dormir: à son réveil,
Que l'on goûte un repos paisible,
Lorsque l'on suit, dit-il, le sentier de l'honneur!
On n'est point agité par un rêve pénible;

Rien ne trouble la paix du cœur.
En se levant, il sent une friande odeur;
Il découvre un pâté dans la dépense ouverte:
Si j'eusse hier, dit-il, apperçu ce pâté,
J'aurois béni la découverte;
A coup sûr, j'en aurois tâté:
Aujourd'hui, je suis sage, et ne suis point tenté.
Mais sans crime, l'on peut flairer au moins la croute....
La pâte en est bien faite, à ce qu'il me paroit;
Il la léche, et puis il la goûte:
De quoi le dedans est-il fait?
D'oiseaux? j'en ai mangé; mais ils étoient en vie.
De morts et de rôtis, jamais.
Ce doit être un excellent mets!
Il en passe aussi son envie.
Bref! d'encor en encor, le pâté disparoit.
Il en eut bien quelque regret;
Mais le mal n'étoit plus à faire.
L'enfant du logis vient, et badine d'abord;
Le chat, très-mal en train, l'égratigne et le mord.
Sa conduite étant soupçonnée,
Il accuse le chien d'être de tout l'auteur.
Le voilà donc dans la journée,
Voleur, assassin, traître; et faux accusateur!

On veut se réformer, dit-on; point de remises!
Mais combien dure cet élan?
Le matin, on se fait un plan;
Dans le jour, on fait des sottises.

Par le C. J. L. G.

A PYRRHA,

TRADUCTION D'HORACE.

Dans ses bras, quel amant d'essences parfumé,
Au fond d'un antre verd, sous des ombres propices,
Pyrrha, te presse avec délices
Sur un lit amoureux, par la rose embaumé?

Pour quel objet nouveau, simple dans ta parure,
Relèves-tu sans art l'or de tes blonds cheveux?
Hélas! pleurant une parjure,
Combien il maudira l'inconstance des dieux!

Porté sur une mer en orages fertile,
Qu'il va pâlir du choc des autans frémissans,
Celui qui sur ton sein tranquille
Jouit du doux éclat de tes yeux caressans!

Crédule, il pense aimer Pyrrha toujours aimable;
Et seul, et pour jamais il croit fixer ton cœur;
Il se plaît, dans sa douce erreur;
Et laisse enfler sa voile à ce vent favorable.

Pyrrha, que je le plains, cet amant trop heureux,
Qui vogue jeune encore et sans expérience,
Au gré d'un zéphire amoureux,
Et n'en soupçonne point la perfide inconstance!

Pour moi, tranquille au port, sauvé des flots amers,
(Les murs sacrés du temple en conservent l'image)
Encor trempé de mon naufrage,
J'offre mes vêtemens au dieu puissant des mers.

Par le C. PIERRE DIDOT.

ÉPIGRAMME.

Un garnement qu'attendoit la potence,
Attendoit le bourreau, mais sans impatience :
Il arrive. On les voit se fixer un moment,
Puis courir, s'embrasser, se serrer tendrement.
Ils s'étoient reconnus pour compagnons d'école.
— Camarade, ton sort me touche, me désole.
Encor, si je savois pendre un peu proprement!
C'est la première fois, ami, que je vais pendre.
— C'est la première fois aussi que l'on me pend.
Je ne te dirai pas comment il faut s'y prendre :
Mais bon! de notre mieux nous nous en tirerons.
Tout ira bien, l'ami! va! nous nous aiderons.

ÉPITAPHE D'UN MOINEAU.

L'oiseau sous ces fleurs enterré,
N'étonnoit pas par son plumage,
N'enchantoit pas par son ramage :
Mais il aimoit.... il fut pleuré.

Par le C. ARNAULT.

MÉTAMORPHOSE DE MYRRHA,

NAISSANCE D'ADONIS.

Dixième livre des Métamorphoses d'Ovide.

(*Ce fragment suit immédiatement la peinture de l'inceste de* Myrrha *et de* Cynire.)

Myrrha fuit chez l'Arabe, et sa honte, neuf mois,
A l'abri des palmiers, se cache au fond des bois.
Sous le poids de son sein, de fatigue tombée,
Elle s'arrête enfin aux champs de la Sabée.
Là, sentant à la fois, dans l'horreur de son sort,
Le dégoût de la vie et l'effroi de la mort,
Elle s'écrie : ô dieux qui punissez mon crime,
J'ai mérité ma peine, elle est trop légitime.
Mais afin que ma vue, odieuse aux vivans,
N'offense plus leurs yeux, qu'elle a souillés long-tems;
Ni les morts effrayés de voir mon ombre impie,
Sauvez-moi de la mort, sauvez-moi de la vie;
Et faites, en changeant ce qu'autrefois je fus,
Et que je sois encore et que je ne sois plus.
Toujours le repentir trouve un dieu qui pardonne.
Elle achève; et ses pieds que la terre environne,
Se plongent dans son sein, en racines changés,
Solide appui d'un tronc, aux rameaux allongés;
Le tissu de sa peau se durcit en écorce;
Ses os ont pris du bois l'épaisseur et la force.

La moelle est moelle encor; mais elle, impatiente,
N'attend pas le progrès de l'écorce trop lente.
Sa tête, en s'y plongeant, y cache ses douleurs.
Elle est arbre, et déjà ne sent plus ses malheurs;
Mais elle pleure encore, et de l'écorce humide,
Distille en larmes d'or une goutte fluide.
Ces pleurs sont un parfum, un trésor embaumé,
Comme l'or et l'encens en tous lieux renommé.
L'Arabe le recueille, et sous le nom de Myrre,
Nom que Myrrha lui donne, on le vante, on l'admire.
Mais le fruit innocent d'un si coupable amour,
Croît, arrive à son terme, et mûr pour voir le jour,
Cherche à s'ouvrir le tronc qui renferme sa mère.
Son flanc s'enfle, se tend: mais, ô douleur amère!
Pour appeler Lucine, elle n'a plus de voix.
Gros du fardeau vivant qu'elle a traîné neuf mois,
L'arbre en travail gémit, se recourbe, s'efforce,
Et de pleurs douloureux humecte son écorce.
L'indulgente Lucine approche des rameaux,
Et de l'arbre en souffrance elle abrège les maux.
Elle y porte les mains; et l'écorce féconde
Met au jour un enfant que les nymphes de l'onde,
A l'ombre de sa mère, embaument de ses pleurs,
Couché sur le gazon, dans un berceau de fleurs.
C'est un astre mortel, au matin de sa vie.
Adonis auroit plu, même aux yeux de l'Envie.
Semblable à ces Amours, chef-d'œuvres des pinceaux,
Ils sont nuds comme lui, mais ne sont pas plus beaux.
Les Amours sont armés, Adonis est sans armes.
it-on que l'œil trompé se méprenne à leurs charmes:

Qu'on lui donne un carquois, ou qu'on l'ôte aux Amours.
O! comme le tems glisse, insensible en son cours!
Que la fuite des ans est prompte et passagère!
Ce fils, né de sa sœur, dont l'aïeul est le père,
Que naguère en ses flancs un arbre a renfermé,
Hier encore enfant, homme aujourd'hui formé,
Chaque jour en beauté se surpassant lui-même,
Va venger sa naissance, et déjà Vénus l'aime.
L'Amour, ce dieu qui flatte et qui blesse à-la-fois,
D'un trait à son insu, sorti de son carquois,
En jouant sur son sein, un jour blessa sa mère.
Elle a senti du fer la piqûre légère,
Le repousse; et bientôt sourit de sa douleur.
Mais la blessure est vive: elle va jusqu'au cœur.
Pour le bel Adonis, Vénus quitte sans honte,
Gnyde, Paphos, Cythère, et les bois d'Amathonte.
Pour le bel Adonis, elle a quitté les cieux:
Elle voit Adonis; le ciel est dans ses yeux.

Par le C. SAINT-ANGE.

LA PRUDE.

Quoi que l'on dise, ou quoi qu'on fasse,
Cloris ne veut pas qu'on l'embrasse:
Elle a ses raisons pour cela.
Sans doute qu'un baiser n'est pas de conséquence;
Mais la belle Cloris, par bonne expérience,
Sait qu'Amour bien souvent ne s'arrête pas là.

Par le C. LE LONG.

LE MÉNAGE TROUBLÉ.

Après six ans de mariage,
Blaise, avec sa femme Isabeau,
Faisoit encore un bon ménage;
Dans la maison chacun fut sage,
L'enfant, le chien, le chat, l'écureuil et l'oiseau.
Noé, quand il sauva de l'eau
Le reste de l'humaine engeance,
Ne vit jamais régner si bonne intelligence
Dans l'enceinte de son bateau.
Or il advint qu'un jour de fête,
Blaise but tant qu'il en perdit la tête.
Devinez-vous ce qu'il fit en rentrant?
Notre ivrogne battit sa femme.
Pour calmer son dépit, le soir la belle dame
A son tour étrilla l'enfant;
L'enfant pinça le chien; le chien mordit la chatte;
La chatte à l'écureuil riposta de la patte,
Et l'écorcha je ne sais où:
Enfin d'un coup de dent, l'écureuil en colère
Au pauvre oiseau tordit le cou.

Ainsi la faute d'un seul fou
Trouble une république entière;
Et les forfaits du coupable puissant
Sont toujours expiés par le foible innocent.

NINON LENCLOS.

Air : *Ce fut par la faute du sort.*

COMMENT vous rendre les attraits
Dont *Ninon-Lenclos* fut pourvue ?
Ce n'est que dans ses seuls portraits,
Peints ou gravés, que je l'ai vue.
On la citoit à dix-sept ans,
Comme une personne accomplie ;
Car la nature en même tems
L'avoit faite belle et jolie.

Qu'elle étoit légère, sa voix !
Qu'elle étoit légère, sa danse !
Et qu'ils étoient légers, ses doigts,
Sur le luth, faits à la cadence ! ...
Mais dès qu'à ces arts d'agrément
Elle put joindre l'art de plaire,
On convient généralement
Qu'elle y fut encor plus légère.

Coligni, *d'Albret* et *Condé*
Lui rendirent d'abord les armes ;
Banier, *Villarceaux*, *Sévigné*
Encensèrent après ses charmes ;
La Châtre et *Gourville* bientôt
Obtinrent ses faveurs intimes ;

Et même *la Rochefoucauld*
Près d'elle oublia ses *Maximes.*

Toujours d'un long engagement
Elle appréhenda la fatigue,
Conservant plus fidèlement
Un dépôt d'argent qu'une intrigue.
De ses caprices tour-à-tour
Étiez-vous objet ou victime:
Elle vous rendoit votre amour,
Mais elle gardoit votre estime.

Faisant trève à la volupté,
Du bel-esprit s'occupoit-elle:
Le ton de sa société
Dans le sien trouvoit un modèle.
Ses conseils, sur le double mont,
Servoient de plus d'une manière
A *Chapelle*, à *Saint-Evremont*,
A *Scarron*, et même à *Molière.*

On sait qu'à *Voltaire*, en mourant,
Elle laissa deux mille livres,
Afin qu'il pût, auteur naissant,
Se procurer quelques bons livres;
Voltaire dut à la beauté
Sa bibliothèque première:
Mais que le legs a profité
Entre les mains du légataire!

Par les petits soins d'un abbé,
Porteur d'une antique promesse,
Est-il vrai qu'elle a succombé
A quatre-vingts ans... par foiblesse?
Ah! si de *Philémon-Gédouin*,
Ninon-Baucis fut aussi folle,
C'est qu'en hiver, de loin en loin,
Un rayon de soleil console.

Au reste, amis, ne croyons pas
En proie aux flammes éternelles
Ninon qui se plut ici bas,
A des flammes toujours nouvelles.
Son salut nous est confirmé
Par ces paroles très-précises :
A quiconque a beaucoup aimé,
Beaucoup de fautes sont remises.

Par le C. PIIS.

NAÏVETÉ.

POURQUOI, disoit Lourdis d'un ton affectueux,
Refusez-vous toujours ce que je vous propose?
(Il m'offroit de ses vers le recueil monstrueux):
Mon livre, je le sais, paroit volumineux:
Mais c'est au fond bien peu de chose.

Par le C. FABIEN PILLET.

Aimable Endimion, dans un bois solitaire,
Le sommeil a fermé tes yeux;
Phébé rallentit sa carrière.
Déjà descend vers toi son char silencieux.
Ah! profite d'un doux mystère!
Heureux dormeur! va, le trône des cieux
Ne vaut pas ce lit de fougère
Qu'embellit ton front gracieux.
Rives de l'Eurotas! vous l'avez vu lui-même,
Ce dieu qui d'un clin d'œil fait trembler l'univers,
Épouvante l'olympe et soulève les mers;
Vous l'avez vu, lassé de sa grandeur suprême,
Dans vos ondes, cygne amoureux,
Plonger une aile frémissante,
Et de son bec voluptueux
Caresser Léda palpitante.

L'Amour sourit à ces jeux innocens.
C'est pour aimer; que l'Amour fit les belles;
C'est pour jouir qu'il leur donna des sens.
Pourquoi trembler sous des dieux impuissans?
Ils ont brûlé pour de foibles mortelles!
L'Amour est seul le dieu des vrais amans;
Il protège les cœurs fidèles,
Il punit les cœurs inconstans.

Crois-moi: d'une mère charmante,
O fille plus charmante encor!
Ta beauté, voilà ton trésor;
Ta vertu, c'est d'être constante.

Crains de trahir les plus tendres amours !
Trop tard, hélas! tu gémirois peut-être !
Aux combats de Vénus, c'est moi qui fus ton maître ;
Au nom de nos plaisirs, que je le sois toujours!

Qu'à chaque instant de ma présence,
Croisse ta flamme et mon bonheur!
Que ton image, en ton absence,
Soit encor présente à mon cœur !
Oui ; seule tu feras le destin de ma vie ;
Je t'aime : que m'importe et les rois et les dieux?
La pompe de l'Olympe et tout l'or de l'Asie
Valent-ils, ô ma jeune amie!
Un seul regard de tes beaux yeux ?

Place-moi, si tu veux, aux plus lointains rivages ;
Aux lieux fleuris où règne un éternel printems ;
Place-moi sur ces monts dont les sommets brûlans
Bravent les feux du jour, la foudre et les orages :
Oui, j'aimerai jusqu'à la mort
Ton doux parler, ton doux sourire,
Et tes baisers plus doux encor
Que les doux baisers du zéphyre.

Par le C. DE GUERLE.

LA VEUVE SCRUPULEUSE.

LE bon Lucas mourut l'autre jour, et sa femme,
Mouchoir en main, à son enterrement,
Marmottoit très-dévotement
Un long *de profundis* pour la paix de son ame.
Droit à l'église arrive tristement
Tout le cortége en habit funéraire,
Mais ce jour-là précisément
Le vieux curé, n'ayant pas fait serment,
Cédoit sa cure à son jeune vicaire
Qui l'avoit fait très-lestement,
On exigeoit absolument,
En l'honneur du défunt, la messe mortuaire,
Et déjà le pasteur constitutionnel
Pour la chanter se présente à l'autel.
La veuve n'aimoit point le prêtre sermentaire;
Elle croit qu'au défunt il va fermer le ciel:
Elle s'agite, fend la presse,
Court au nouveau curé, le tire par le bras,
Et d'un ton de courroux, lui dit: Je ne veux pas
Que mon pauvre-homme entende votre messe.

Par le C. J. C. CROISZETIERE.

VERS

Sur la mort du C. Andrieu, négociant de Lyon, décédé en Floréal de l'an V.

Ermand n'est plus.... de mon adolescence
Cet ami partagea les études, les jeux ;
Tantôt, dans les bosquets consacrés à la danse,
Il guidoit au plaisir mes pas impétueux ;
Tantôt d'Ovide ou de Térence,
Cadençant avec art les vers mélodieux ;
Il promit de les suivre en leur course féconde.

Mais appelé bientôt à des soins sans éclat,
Le commerce enchaînant son ame vagabonde,
Le vit sacrifier ses goûts à son état.
Il eût été célèbre ; il voulut être utile.
Non, la célébrité ne vaut pas le bonheur :
L'orgueil est triste ; et son laurier fragile
S'élève sous la foudre ; ou s'il végète, il meurt.

Combien de fois, pourtant, plein d'un noble délire,
Vaincu par son génie, heureux par ses transports,
Laissant de froids calculs pour de brillans accords,
Il sut quitter le compas pour la lyre !

Naguère, il m'en souvient, tous deux proscrits, errans
Parmi de noirs sapins, au sommet des montagnes,

De l'antique Forez parcourant les campagnes,
Nous disputions nos jours à d'atroces tyrans ;
Tous deux pensifs, nos pas se rencontrèrent :
Doux instans ! animés de sentimens égaux,
Nous volons l'un vers l'autre, et nos bras s'enlacèrent ;
Nos cœurs n'en firent qu'un : ainsi, deux arbrisseaux
Courbés par l'ouragan, unissent leurs rameaux.
Tant d'autres sont restés brisés par la tempête,
Sur la plage étendus !... A l'abri du danger,
Sous l'ombre d'un vieux hêtre, assis sur un rocher
Dont l'atteinte du tems avoit noirci le faîte,
Comme notre entretien adoucit nos malheurs !
Des paroles d'Ermand j'ai gardé la mémoire.

« Il me disoit : Vois ces bords de la Loire,
» Si rians devant nous, homicides ailleurs ;
» Les voilà donc, ces vallons enchanteurs,
» Que le Lignon arrose, où l'amour se rappelle
» Les bergers de Durfé, les vers de Fontenelle !
» Les voilà !... La terreur règne en des lieux si beaux ;
» Céladon y dénonce, Astrée est tout en larmes,
» Et le Lignon honteux se cache en ses roseaux.
» O tribunal sanglant ! ô séjour plein d'alarmes !
» Ce sol si fortuné s'est couvert de bourreaux.
» Ils triomphent dans Feurs... au sein de cette ville ;
» Autrefois de nos jeux aimable et doux asyle,
» La haine proscrivit, le fer assassina.
» Ainsi, le voyageur voit sur les champs d'Enna,
Aux riches bords d'Alphée, aux coteaux de Sicile,
Couler la lave impure, et s'embrâser l'Etna.

» A l'aspect des hameaux, d'un tranquille rivage,
» De ces bleuâtres monts, d'un horizon lointain,
» Comment le cœur peut-il être inhumain ?
» Sous cet azur brillant, sous ce ciel sans nuage,
» L'homme peut-il rester implacable et sauvage ?
» Quoi ! sa fureur fait retentir l'airain
» Sous des berceaux d'amour, sous un épais feuillage !
» Quoi ! le cruel a pu, des femmes, des enfans,
» Verser le sang sur les fleurs du printems !
» Ah ! sans doute qu'aux maux, aux crimes de la guerre,
» Un Dieu vengeur voulut abandonner la terre ! ..... »

La voix d'Ermand s'animait à ces mots,
Fit résonner ces lieux d'un cantique céleste.
Que mon cœur fut ému ! Pour long-tems les échos
Retinrent ses accens dans ce bocage agreste.
Il n'y chantera plus.... D'un éternel repos
Ermand jouit ; hélas ! un silence funeste
Règne en ces lieux.... J'irai le troubler par mes cris ;
J'irai me rappeler le meilleur des amis,
Aux rives de la Loire, aux rochers de Néronde ;
J'irai graver son nom, dans ma douleur profonde,
Sur l'arbre qui nous vit l'un près de l'autre assis.

Dans les heureux ans de ma vie,
Lorsque le même jour où me naquit un fils,
Pour moi s'ouvrit la lice en cette académie,
Long-tems l'honneur de mon pays,
Il célébra ma double ivresse ;
Sa main ceignit mon front du feston le plus beau.

Falloit-il, en retour, que ma sombre tristesse
Ne pût couvrir que de pleurs son tombeau ?
Sans crainte on le vit y descendre,
Emportant avec lui nos plus amers regrets.

Mânes chéris ! je viens vous rendre
Pour tant de fleurs, un noir cyprès.

Par le C. DELANDINE.

SUR UN DÉ A COUDRE.

SONNET.

PETIT étui, par l'Amour inventé,
Pour garantir d'une atteinte cruelle
Le plus actif des doigts de la beauté,
A ton destin sois aujourd'hui fidèle.

Lorsque Thérèse aura la volonté
De s'exercer sur un tissu rebelle,
Poussant sa pointe avec dextérité,
Fais que l'acier soit docile pour elle.

Mais si jamais sa délicate main,
Obéissant à son cœur inhumain,
Pour mon rival trace une tendre image,

A ma vengeance ouvre-toi tout entier,
Qu'un flot de sang coule sur le métier,
Et sans ressource extermine l'ouvrage.

Par le C. LEMARQUANT.

A UN MILITAIRE,

Qui partoit pour l'Inde.

Tu pars : la gloire et la fortune
T'appellent sous de nouveaux cieux ;
Mais pourquoi ces tristes adieux ?
Pourquoi cette plainte importune ?
Le sage est fait pour tous les lieux.
Que voit-on sur d'autres rivages ?
L'homme est le même ; il n'est divers
Que par l'habit et les usages ;
La même chaîne de travers
Unit les blancs, les noirs et les sauvages :
Il est des fous, il est des sages
Aux quatre coins de l'univers.
Sois homme, et l'Inde est ta patrie ;
Offre à ces peuples méconnus
L'image d'une ame attendrie :
Tu verras briller leurs vertus.
Francs, généreux, plus grands peut-être
Que ne le furent leurs vainqueurs,
Jamais ils n'ont su méconnoître
La main qui vient sécher leurs pleurs.
Le méchant est le vrai sauvage ;
S'il mange l'homme au Canada,
Nous le brûlons aux bords du Tage ;

Paris même a son Hermanda.
Contemple ce vaste hémisphère:
Vois la France, théâtre affreux
De la rapine et de la guerre!
Dans ce séjour voluptueux
Où la mollesse nous enchaîne,
Je vois des cœurs ambitieux,
Jouets de l'espérance vaine,
Nourris de fiel, noircis des feux
De la vengeance ou de la haine.
Dans ces jardins délicieux
Où tout est divin, incroyable;
Quel souvenir insupportable
Vient se mêler au bruit des jeux?
Sur ce portrait trop véritable,
Ami, je ne sais pas comment,
Dans cette cité déplorable
Tu peux trouver quelqu'agrément?
Des désœuvrés de nos ruelles,
Préférerois-tu les pavots
A ces guirlandes immortelles
Dont Mars ceint le front des héros?
Je sais qu'il est sur cette rive
Une Belle aux regards touchans,
Qui, sur la foi de tes sermens,
Rappelle ton ame captive
A ses premiers engagemens:
Mais quoi! le cœur d'un militaire
N'est avec nous que volontaire,
Trop fidèle à ses goûts changeans.

Si quelquefois, quand Mars repose,
Vénus obtient quelques instans,
Elle a le destin d'une rose
Qui s'éclipse avec le printems.
Tous les peuples ont leur génie;
Le nom sacré de la patrie
Transporte l'ame de l'Anglais;
A beaux deniers comptans le Suisse vend sa vie;
Du Batave, dans ses marais,
Plutus fatigue l'industrie:
La volupté séduit l'indolente Italie:
La gloire entraîne le Français.
Combats toujours sous ses auspices;
La gloire est fille des amours;
De tes beaux ans ils eurent les prémices;
Elle en couronnera le cours.

Par la C. VIOT, ci-dev. mad. DE BOURDIC.

A UN MÉDECIN.

CALMEZ, docteur bourreau, votre causticité.
Si vous frappez de mort, en vertu de vos grades,
Je pourrois à mon tour, pour venger vos malades,
Vous frapper d'immortalité.

Par le C. TH. DÉSORGUES.

LE DÉPIT.

J'ÉTOIS assez fou pour t'aimer :
Mais c'en est fait ! le charme cesse ;
Je ne crois plus à la tendresse
Que tes yeux ont l'art d'exprimer.
Quelque tems j'ai pu m'y méprendre,
A présent je réponds de moi ;
D'un seul geste, d'un mot de toi
Mon destin ne va plus dépendre.
Vainement du matin au soir,
J'approcherai de ta demeure ;
Je n'aurai plus dans la même heure
Vingt prétextes pour t'aller voir.
On pourra, sans que je rougisse,
Devant moi prononcer ton nom ;
De ton cœur tu feras le don,
Sans que je crie à l'injustice.
Que dis-je ? fier de mon repos,
Je brave ta beauté fatale,
Et veux sourire à mes rivaux
En te parlant de ma rivale.

Par le C. VIGÉE.

DOLÉANCES

DE M. DE LA ROUTINE,

Ci-devant procureur en la Cour, sur le calcul décimal, et sur autre chose.

Ce calcul décimal ne vient pas de *nos pères ;*
Donc il faudroit par-tout le mettre à rémotis.
Il appert en effet, d'après des preuves claires,
Que douze, en tous les tems, ont mieux valu que dix.

Fidèle observateur des vieux us de *nos pères*,
Je n'aime que Lansberg et que Nostradamus.
Pythagore est un sot, un païen sans lumières ;
Son cher nombre de dix n'aura pas le dessus.

Aussi-tôt qu'un savant, sans respect pour *nos pères*,
De ce nouveau calcul vante l'utilité,
Crions à nos voisins, sur-tout à nos commères :
C'est du jacobinisme et de l'impiété.

Déchaînons contre lui les journaux de *nos pères*,
Et certains beaux-esprits, ci-devant esprits-forts,
Qui voudroient voir brûler leurs ci-devant confrères,
Helvétius, Rousseau, Voltaire et leurs consorts.

Mesurons nos esprits à l'ame de *nos pères* :
Ayons soin que nos clercs jeûnent le vendredi ;
Car le nom de Vénus, en tête des bréviaires,
Est plus édifiant que le mot *quintidi*.

Se pourroit-il qu'un jour, en dépit de *nos pères*,
On n'eût qu'une mesure en tous lieux, et qu'un poids ?
Ne reverrai-je plus ces *grosses* salutaires
Où j'aurois voulu faire œuvre de douze doigts ?

Dans mon Barême à moi, le *louis* de *nos pères*,
Sur ces modernes *francs* auroit dû l'emporter....
Si la paix est le fruit de nos palmes guerrières,
J'ai peur qu'il ne me faille à mon tour *décompter*.

SUR DES VERS

Envoyés à l'auteur pendant une maladie grave, et dans lesquels on le comparoit au cygne.

ADIEU, nouveau Catulle ! adieu ! vivez long-tems ;
Des arts et du bon goût rétablissez l'empire.
Malgré les maux que je ressens,
Je partage votre délire.
De l'oiseau de Léda je n'ai point les accens ;
Je ne chante point quand j'expire :
Mais plus heureux que lui, dans mes derniers momens,
Je meurs au son de votre lyre.

Par le C. LARNAC.

HYMNE

Chanté à la cérémonie funèbre qui a eu lieu le 11 Vendémiaire dernier au champ de Mars, en l'honneur du général HOCHE.

LES FEMMES.

Du haut de la voûte éternelle,
Jeune héros, reçois nos pleurs;
Que notre douleur solemnelle
T'offre des hymnes et des fleurs.
Ah! sur ton urne sépulcrale,
Gravons ta gloire et nos regrets,
Et que la palme triomphale
S'élève au milieu des cyprès.

LES VIEILLARDS.

Aspirez à ses destinées,
Guerriers défenseurs de nos loix;
Tous ses jours furent des années,
Tous ses faits furent des exploits.
La mort qui frappa sa jeunesse
Respectera son souvenir:
S'il n'atteignit point la vieillesse,
Il sera vieux dans l'avenir.

LES GUERRIERS.

Sur les rochers de l'Armorique,
Il terrassa la trahison;

Il vainquit l'hydre fanatique
Semant la flamme et le poison.
La guerre civile étouffée
Cède à son bras libérateur,
Et c'est-là le plus beau trophée
D'un héros pacificateur.

Oui, tu seras notre modèle;
Tu n'as point terni tes lauriers;
Ta voix libre, ta voix fidelle
Est toujours présente aux guerriers,
Aux champs d'honneur on vit ta gloire;
Ton ombre, au milieu de nos rangs,
Saura captiver la victoire,
Et punir encor les tyrans.

Par le C. M. J. CHÉNIER.

DIALOGUE.

On diroit qu'on dispute ici.
— Non, nous sommes au jeu. — — Pourquoi crier ainsi
Je vous croyois fort en colère.
Vous jouez gros, sans contredit?
— Du tout, l'honneur. — Ah! mesdames, c'est fair
Pour peu de chose bien du bruit.

LE QUIPROQUO.

CHEZ certain auteur, l'autre jour
On discutoit sur les femmes poètes.
L'un dit : J'en connois une à qui le tendre amour
Dicta des vers charmans, de douces chansonnettes ;
C'est *d'Antremont* ; de ses couplets
J'aime la grace élégante et badine :
D'*Antremont* a rendu *Déshoulière* aux Français,
Et d'*Antremont* toujours sera mon héroïne.
Un autre dit : Messieurs, j'admire ses talens.
J'en connois une aussi qui fait des vers charmans ;
Mais d'une harpe enchanteresse,
Elle y mêle les doux accords ;
En l'écoutant, chacun alors
Est ému d'une double ivresse :
C'est *Bourdic* ; d'*Antremont* sans doute ne doit pas
A *Bourdic* disputer le pas.
Je réclame la préférence,
Dit un troisième en souriant ;
Composer gentille romance,
Et puis l'accompagner sur la harpe, ah ! vraiment !
Messieurs, de ce double talent
Comme vous je sens le prestige :
Mais je vois tous les jours un plus rare prodige.
Admirez-vous les graces, la fraîcheur

D'un couplet anacréontique :
Mon héroïne est à la fois l'auteur
Des paroles, de la musique.
Faut-il l'accompagner : aussi-tôt sous ses doigts ;
Par un effet presque magique,
La harpe et le piano résonnent à la fois.
C'est *Viot*, c'est elle ; personne
Ne peut citer de plus brillans succès ;
Bourdic et d'*Antremont* doivent, sans nuls regrets ;
Des talens à *Viot* décerner la couronne.
Il se tait. A l'instant, chacun défend les droits
De l'héroïne qu'il préfère.
Messieurs, suivez-moi tous les trois,
Leur dis-je alors avec mystère.
Nous partons : nous voilà bientôt
Chez la trop étonnante femme
Qui de l'énigme avoit le mot.
Mes amis, vous voyez à la fois dans madame
D'*Antremont*, *Bourdic* et *Viot* ;
Madame, en unissant les talens de chacune,
Peut faire naître un quiproquo.
Voilà ses vers, sa harpe, son piano ;
Vous voyez bien que les trois n'en font qu'une.

Par le C. HENNET.

LE BON MÉDECIN.

PAUL est bon médecin, si l'on croit bien des gens :
Ceux qu'il traite, il est vrai, ne souffrent pas long-tems.

Par le C. LEMAZURIER.

ODE

D'un philanthrope républicain, contre l'anarchie.

PRENDS les aîles de la colombe,
Prends, disois-je à mon ame, et fuis dans les déserts;
Ou que l'asyle de la tombe
Nous sépare enfin des pervers!

Une rose, vierge de Flore,
Un lys, beau d'innocence et brillant de candeur,
Du vent du sud qui les dévore
Aiment-ils l'insolente ardeur?

Eh! que feroit l'agneau paisible,
Parmi des loups cruels, des tigres dévorans?
Quel bras, quelle égide invisible
Peut nous défendre des tyrans?

De ces cœurs soupçonneux, avares,
Redoutons les fureurs et même les bienfaits.
S'ils vouloient nous rendre barbares,
Nous associer aux forfaits:

Si de la noble indépendance,
Feignant de la venger ils outrageoient les droits;
Si la bassesse et l'impudence
Succédoient à l'orgueil des rois:

Pareils au tortueux reptile,
Qui de ses nœuds rampans surmonte un chêne altier,
Dispute à l'aigle son asyle,
Et chasse l'innocent ramier :

Élevés par la ruse oblique,
S'ils montoient aux honneurs, et sous leur joug d'airain,
S'ils osoient de la république
Abaisser le front souverain :

S'ils ensanglantoient notre histoire
De meurtres clandestins, sans périls, sans combats ;
Et qui font rougir la victoire,
Amante de nos fiers soldats ;

Si de la liste de leurs crimes ;
Ils effrayoient nos murs et souilloient nos regards ;
S'ils traînoient parmi leurs victimes,
La vertu, l'honneur et les arts :

S'ils mettoient un lâche courage
A détruire en nos cœurs la sainte humanité ;
S'ils joignoient dans leur folle rage
La mort et la fraternité :

Si leur cupidité féroce
S'enrichissoit de pleurs, changeoit le sang en or,
Et sourioit d'un œil atroce
A cet exécrable trésor :

Si d'un Dieu, niant l'existence,
Leur délire élevoit un temple à la raison,
Et forçoit même l'innocence
A boire leur affreux poison :

Douce pitié ! si tes alarmes
Te rendoient criminelle à leurs coupables yeux :
S'ils venoient épier tes larmes,
Tes regards tournés vers les cieux :

Prends les ailes de la colombe ;
O mon ame ! fuyons, fuyons dans les déserts ;
Ou que l'asyle de la tombe....
Quoi! nous céderions aux pervers !

Non, non, c'est trahir la patrie.
Fuyez-la pour jamais, jours de sang et de pleurs !
Que sa gloire long-tems flétrie
Appelle et trouve des vengeurs!

O liberté ! sois toujours chère !
Ceux qui te font haïr sont complices des rois ;
Et la licence meurtrière
Jamais n'a pu fonder tes droits.

Par le C. LE BRUN.

LA PROMESSE IMPRÉVUE,

CONTE.

PUIS-JE espérer qu'après deux ans
Enfin je toucherai ma somme ?
— Attendez encor quelque tems ;
Je vous pairai, foi d'honnête-homme !
— Oh parbleu ! c'est trop m'éprouver ;
Dès demain, je vous le déclare. . . .
— Mais je n'ai point d'argent. — Tarare !
Je vous en ferai bien trouver.
— Quoi ! vous ! — Oui, moi. — Destin propice !
Mon ami, mon cher créancier !
Rendez-moi vîte ce service ;
Vous serez payé le premier.

IMITATION DE L'ANTHOLOGIE.

NOIR oubli, brillante mémoire,
Salut ! servez-moi tous les deux :
Toi, couvre mes douleurs d'un voile ténébreux ;
Toi, de mes courts plaisirs éternise l'histoire,
Et si tu le peux, fais-moi croire
Que, sensible, je fus heureux.

Par le C. DROBECQ.

LA GAZE.

Air : *Du vaudeville de la Soirée orageuse.*

L'HOMME, dans son premier séjour,
Eut pour voile son innocence ;
Mais pour augmenter son amour,
Sa femme inventa la décence.
Craignant qu'il ne conservât pas
Pour ses charmes sa tendre extase ;
Elle couvrit ses doux appas
D'une feuille, au défaut de gaze.

Souvent la beauté m'éblouit ;
Mais c'est la pudeur qui m'attache.
Je fuis la belle qui me suit,
Je poursuis celle qui se cache.
Le voile est un joli secret ;
Moins on voit, et plus on s'embrâse ;
De Vénus, le plus doux attrait
Étoit sa ceinture de gaze.

Qu'ils étoient gênans, ces habits
Que jadis portoient nos grands-mères !
Grands paniers, robes à grands plis !
Contre l'amour que de barrières !
La mode aujourd'hui, par bonheur,
Prenant la liberté pour bâse,

Entre le plaisir et l'honneur,
Ne laisse plus rien.... qu'une gaze.

Lorsque nous peignons le plaisir,
Voilons avec goût son image;
Un léger obstacle au desir
Fait qu'on desire davantage.
Sans vêtement, la volupté
Bientôt nous dégoûte et nous blâse :
Pour faire aimer notre gaîté,
Amis, n'oublions pas la gaze.

Par le C. SÉGUR l'aîné.

A MADEMOISELLE V.

En vain vous vous cachez avec un art extrême :
L'Amour vous a nommée, en me lançant ses feux
A travers le masque envieux:
Rien ne me voile ce que j'aime.
C'est vous, jeune V.... oui, c'est la beauté même ;
J'en crois mon cœur plus que mes yeux.
Oui, si trompé par l'enfant de Cythère,
Par moi-même et par vos appas,
Je parle à deux beaux yeux que je ne connois pas,
Belle, dont les discours, l'adresse et le mystère
Enivrent mes sens enchantés,
Pourquoi m'enflammez-vous, si vous ne voulez être
Que semblable aux divinités
Qu'on encense sans les connoître?

Par feu GRESSET.

LA MAISON DES CHAMPS,

IMITATION DE MARTIAL.

(Rure vero, barbaroque Lætatur,)

AMI, je veux que ma maison des champs
Soit simple, agreste, et même un peu sauvage.
Les longs bosquets de myrtes odorans,
Du buis tondu l'inutile feuillage,
Du plane oiseux le parasite ombrage,
N'y couvrent point de stériles arpens.
Ici tout doit tribut au labourage;
Par-tout jaunit la fertile moisson;
Et les côteaux, en l'arrière-saison,
Sont tapissés des doux fruits de la treille.
Que j'aime alors à voir le vigneron
Chargé du poids de sa riche corbeille,
Et dégouttant de la liqueur vermeille,
Aller, venir du matin jusqu'au soir,
Pour apporter la vendange au pressoir!
Cependant, fier de sa naissante armure,
L'amant d'Io, dans la vallée obscure,
En mugissant, et prenant ses ébats,
Déjà s'essaie à de plus grands combats.
Près du logis est une république,
Où mille oiseaux de toutes les couleurs,
Et différens de langage et de mœurs,

Semblent former une famille unique :
L'oison criard, le canard aquatique,
Le lourd dindon, et le coq vigoureux,
Dans son sérail, sultan impérieux,
Qui fièrement prodigue à vingt maîtresses,
Ou plutôt semble accorder ses caresses.
Sur la pintade on voit briller l'argent ;
L'orgueilleux paon se pavane et se joue,
En déployant l'arc-en-ciel de sa roue ;
La pourpre et l'or décorent le faisan.
Tandis qu'ici les colombes fidelles,
Du battement de leurs tremblantes ailes,
Font retentir le sommet de leurs tours,
Les doux ramiers, les tendres tourterelles,
Au fond des bois roucoulent leurs amours ;
L'avide porc poursuit la ménagère,
Et l'agneau bêle en attendant sa mère.

L'hiver vient-il ? on allume des feux ;
Un bois bien sec, qui bruit et qui pétille,
Réchauffe au loin la joyeuse famille.
Sans recourir à d'insipides jeux
Qu'ont inventés les désœuvrés des villes,
Le villageois rend ses loisirs utiles.
Armé de pieux, de toiles, de filets,
Il fait la guerre aux hôtes des forêts ;
Il tend un piége à l'oiseau trop avide,
Prend les poissons à la ligne perfide,
Ou force un lièvre à travers les guérets.

Les travaux même ; oui, les travaux champêtres
Sont la plûpart autant d'amusemens :

Chacun s'empresse, enfans, valets et maîtres,
D'y consacrer ses plus heureux momens,
Et du jardin la facile culture
Occupe aussi nos citadins brillans.
Ainsi l'on trouve au sein de la nature,
Malgré le luxe et ses rafinemens,
Des vrais plaisirs la source la plus pure.
Souvent encor d'honnêtes paysans
Viennent nous rendre un libre et pur hommage.
S'ils ne sont pas doués d'un beau langage,
Toujours leurs mains sont pleines de présens.
L'un nous apporte un excellent fromage,
L'autre un chevreau, la couple de poulets,
Ou le chapon, oisif célibataire,
Qui s'engraissa, forcé de ne rien faire;
L'autre du lait, du miel et des œufs frais:
Des bons fermiers les filles déjà grandes
Viennent aussi présenter leurs offrandes.
Après l'ouvrage, on invite un voisin
A des repas, où la parcimonie
Ne garde point le plat du lendemain.
Les valets, sûrs de leur part du festin,
Aux conviés ne portent point envie.
Mais ces jardins, où voisin des faubourgs,
Et trop épris d'une pompe futile,
Vous transportez le faste de la ville;
Ce labyrinthe et ses nombreux détours,
Ces boulingrins, ces vastes avenues,
Qu'y voyez-vous? des promenades nues,
Où vous pouvez gagner de l'appétit,

Sans y trouver de quoi le satisfaire.
Là rien ne manque, hors le seul nécessaire,
Le pain, le vin, les légumes, le fruit.
Tout de la ville, à grands frais, s'y voiture,
Pour vos besoins et pour ceux de vos gens.
Non, vos palais de riche architecture,
Vos beaux treillis, tout chargés de dorure,
Ne valent point une maison des champs:
La vôtre enfin n'en est qu'une en peinture.

Par le C. KIVALANT.

ÉPIGRAMME.

OUI, je l'avoue avec franchise,
Quand j'ai dénoncé ta sottise,
Du fait je n'étois pas certain;
Mais grace au courroux qui t'anime,
Tu te fais auteur, on t'imprime....
Maintenant j'ai la preuve en main.

Par le C. FABIEN PILLET.

BOUTS-RIMÉS.

QUE je suis fou d'aimer une . . . coquette!
J'arrive en poste, et je trouve un . . rival.
Ah! je suis bien payé d'une ardeur . . . indiscrette!
J'ai perdu mon repos, et crevé mon . . cheval.

Par la C. D'HAUTPOUL, ci-dev. mad. DE BEAUFORT.

UN CAPUCIN ENRICHI,

A un de ses anciens confrères, retiré en Espagne.

Du fond de la chaude Ibérie,
Où tu courus, pieux poltron,
Reléguer tristement ta vie
Pour le salut de ton cordon,
Tu veux savoir, mon cher Zénon,
Ce que j'ai fait dans ma patrie.
Eh bien ! le voici. Le canon
Qui mit sceptre et couronne en poudre,
Fit une brèche à ma prison :
J'en sortis au bruit de la foudre.
Nud comme un ver, mourant de faim,
Ton ami, ne sachant que faire,
Remplaça l'habit franciscain
Par la cuirasse militaire ;
Et m'étant fait un cœur d'airain,
N'ayant que l'honneur pour gouverne,
Contre l'Anglais et le Germain,
Je vidai cent fois ma giberne.
Las d'être un jour au bivouac,
Tirant ma plume et l'écritoire,
En pupitre ajustant mon sac,
De mes exploits je fis l'histoire ;
Et dans ce passe-tems nouveau,

Je fus vu par un commissaire,
Qui frappé de mon savoir-faire,
Voulut m'avoir dans son bureau
En qualité de secrétaire.
Cet honnête républicain,
Avant de servir à la guerre,
Avoit été bénédictin;
Et dès qu'il connut mon destin,
Il parut curieux de faire
La fortune d'un capucin.
J'acquis toute sa confiance.
Il savoit, par d'heureux trafics,
Faire en son coffre, avec prudence,
Arriver les deniers publics.
J'en eus ma part, et quand la somme
Fut raisonnable, je partis,
Pour venir en hâte à Paris,
De compagnie avec mon homme,
Doubler ce que nous avions pris.
Nous louons un hôtel superbe;
Nous accaparons les mandats.
On dit en vain en pareil cas:
« Bien volé ne profite pas ».
Nous faisons mentir le proverbe.
Tout nous rit, et notre maison
Se garnit d'argent à foison,
Comme un bon pré se garnit d'herbe.
Malgré mes vœux de chasteté,
Certain démon, au monastère,
Avoit quelquefois, sous la haire,

Tourmenté ma virginité ;
Et dans mes goguettes guerrières,
Par ce diable encor lutiné,
J'ai de tems-en-tems chiffonné
Quelques appas de vivandières.
Ce n'est pas au sein de Paris,
Qu'il laisse respirer son monde ;
Et voulant trouver à tout prix
Une maîtresse qui réponde
Aux desirs dont j'étois épris,
Aimant les nœuds bien assortis,
J'ai vu, pour commencer ma ronde,
Mes confrères les enrichis.
Des vertus matrimoniales
J'étois un des premiers fléaux ;
Mais de ces Turcarets nouveaux,
Les moitiés tant soit peu brutales,
Se taisoient à mes doux propos,
Ou par le langage des halles
Répondoient à mes madrigaux.
Je les quitte : ma bonne étoile
Me fait trouver dans un grenier
Une Vénus en tablier,
N'ayant qu'un vêtement de toile ;
Mais sous ce vêtement grossier,
Cachant mille fois plus de charmes
Que ne purent m'en déployer
Nos élégantes sous les armes.
L'épouvantable coup de vent
Qui renversa tant de familles,

Ainsi qu'une boule, en roulant,
Heurte et renverse un jeu de quilles;
L'ouragan de la liberté
Détruisant sa fortune entière,
Avoit réduit cette beauté
Au mince état de couturière.

Attendri de ce triste état,
Qui ne fut jamais fait pour elle;
Au frein d'un amour délicat,
Je soumets, par un long combat,
Mon inconstance naturelle:
Semblable au zéphir infidèle,
Qui, d'un lys respectant l'éclat,
Le touche à peine de son aîle.
Enfin j'arrive pas à pas
Au tendre cœur de cette belle;
Et de sa détresse cruelle,
Mon bien affranchit ses appas.
Mes vœux des siens sont tributaires;
Sans elle, je n'existe pas;
Je me délasse entre ses bras
De la fatigue des affaires.

Dans un char brillant et léger,
Aimant à paroître auprès d'elle,
De l'Élysée à Bagatelle,
J'ai du plaisir à voltiger.

La nuit, d'une couche moëlleuse,
Nous faisons gémir les coussins;
La volupté vient de ses mains
Fermer ma paupière amoureuse.

Combien ce sort est différent
De celui qui, sous la férule
D'un gardien toujours maugréant,
Me faisoit dormir tristement
Sur le grabat d'une cellule!
Mais je te l'avoûrai pourtant,
Mon bonheur est troublé souvent
Par un mélange de scrupule.
Heureux, j'ai honte d'insulter
A ceux qu'a frappés la disgrace;
Et la douleur vient m'affecter,
Lorsque je vois à la besace
Les gens qui me l'ont vu porter.
Malgré moi, le remords m'éclaire
Sur la source de leur malheur;
Et je suis, je ne puis le taire,
Vû mon métier d'agioteur,
Un des auteurs de leur misère.
Des premiers préjugés, dit-on;
Jamais l'empreinte ne s'efface;
Aussi quelquefois du démon
L'image à mes yeux se retrace;
Et récemment j'ai cru, Zénon,
Voir Saint François en capuchon,
Me reprocher, avec menace,
D'avoir, au mépris de mes vœux,
Déposé mon froc et ma crasse,
Pour un habit de merveilleux.
M'est-il envoyé par la Grace?
Dieu veut-il ma conversion?

Qu'en penses-tu ? que dois-je faire ?
Implore-le, mon cher confrère ;
Obtiens-moi la permission
De vivre sans faire abstinence,
Et d'espérer tranquillement
Que, pour aller au firmament,
Ton ami peut en conscience
Ne plus rentrer, de son vivant,
Dans un séjour de pénitence.

Par le C. LEFÉVRE.

ÉPIGRAMME.

MONS Turcaret, cet épais publicain,
Ayant autour du corps un triple mur de graisse,
Autour du cœur un triple mur d'airain,
Bref ! logeant son esprit, ses vertus dans sa caisse ;
Mons Turcaret un jour avoit chez lui gala.
Grand dîner, grosse joie. Holà, dit-il, holà !
Le rôti ? — Larme à l'œil, maître-d'hôtel approche :
Monsieur, point de rôti. — Le pendard ! qu'on m'accroche
Ce maudit rôtisseur ! — Hélas ! il n'en peut mais ;
Calciné par le feu, devant moi, sur sa broche,
Il vient de tomber mort. — Qu'on serve l'entremets !

FRAGMENT
D'UN POÈME SUR LA NATURE;
Chant de L'ASTRONOMIE.

CEPENDANT le soleil, immense, solitaire,
Dans son orbe lointain, voit rouler notre terre.
Il échauffe, il nourrit, de ses jets éclatans,
Tous ces globes divers autour de lui flottans;
Et les animant tous de ses clartés fécondes,
De ses rênes de feu, presse et retient les mondes.
Lui seul de l'univers supportant le fardeau,
Il en est le foyer, et l'axe, et le flambeau.
En tournant sur lui-même, il échauffe sa masse;
Et dispense ses feux jusqu'aux bords de l'espace;
Ardent, inépuisable en sa fécondité,
Inébranlable et fixe en sa mobilité.
Soleil! astre sacré! contemple ton empire;
Tout vit par tes regards, tout brille, tout respire.
Souverain des saisons, le monde est ton palais;
Les globes, ton cortége, et le ciel est ton dais.
Qui pourroit s'égaler à ta vaste puissance?
Ta présence est le jour, la nuit est ton absence;
La nature sans toi, c'est l'univers sans Dieu.

Source de la lumière et le père du feu,
Renfermant dans les plis de sa robe éclatante,

Le rubis, l'émeraude et l'opale inconstante ;
D'une pluie à jets d'or il couvre l'univers ;
Et la décomposant dans le prisme des airs,
La force à s'émailler sur le sein des prairies,
Nuance des côteaux les riches draperies ;
Et prodiguant par-tout ses brillantes couleurs ;
Dore, argente, ou rougit le panache des fleurs ;
Donne un habit de neige au lys qui vient d'éclore,
Et l'arc-en-ciel au paon, et la pourpre à l'aurore,
Et garde pour les cieux ce vêtement d'azur,
Ce manteau de saphir, que, sous l'œil d'un ciel pur,
Le paisible océan réfléchit dans son onde.
Tel s'offre à nos regards le théâtre du monde.

Mais Saturne, exilé sur les confins des cieux,
Dans ces déserts glacés, et dans ces sombres lieux,
Domaines de la nuit où finit la lumière,
Languiroit, engourdi dans sa froide carrière,
Si Dieu, pour éclairer ce globe ténébreux,
N'eût peuplé ces déserts d'un cortège nombreux.
Aussi, pour animer ses plages infécondes,
L'architecte éternel le dota de cinq mondes,
Qui tous, parant leur front d'un éclat emprunté,
Lui prêtent à l'envi leurs feux et leur clarté.
C'est peu : de son anneau l'écharpe lumineuse,
Rassemblant du soleil la lueur nébuleuse,
Unit, grouppe ses feux et pâles et flottans,
Et les change bientôt en miroirs éclatans,
D'où Saturne reçoit les gerbes de lumière.

de l'esprit humain finissoit la carrière ;

Et là, rallentissant son vol audacieux,
Il cessoit d'admirer le grand moteur des cieux.
Mais quel monde à mon œil soudain se développe ?
Herschel, dressant aux cieux son hardi télescope,
D'Uranie étonnée aggrandit le compas.
Dans l'univers conquis il fait un nouveau pas;
Et vainqueur, il franchit cet espace nocturne,
Borne de notre monde, et rempart pour Saturne.

Si Colomb, sur les mers tendant un vol hardi,
Donne un autre hémisphère à ce globe aggrandi;
Et si son fier trident, dominateur de l'onde,
Au sceptre de l'Europe enchaîne un nouveau monde;
Du ciel et de la nuit perçant la profondeur;
Herschel, de ce grand homme égale la splendeur.
Aux efforts de Newton unissant son audace,
Vers les bords inconnus il vogue dans l'espace;
Et reculant des cieux les confins trop bornés,
Révèle un nouveau globe aux mortels étonnés.
Saturne rapproché ne finit plus le monde.

Fier de cette conquête où sa gloire se fonde,
Plus heureux que Colomb, victime du destin;
Herschel donne son nom à cet astre lointain,
Qui semble être pour nous la clé de la nature.
Au rang de Jupiter, de Vénus, de Mercure,
Il monte, et grossissant le cortége des cieux,
Inscrit un nom mortel sur la liste des dieux.

Par le C. CHÊNEDOLLÉ.

A UNE JOLIE FEMME,

Qui prétendoit que perdre la mémoire et perdre la raison, étoient la même chose.

Air : *De Joconde.*

En dépit de votre argument,
Je soutiens le contraire.
Un baiser pourroit franchement
Eclaircir ce mystère.
Si vous m'accordiez un tel don,
(Philis, daignez m'en croire)
Je perdrois bientôt la raison,
Mais non pas la mémoire.

Par le C. LARNAC.

VERS

Traduits de l'Anthologie, liv. V.

COURBÉ par la vieillesse, au sein de la misère,
Las de voir le riche inhumain
Refuser à son frère,
Non de l'or, mais du pain,
Je me suis à la fin traîné vers cette tombe....
Jouet et victime du sort,
Sous le poids des maux je succombe,
Et j'occupe vivant l'asyle de la mort.

Par le C. DROBECQ.

LE MEUNIER DE SANS-SOUCI,

ANECDOTE,

Lue à une séance publique de l'Institut national, le 15 Germinal.

L'HOMME est dans ses écarts un étrange problême ;
Qui de nous en tous tems est fidèle à soi-même ?
Le commun caractère est de n'en point avoir ;
Le matin incrédule, on est dévot le soir.
Tel s'élève et s'abaisse, au gré de l'atmosphère,
Le liquide métal balancé sous le verre.
L'homme est bien variable ; et ces malheureux rois
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.
Je l'avoûrai sans peine, et ferai plus encore :
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore.
Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il étoit, fut un penseur profond ;
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les beaux arts, au sortir des batailles,
D'un royaume nouveau la gloire et le soutien,
Grand roi, bon philosophe, et fort mauvais chrétien.
Il vouloit se construire un agréable asyle,
Où loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir des cerfs,
Mais des foibles humains méditer les travers,

Et mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec d'Argens, Voltaire et Lamettrie.
Sur le côteau riant, par le prince choisi,
S'élevoit le moulin du meunier *Sans-Souci* ;
Le vendeur de farine avoit pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude;
Et de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournoit son aîle, et s'endormoit content.
Très-bien achalandé, grace à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire ;
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons,
Alloient à *Sans-Souci* pour danser aux chansons.
Sans-Souci ! ce doux nom, d'un favorable augure,
Convenoit aux amis des dogmes d'Épicure :
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.
Hélas ! est-ce une loi, sur notre pauvre terre,
Que toujours deux voisins entre eux auront la guerre ;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois ?
En cette occasion, le roi fut le moins sage ;
Il lorgna du voisin le modeste héritage :
On avoit fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdoit tout entier.
Il falloit sans cela renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins et masquer l'avenue.
Des bâtimens royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important :
« Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en donne
— Rien du tout: car j'entends ne le vendre à personne.

» *Il vous faut* est fort bon ; mon moulin est à moi,
» Tout aussi bien au moins que la Prusse est au roi.
» — Allons ! ton dernier mot, bon homme, et prends-y garde.
» — Faut-il vous parler clair ? — Oui. — C'est que je le garde.
» Voilà mon dernier mot ». — Ce refus effronté,
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile,
Presse, flatte, promet : ce fut peine inutile ;
Sans-souci s'obstinoit : « Entendez la raison ;
» Sire ; je ne peux pas vous vendre ma maison :
» Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître ;
» C'est mon Postdam à moi. Je suis tranchant peut-être ;
» Ne l'êtes-vous jamais ? Tenez ! mille ducats,
» Au bout de vos discours, ne me tenteroient pas ;
» Il faut vous en passer : je l'ai dit, j'y persiste ».
Les rois mal aisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric un moment, par l'humeur emporté :
« Parbleu ! de ton moulin, c'est bien être entêté !
» Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre !
» Sais-tu que, sans payer, je pourrois bien le prendre ?
» Je suis le maître. — Vous ? de prendre mon moulin ?
» Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin ».
Le monarque, à ce mot, revint de son caprice,
Charmé que sous son règne on crût à la justice.
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :
« Ma foi ! messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
» Voisin ! garde ton bien, j'aime fort ta réplique ».
Qu'auroit-on fait de mieux dans une république ?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier.
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,

Se permit maintes fois telle autre fantaisie ;
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie,
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Épris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu : ce sont-là jeux de prince ;
On respecte un moulin, on vole une province.

Par le C. ANDRIEUX.

INSCRIPTION

Pour la statue de l'AMOUR.

N'OFFRANT qu'un cœur à la beauté ;
Aussi nu que la Vérité,
Sans armes comme l'Innocence,
Sans ailes comme la Constance,
Tel fut l'Amour au siècle d'or :
On ne le trouve plus, mais on le cherche encor.

Par le C. DAMIN.

RENVOI DE CHEVEUX.

DANS mon désespoir amoureux,
Je pourrois, comme beaucoup d'autres,
Pleurer, m'arracher les cheveux :
Je ris, et je vous rends les vôtres.

Par le C. PONS DE VERDUN.

L'ANE ET LE FLAGEOLET,

FABLE (1).

TROUVEZ cet apologue,
Fait avec ou sans art;
Voici tout mon prologue:
C'est l'effet du hasard.

Auprès d'un hêtre antique,
Dans un pré, sur le tard,
Passoit une bourique,
Par l'effet du hasard.

Au pied de ce vieux hêtre,
Elle trouve, à l'écart,
Un flageolet champêtre,
Oublié par hasard.

En flairant l'herbe fine,
L'âne, au luth campagnard
Applique sa narine,
Et souffle par hasard.

(1) Tirée d'Yriarte, auteur espagnol, qui a ecrit en vers non rimés.

L'haleine du zéphire
Y pénètre, et sans art
Le flageolet soupire,
Par l'effet du hasard.

Ho! ho! dit la bourique;
J'en sais plus que Ronsard:
Et puis, que ma musique
M'attire le brocard!

Un sot à longue oreille,
Sans les règles de l'art,
Une fois fait merveille:
C'est l'effet du hasard.

Par le C. DE SAINT-ANGE.

SUR LES BAILLEMENS

DE JOSEPH MARIE.

TOUT fait bâiller Joseph Marie.
Nous avons beau nous travailler,
Monsieur toujours bâille et s'ennuie;
Rien ne sauroit le réveiller.
Laissons bâiller Joseph-Marie;
S'il bâille autant qu'il fit bâiller,
Il bâillera toute sa vie.

Par le C. R. F.

SUR LES MÉCHANS.

Il est un dieu pour les auteurs,
Qui leur fait mépriser l'envie ;
Il est un dieu pour les buveurs ;
Il est un dieu pour la folie ;
Il est un dieu pour les enfans ;
Il est un dieu pour la tendresse ;
Il est un dieu pour la vieillesse :
Il n'en est pas pour les méchans.

On pardonne à l'homme indigent
Un peu d'humeur et d'injustice ;
On pardonne à l'homme imprudent
Un propos tenu sans malice ;
On pardonne au sot ignorant :
On pardonne au juge sévère ;
On pardonne à l'homme en colère :
Mais on se venge du méchant.

Celui que fuyoit le bonheur
Souvent le trouve dans les larmes ;
Le sage le trouve en son cœur ;
Le guerrier, dans le bruit des armes ;
L'amant le doit au sentiment,
La jeune fille, à sa parure ;

Il est par-tout pour l'ame pure,
Mais nulle part pour le méchant.

On aime jusques aux défauts
Du fils à qui l'on donna l'être;
On aime, en souffrant mille maux;
L'infidelle qui les fit naître;
On aime un ingrat repentant;
On aime un père inexorable;
Au supplice on plaint un coupable:
Mais on hait toujours un méchant.

Par la C. CONSTANCE PIPELET.

A UNE JEUNE PERSONNE,

Qui m'avoit prié de faire l'épitaphe de son amour-propre.

CI-GIT, en attendant la résurrection;
L'ami d'Annette, ami de prédilection,
L'amour-propre d'Annette. Annette certifie;
En toute humilité, que le gaillard est mort.
Eh! comment donc le drôle a-t-il perdu la vie?
Il étoit si dodu! si bien portant! si fort!
Quiconque soutiendroit à la philosophie
Qu'il est des revenans, Annette, auroit-il tort?

A UNE VIEILLE DE DIX-SEPT ANS.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver?*

AGLAÉ, de vos dix-sept ans,
Quoique le fardeau vous oppresse,
Je préfère aux fleurs du printems
Les glaces de votre vieillesse.
J'aime vos antiques appas,
J'admire encor leur flétrissure.
Sur mes goûts ne disputez pas :
Tous les goûts sont dans la nature.

Vous avez peu de cheveux blancs ;
Votre taille est encor mignonne ;
Vous conservez toutes vos dents,
Sans en garder contre personne.
Le doux sourire de l'amour
Anime encor votre figure :
Le ciel, au déclin d'un beau jour,
Sourit encore à la nature.

Si pourtant vous ne pouvez pas
Aller jusqu'au bois sans crossette ;
Ma bonne, donnez-moi le bras,
Pour vous mener sous la coudrette.

Au doux murmure des ruisseaux,
Nous essairons sur la verdure,
De concert avec les oiseaux,
Le vieux refrain de la nature.

Par le C. DEMOUSTIER.

AU CITOYEN F*,

Qui m'avoit adressé des vers.

Vous m'offrez en vain cet encens
Qu'aux plus fameux auteurs votre muse dispense;
Pour prix de vos nouveaux accens,
N'attendez rien que mon silence.
Amant de la paresse et de la volupté,
Je dois plus que jamais chérir mon esclavage.
Pourquoi me dérober à mon oisiveté?
Pourquoi répondre à votre hommage?
Le but de nos travaux est l'immortalité.
Je l'obtiens par vos vers et par votre suffrage.

Par le C. LARNAC.

SUR UNE ÉPIGRAMME TARDIVE.

Tant qu'il a gardé le silence
Je l'ai cru quelque peu malin;
Il vient de m'attaquer.... Enfin
Je reconnois son innocence.

Par le C. FABIEN PILLET.

APOLOGUE.

ABANDONNANT la terrestre demeure,
Un jour, dit-on, six hommes vertueux,
Morts à la fois, vinrent à la même heure
Se présenter à la porte des cieux.
L'ange paroît, demande à chacun d'eux
Quel est son culte ; et le premier s'approche,
Disant : « Tu vois un bon Mahométan ».

L'ANGE.

Entre, mon cher, et tournant vers ta gauche,
Tu trouveras le quartier musulman.

LE SECOND.

Moi, je suis Juif.

L'ANGE.

Entre, et cherche ta place
Parmi les Juifs. Toi, qui fais la grimace
A cet Hébreu, qu'es-tu ?

LE TROISIÈME.

Luthérien.

L'ANGE.

Soit ! entre, et va, sans t'étonner de rien,
T'asseoir au temple où s'assemblent tes frères.

LE QUATRIÈME.

Quakre.

L'ANGE.

Eh bien ! entre, et garde ton chapeau ;

Dans ce bosquet, les quakres sédentaires
Forment un club; on y fume.

LE QUAKRE.

Bravo!

LE CINQUIÈME.

J'ai le bonheur d'être bon Catholique;
Et comme tel, je suis un peu surpris
De voir un Juif, un Turc en paradis.

L'ANGE.

Entre, et rejoins les tiens sous ce portique;
Venons à toi: quelle religion
As-tu suivie?

LE SIXIÈME.

Aucune. — Aucune? — Non.
— Mais cependant quelle fut ta croyance?
— L'ame immortelle, un Dieu qui récompense;
Et qui punit; rien de plus. — En ce cas,
Entre, et choisis ta place où tu voudras.

Par le C. PARNY.

QUATRAIN,

Sur la proposition faite de nommer Bonaparte à la place de Carnot à l'Institut national, section de méchanique.

COLLÈGUES, amans de la gloire,
Bonaparte en est le soutien:
Pour votre méchanicien,
Prenez celui de la victoire.

Par le C. LE BRUN.

LES MERVEILLEUSES.

La décence charme toujours
Les yeux et les oreilles ;
Jadis de modestes atours
Paroient jeunes et vieilles ;
Mais les *Merveilleuses* de nos jours
Ne sont point des merveilles.

Bras nus et grand chapeau garni,
Perruque sans pareille,
Jupons retroussés, dieu merci !...
Du fard jusqu'à l'oreille ;
Une *Merveilleuse*, mise ainsi,
Croit être une merveille.

Jamais la Grèce (1), on en répond,
N'eut de mode pareille ;
A voir le train dont elles vont,
Si la pudeur n'y veille,
Les *Merveilleuses* découvriront
Bientôt.... monts et merveille.

(1) Les Merveilleuses prétendent que leur costume est renouvelé des Grecs.

Sous un corset de fin linon
Et la jupe pareille,
Comme une rose en son bouton,
Églé, fraiche et vermeille,
N'est pas une *Merveilleuse*, non;
Mais c'est une merveille.

Combien je découvre d'appas,
Églé, quand tu sommeilles!
Et que j'aime ton embarras,
Lorsque tu te réveilles!
Nos *Merveilleuses* ne peuvent pas
M'offrir tant de merveilles.

Par le C. D.

IMITATION DE L'ANTHOLOGIE.

De sept flèches atteint et percé pardevant,
Trasybule tomba digne de sa patrie,
Et sur son bouclier fut ramené sans vie.
Son vieux père au bûcher le porta tout sanglant:
Que les lâches, dit-il, pleurent sur mon enfant!
Mes larmes flétriroient la gloire qui couronne
L'heureux fils de Tynnique et de Lacédémone.

EXEGI MONUMENTUM,

ODE

Qui doit terminer le cinquième et dernier livre des Odes de l'auteur.

GRACE à la Muse qui m'inspire,
Il est fini ce monument,
Que jamais ne pourront détruire
Le fer ni le flot écumant.
Le ciel même, armé de la foudre,
Ne sauroit le réduire en poudre:
Les siècles l'essairoient en vain.
Il brave ces tyrans avides,
Plus hardi que les pyramides,
Et plus durable que l'airain.

Qu'atteste leur masse insensée?
Rien, qu'un néant ambitieux:
Mais l'ouvrage de la pensée
Est immortel comme les dieux.
Le tems a soufflé sur la cendre
Des murs qu'aux rives du Scamandre
Cherchoit l'ami d'Ephestion;
Et quand tout meurt, peuples, monarques,
Homère triomphe des Parques
Qui triomphèrent d'Ilion.

Croyez-en le dieu qui m'anime ;
Je ne mourrai point tout entier.
Eh! ne voyez-vous pas la Gloire
Qui jusqu'au temple de Mémoire
Me fraie un lumineux sentier.

J'échappe à ce globe de fange :
Quel triomphe plus solemnel!
C'est la mort même qui me venge ;
Je commence un jour éternel.
Comme un cèdre aux vastes ombrages,
Mon nom, croissant avec les âges,
Règne sur la postérité.
Siècles, vous êtes ma conquête ;
Et la palme qui ceint ma tête
Rayonne d'immortalité.

Par le C. LE BRUN.

PORTRAIT.

1788.

SUR le choix des parfums qu'il a d'intelligence!
Des pieds jusqu'à la tête il est tout élégance :
Les autres ne sont rien, lui seul est toujours mieux;
Adonis est moins beau, moins vigoureux Hercule:
Pour la femme qui pense, il seroit ridicule ;
Pour chaque folle, il est vraiment *délicieux*.

Par le C. GUICHARD.

LE POÈTE ET SON JARDINIER,

DIALOGUE.

Eh! c'est toi, Mathurin! — Oui, monsieur. — Toujours gai,
Je vois. — Un jardinier doit l'être au mois de mai.
— Mais tu l'es en tout tems. — Et vous, notre bon maître,
Toujours pensif, rêveur! Si je puis m'y connoître,
Vous avez du chagrin. — Moi? non. — En bonne foi!
Croiroit-on bien qu'ici, le plus joyeux, c'est moi?
— Eh! pourquoi pas, mon cher? — Étant ce que vous êtes,
Cependant... au village, on sait ce que vous faites;
C'est de la comédie; et je ne suis qu'un sot,
Ou, comme moi, chacun entendra par ce mot
Quelque chose de gai, de plaisant, qui fait rire:
Or, je ne comprends pas, puisqu'il faut vous le dire,
Comment vous faites rire, en ne riant jamais.
— Jamais? — Ou rarement. — Je suis sérieux, mais...
— Franchement! sérieux est bien voisin de triste.
Tenez! vous avez fait... comment donc? *l'Optimiste?*
C'est comme qui diroit l'homme toujours content.
Moi, je suis bien cet homme: en diriez-vous autant?
Vos ouvrages et vous, ne vous ressemblez guères:
Ici, tous les enfans ressemblent à leurs pères.
— Fort bien! mais tu crois donc la comédie un jeu,
Pour celui qui la fait? Tu te trompes un peu.
Puisque nous en parlons, il faut que je t'explique,

Mathurin, ce que c'est qu'un poète comique.
— Très-volontiers. — Écoute. — Allez, j'écoute bien.
— Le poète comique est un homme de bien,
Qui de vices, au moins de travers innombrables,
Voudroit tout doucement corriger ses semblables.
Va-t-il d'un magister prendre l'air imposant?
Au contraire, il annonce un spectacle amusant;
On y court: il présente alors maint personnage:
Chacun parle, ou du moins doit parler son langage,
Quelquefois vicieux, ridicule souvent;
Et tel des spectateurs, en ce tableau vivant,
Pour peu qu'il le voulût, pourroit se reconnoître,
Mais reconnoît plutôt ses voisins, qui peut-être
Lui rendent la pareille, aveugles comme lui.
— C'est donc comme chez nous? Chacun y rit d'autrui.
— Oui; mais tout en riant, au fond, la comédie
Marche droit à son but, avec art s'étudie
A corriger les sots, les fripons, les méchans,
Et n'amusant jamais que les honnêtes gens,
Avec l'air du plaisir qu'elle promet et donne,
A le secret d'instruire aussi bien que le prône.
— Je commence à comprendre; et même, à ces sermons
On ne dort pas, je gage. — Eh non! quand ils sont bons.
Ce que tu prenois donc pour un vain badinage,
Est plus pénible encor que votre jardinage,
Veut un plus long travail. — A-t-on vu rien d'égal?
Vous donnez du plaisir, et n'avez que du mal.
Oh! cette comédie est vraiment singulière.
— Je crois t'avoir parlé quelquefois de Molière,
Mon maître, mon modèle. — Ah! oui, je m'en souvien;

Vous nous en avez lu : cela m'amusoit bien ;
A ce qu'il me paroît, c'étoit un habile homme.
Jamais je n'oublîrai son *Bourgeois Gentilhomme*,
Qui veut, à soixante ans, rapprendre l'alphabet.
Et sa servante !... Enfin, croiriez-vous que Babet,
Quand, par hasard encore, elle songe à Nicole,
Fait ni plus ni moins qu'elle, et rit comme une folle ?
— Oui ! — Ce Molière-là devoit être bien gai ?
— Il étoit sérieux, au contraire. — Est-il vrai ?
— Mélancolique même : au fond du cœur, sans doute,
Il ressentoit ce charme et ces douceurs que goûte
L'honnête-homme qui voit, qui sent la vérité ;
Mais rien dans ses discours n'annonçoit la gaité,
Et c'est le seul côté par où je m'en rapproche.
— On ne vous auroit pas jadis fait ce reproche :
Car je vous ai connu bien plus gai qu'aujourd'hui.
— Peut-être en mon jeune âge : il s'envole ; avec lui,
L'heureuse insouciance et l'enjoûment folâtre.
O ! combien le chemin qui conduit au théâtre,
Est escarpé, pierreux, de ronces hérissé !...
— On applanit, ratisse, arrache. — Eh oui, je sai
Que rien ne te résiste. — Oh, cela, je m'en pique.
— Mathurin ! tu n'es pas un poète comique.
C'est le plus rude état qui soit au monde entier :
Et je retournerois à cet ingrat métier !
J'aimerois mieux sans cesse arracher ronce, ortie...
C'en est fait ! plus de vers, et plus de comédie. —
Plus de vers ?... Oui ! que j'aille, en un dépit soudain,
Jettant bêche et râteau, crier, *plus de jardin !*
Il faut que vous rimiez, comme il faut que je pla

J'ai bien encor pour vous une idée excellente :
Mais je n'ose.... — Pourquoi ? — Sur un sujet pareil,
Il n'est pas trop aisé de donner un conseil.
— Parle toujours. — Hé bien, dans le fond de mon ame,
Je vous souhaiterois.... — Hé ! quoi donc ? — Une femme.
— Une femme ? — Oui, monsieur ; c'est ce qu'il vous faudroit :
De l'ennui, du chagrin cela vous guériroit.
Ah ! l'homme n'est pas né pour vivre solitaire.
Vous nous parliez d'un *vieux... céli...* — *célibataire.*
— Ah ! oui : vous y donnez une forte leçon
Pour que l'on se marie : et vous restez garçon !
A tous vos beaux discours on ne se fiera guères.
Vous faites des sermons ; oui, mais de vos confrères
Vous suivez donc l'exemple, et, comme eux, vous trichez ;
Car vous ne faites pas ce que vous nous prêchez.
— Je m'étois déjà fait ce reproche à moi-même.
— Il est si doux d'avoir quelqu'un, là, qui nous aime !...
Vous avez le cœur bon ; et vous resteriez seul !
— J'aurai mes sœurs : ton fils n'est-il pas mon filleul ?
— Ce n'est pas votre enfant. — Les pièces que j'ai faites,
Ce sont-là nos enfans, à nous autres poètes.
— Ceux-là ne disent mot, et ne caressent pas.
Vous caressez les miens de si bon cœur ! ... — Hélas !
— Vous verriez d'un autre œil cette chère campagne,
Si vous la partagiez avec une compagne,
Si vous aviez sur-tout l'espoir de la laisser
A vos enfans ; alors, soit dit sans vous blesser,
Au lieu de peupliers, vous planteriez des chênes.
Mais bon ! je perds le tems en remontrances vaines.
'e m'écoutez pas : vous rêvez. — Eh ! oui, tien,

Je songe à mettre en vers ce naïf entretien.
— En vers? c'est trop d'honneur que vous voulez me faire.
— Un poète, bon-homme au fond, quoique sévère,
Boileau...., mais le pourrai-je imiter sans orgueil?
A su rendre immortel son jardinier d'Auteuil,
Antoine, en lui parlant dans une belle épitre.
A l'immortalité je n'ai pas même titre;
Mais tu vivras, du moins, aussi long-tems que moi.
— C'est tout ce que je veux. *Mathurin* peut, je crois,
Figurer dans un vers tout aussi-bien qu'*Antoine*.
Mes enfans n'auront pas de moi grand patrimoine;
Mais on dira: « Leur père, homme franc, sans chagrin,
» Étoit le jardinier du bon.... — Eh! Mathurin,
Qu'importe ce qu'un jour de nous on pourra dire?
Soyons heureux et bons: cela doit nous suffire.
Mais adieu! car tes yeux ont besoin de sommeil.
— Bon soir, monsieur! songez à mon petit conseil.
Le hameau tout entier par ma voix vous invite.
— Hé bien! j'y penserai. — Pensez-y donc bien vite:
Il s'agit du bonheur, et les momens sont chers.
Des vers! une femme! — Oui? commençons par les vers.

Par le C. COLLIN-HARLEVILLE.

QUATRAIN.

Au moment de nous séparer,
Nous nous disons: oui, je t'adore;
Mais c'est pour en jouir encore,
Et non pour nous en assurer.

Par le C. SAINT-LAMBERT.

LA COUR ROMAINE,

ALLÉGORIE.*

Pierre avoit une barque, où maint peuple payen,
Dans les filets de ce grand pêcheur d'hommes,
Ne formoit plus qu'un seul peuple chrétien,
Et qu'à ses fils il laissa pour tout bien.
Ce bien, que ne l'ont-ils, jusqu'au tems où nous sommes,
Gardé tel qu'ils l'avoient recueilli de ses mains!
Mais pour pêcher le doublon, la pistole,
Ils quittèrent, hélas! la pêche des humains.
Le monde entier fut pour eux le Pactole.
Bref! ils prirent tant d'or, qu'il leur parut chétif
De n'avoir à régir qu'un misérable esquif.
Aussi bientôt la nacelle légère
Devint chebec, frégate, et puis elle s'accrut,
S'accrut au point d'être un vaisseau de guerre.
Devant son pavillon, tout fléchit, tout se tut,
Et ses canons sacrés firent trembler la terre.
Mais enfin il vieillit; aujourd'hui fracassé,
Jouet des flots, le terrible navire
Pourrit au port, dans la vâse enfoncé;
Et chaque jour, sa maladie empire.
On l'a radoubé mille fois;
Vermoulu jusqu'au cœur et tombant en poussière,
aut l'abandonner, et si ce n'est par choix,
evenir de force à la barque de Pierre.

ARRÊTE,

QUI ÉRIGE EN FÊTE LA RÉCOLTE DES POMMES;

EXTRAIT

Des registres de la Société de Pomone, *instituée à Paramé, canton de Saint-Malo.*

Nous, par la grace de Pomone,
Directeur de son Institut,
Gloire à notre auguste patrone!
A ceux qui l'honorent, salut!

Considérant que le tribut
Qu'à l'hiver doit payer l'automne,
Est prêt à nous être livré;
Que Septembre a mûri nos pommes;
Et que le pressoir préparé
Rappelle à tous tant que nous sommes,
Un devoir antique et sacré;

Considérant que les louanges
Qu'on adresse au dieu du raisin,
Célèbrent autant les vendanges
Que la saveur de son bon vin;

Que de ces fêtes qu'on nous vante,
Le cercle peut être agrandi ;
Que le plaisir est une plante,
Qui pousse au nord comme au midi ;

Considérant que si la vigne
Voit son fruit, en cet heureux mois,
Récolté par de jolis doigts,
La pomme n'en est pas moins digne ;
Qu'elle eut l'honneur d'être jadis
Le prix offert à la plus belle ;
Et que son nom seul nous rappelle
Hercule, Hyppomène, Pâris,
Tous devenus fameux par elle ;

Arrêtons :

1.

Que dans les vergers
Qui de nos sœurs sont tributaires,
Nous nous rendrons tous en bons frères,
Sans aucuns secours étrangers ;
Et que là, chacun avec zèle,
Assisté d'une sœur fidèle,
Cueillant le fruit sur le rameau,
En remplira, soit le chapeau,
Soit le tablier de la belle,
Qui posant, pour fixer l'échelle,
Son pied sur le premier barreau,
Pourra du jeu de sa prunelle
Animer encor le tableau.

2.

Ayant lu dans de vieux adages,
Que l'on ne doit jamais heurter
Les goûts, les mœurs ni les usages,
Lorsque l'on veut faire adopter
Les choses même les plus sages;
Nos très-dignes sœurs ne pouvant
Forcer leur débile paupière
A s'ouvrir au soleil levant,
Sans passer la journée entière
En proie aux langueurs du sommeil;
Sans regretter que ses doux songes,
Chassés par un trop prompt réveil,
N'aient pas achevé leurs mensonges;
Voulant prévenir ces regrets,
Deux heures après que l'aurore
Aura pleuré sur nos guérets,
Ou, si l'on veut, plus tard encore,
Au quart du jour, chacun de nous,
Les frères, en veste légère,
Les sœurs, en habit de bergère,
Partiront pour le rendez-vous.

3.

Arrivés au lieu de la fête,
Tous, s'élançant dans le jardin,
Iront d'abord se mettre en quête,
Pour rapporter roses, jasmin,
Dont les uns orneront le sein,
Qui leur donne martel en tête,

Et dont les autres en retour
Feront des guirlandes légères,
Qu'elles attacheront autour
Des chapeaux de leurs très-chers frères:
Et pour que ce don mutuel
Augmente et soutienne leur zèle,
Exigeons que chacun le scelle
D'un baiser archifraternel.

4.

Le baiser pris, la troupe sainte
Savourant sa douce onction,
Deux à deux en procession,
Du verger gagnera l'enceinte;
Et là, chacun sur son pommier,
S'établissant en diligence,
Agira comme l'ordonnance
Le dit à l'article premier.

5.

Lorsque passant sur nos demeures,
Phébus, des régions de l'est,
Descendu vers celles de l'ouest,
Annoncera qu'il est deux heures;
A ce signal qu'on guettera,
Chacun, du haut de son échelle,
Prenant Phébus pour son modèle,
Vers sa Thétis redescendra,
Et s'il tombe, il s'arrangera
Pour ne tomber qu'à côté d'elle.
S'il n'arrive point d'accident,

Alors l'un l'autre s'entr'aidant,
Suivant sa force ou sa foiblesse,
Des fruits épars sous les pommiers
Recueillant encor la richesse,
Ils pourront se parler tendresse,
Tout en remplissant leurs paniers.

6.

Pour se rendre les dieux propices;
Si la dévote antiquité
Intéressoit leur vanité
Par l'appareil des sacrifices,
Cet exemple, imité par nous,
Ne flattera pas moins Pomone,
Et le cidre qu'elle nous donne
En deviendra beaucoup plus doux.
Le plus gracieux témoignage
A lui donner de nos respects,
Est, sans contredit, un hommage
Qui soit renouvelé des Grecs:
Tout le cortége, en conséquence,
En main portant un long rameau,
Autour des pommes en monceau,
Marchera trois fois en cadence;
Et puis sur le cul d'un tonneau
Que l'on aura paré d'avance
De lin, de franges, de festons,
Et de bouquets de toute espèce,
Après avoir, par des chansons,
Célébré la bonne déesse,

Ses graces, ses nobles façons,
Et son éternelle jeunesse;
Un pontife, à l'instant nommé
Pour remplir cet emploi sublime,
Lui présentera la victime
Sous l'apparence d'un pommé,
Alors, dans sa croûte dorée,
Enfonçant le sacré couteau,
De son offrande séparée,
La part de Pomone assurée,
Il donne à chacun son morceau.

7.

La distribution finie,
Dévotement la compagnie
En file sortant du verger,
Ira dans la salle à manger
Terminer la cérémonie;
Car une fête sans banquet
Est, comme on dit, un corps sans ame,
Une jeune bru sans bouquet,
Un feu noir qui brûle sans flamme.

8.

Conformément à nos statuts,
Qui ne sont pas des loix pour rire,
Des fruits seuls, cela doit suffire,
Seront servis, et rien de plus.

9.

A cette règle salutaire,
Si quelque jambon réfractaire,

De respect o
En paroissar
Malheur, n
ORDONNON
Pour le buf

Toute fête
Étant enco
Le banquet
Que le reste
On valse da
Supprimant
Qui rendan
Assigne à ch
Comme à ch
Ainsi donc,
Ne suivant p
Pourra dans
Jusques à la
CAR TEL ES

Fait pour la
Et scellé de
Le premier j
Mil sept cen

FRAGMENT

DES GÉORGIQUES FRANÇAISES.

Voyez d'un marbre usé le plus mince débris.
Quel riche monument! de quelle grande histoire
Ses révolutions conservent la mémoire!
Composé des débris de l'empire animé,
Par la destruction ce marbre fut formé.
Pour créer ces débris dont les eaux le pétrirent,
De générations quelles foules périrent!
Combien de tems sur lui l'océan a coulé!
Que de tems dans leur sein les vagues l'ont roulé!
En descendant des monts dans les profonds abîmes;
L'océan autrefois le laissa sur leurs cimes:
L'orage dans les mers de nouveau le porta;
De nouveau, sur ses bords, la mer le rejeta,
Le reprit, le rendit. Ainsi rongé par l'âge,
Il endura les vents, et les flots, et l'orage.
Enfin de ces grands monts, humble contemporain,
Ce marbre fut un roc, ce roc n'est plus qu'un grain:
Mais fils du tems, de l'air, de la terre et de l'onde,
L'histoire de ce grain est l'histoire du monde.

Par le C. DELILLE.

CANTIQUE D'ACTÉON.

Air : *Des pendus.*

Or, messieurs, soyez tous émus :
Car du petit-fils de Cadmus,
Je vais rappeler la disgrace ;
Ce chasseur voulut, à la chasse,
Comme un chasseur des plus adroits,
Courir deux lièvres à la fois.

À ses chiens, il dit : « Mes amis,
» Aux bons avis soyez soumis :
» Aimés de tous tant que nous sommes,
» Fraternisez avec les hommes :
» Périsse tout chien qui me sert,
» S'il prend un homme pour un cerf » !

Cela dit, il suit un ruisseau,
Et surprend des nymphes dans l'eau !
Voyant Diane au milieu d'elles,
Il lorgne au bain toutes ces Belles ;
Et ce que lui réfléchit l'eau
Ajoute au charme du tableau.

Au chasseur, d'un air interdit,
En rougissant, Diane dit :

« Un homme ici ! dieux ! quel contraste !
» Me reluquer, moi qui suis chaste !
» Vous chaste ! lui dit le vaurien ;
» Madame, je n'en savois rien ».

A ces mots, notre jouvenceau
Est couvert d'un déluge d'eau :
En cerf, Diane vous le change ;
C'est ainsi que femme se venge :
Or faisant un cerf du garçon,
Il en coûtoit moins de façon.

Par des procédés inhumains,
En pieds on lui change les mains.
Mon chasseur a beau se débattre,
Au lieu de deux, il en a quatre :
Si bien, comme on peut le penser,
Qu'*il ne sait sur quel pied danser*.

Diane, suivant ses transports,
Ainsi lui change tout le corps :
Cette métamorphose faite,
D'un bois il faut orner sa tête ;
Et pour cette opération,
On fit trouver *Endymion*.

Dès qu'il voit ses chiens approcher,
Le nouveau cerf veut se cacher :
Eux déjà, sans le reconnoître,

Voudroient se partager leur maître ;
Il crie, il pleure tour-à-tour :
Mais *on passe à l'ordre du jour.*

Toute sa meute enfin accourt ;
Il veut parler, il reste court ;
Sur le sable il voudroit écrire ;
Pas un de ses chiens ne sait lire ;
On le condamne, il est mangé :
L'honneur de Diane est vengé.

Les uns ont péri par les mains
De serviteurs bien inhumains,
Et d'autres par des mains plus chères ;
Actéon, que l'on ne plaint guères,
Périt par celles de ses chiens ;
On n'est trahi que par les siens.

Si, pour surprendre fille au bain,
D'un bois on est orné soudain,
Pauvres maris, par cette histoire,
On seroit bien tenté de croire
Que vous avez voulu lorgner
Les filles qui vont se baigner.

Par le C. DEMAUTORT.

SUR LA BOUSSOLE.

Lisez-vous la *boussole?* On en parle par-tout.
Ah! monsieur, la *boussole* est d'un merveilleux goût!
Méditez-la, de grace. — Oui, mais où se vend-elle?
—Eh mais! vraiment, monsieur! la demande est nouvelle
A la petite poste on la donnoit jadis,
Et jamais elle n'eut que des lecteurs *gratis.*
Cependant Paliseaux, et son digne interprète,
Ce couple si fameux, de lui-même étonné,
Pour punir les écarts de ma plume indiscrète,
Déchaine contre moi son unique abonné.
— Fort bien! la vengeance console.
Les voilà trois! d'honneur! leur destin est charmant.
Rendons hommage à la *boussole* :
Il ne lui manque que l'aimant.

Par le C. Joseph Despaze.

RÉPONSE.

Joseph, de l'un à l'autre pôle,
Croyoit que son *fanal* éclairoit l'univers:
Je comptois passer les deux mers,
Accompagné de ma *boussole.*
Nous nous trompions également,
Et voici de quelle manière:
Ma *boussole* étoit sans aimant,
Comme son *fanal* sans lumière.

LA FORÊT DE WINDSOR,

POÈME DE POPE (1),

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS.

Ton antique forêt, tes profondes retraites,
Séjour silencieux que cherchent les poètes,
Windsor, à te chanter sollicitent ma voix.
Quittez vos antres frais, jeunes vierges des bois;
Que j'entende rouler les eaux de vos fontaines;
Déployez sur mon front l'ombre de vos vieux chênes;
Et vous, qui présidez aux champêtres concerts,
O Muse! à vos secrets initiez mes vers.
Granville (2) a commandé; quelle Muse indocile
Refusera jamais de chanter pour Granville?
Dans les vers du poète, Eden fleurit encor.
Que n'ai-je de ses chants l'harmonieux accord!
Windsor, ainsi qu'Eden, vivroit dans la mémoire,
Et rivaux de beautés, ils le seroient de gloire.

(1) Pope publia ce poème en 1713, lors de la paix d'Utrecht. C'est celui de ses ouvrages dont il estimoit le plus le style. (*Note de l'auteur, ainsi que les suivantes, excepté celle de la page 267.*)

(2) Nom du lord *Lansdown*, connu par plusieurs ouvrages estimés, et ami

De contrastes heureux Windsor est embelli:
L'humble vallon se joint au mont enorgueilli,
Et la fraiche forêt à la plaine brûlante,
Et la terre immobile à l'onde qui serpente.
Ce n'est point un chaos de cent tableaux divers:
Mais c'est l'accord réglé de ce vaste univers;
Où la confusion avec l'ordre est unie,
Où la variété règne avec l'harmonie.
Des bosquets agités et calmes tour-à-tour
Le feuillage à-la-fois s'ouvre et se ferme au jour.
Telle on voit une amante à l'œil fier, au cœur tendre,
Sans permettre un baiser, ne pouvoir le défendre.
Là des arbres nouveaux, dispersés au hasard,
Semblent se fuir l'un l'autre; et plus loin, mon regard
Suit des prés rembrunis dans leur sombre étendue,
Et trouve un mont d'azur qui se perd dans la nue.
La bruyère, qu'agite un doux frémissement,
De ses feuilles de pourpre étale l'ornement;
Et parmi des champs nus où languit la nature,
Il en est dont le sein vaincu par la culture,
Chargé d'épis naissans, couronné d'arbres verds,
D'une île de verdure embellit ces déserts.

Que l'Inde vante moins ses plaines odorantes:
Ah! nous n'envions pas le baume de ses plantes,
Ses arbres parfumés d'où l'ambre coule en pleurs:
Nos chênes ont vieilli pour de plus grands honneurs;
De plus riches tributs étonnant les deux mondes,
Fiers enfans de la terre, ils règnent sur les ondes.

Ce mont resplendissant, l'olympe glorieux,
Sur des trônes d'or siégeoit la cour des dieux,

N'offroit point aux regards plus de magnificence.
Dans les bienfaits des dieux, n'a-t-on pas leur présence ?
Sur des coteaux lointains, nos troupeaux écartés,
De l'absence de Pan ne sont point attristés.
Les fruits dans ces vergers n'attendent point Pomone ;
Sans Flore, l'arbrisseau de sa fleur se couronne ;
Loin des yeux de Cérès, le blé monte, jaunit,
S'allonge, en nappes d'or mollement s'applanit.
Tantôt les blonds épis, dont la tige vacille,
Se foulent onduleux dans un lointain mobile ;
Et tantôt, de leur front humiliant l'honneur,
Ils semblent inviter la faulx du moissonneur.
On voit à ces trésors l'abondance sourire,
Et la paix, des Stuarts (1) nous annonce l'empire.
  Mais combien ces beaux lieux différoient autrefois !
D'horribles animaux, de plus horribles rois
Flétrirent, ô forêt ! tes sites solitaires.
Ces tyrans, de Windsor souverains sanguinaires,
Désenchantoient ces bois, et ces champs, et ces eaux.
Ils changeoient les cités en de vastes tombeaux ;
Assiégeoient l'antre sombre où la brute sauvage,
Plus prudente que l'homme, évitoit l'esclavage !
Mais que dis-je ? quel être auroit pu l'éviter,
Alors qu'en leur délire ils prétendoient dompter

(1) Pope écrivoit sous le règne de la reine Anne, fille de Jacques-le-Catholique. Les partisans et les ennemis de cette reine convenoient que c'étoit une femme fort médiocre. Mais Pope, selon l'usage, donnoit à la monarchie les éloges dus à la nation.

Du peuple des forêts l'antique indépendance,
Et des élémens même asservir la puissance?
En vain le laboureur voit l'épi nourricier
S'enfler aux doux rayons du soleil printanier;
Bientôt pleurant les fruits de sa peine abusée,
Il meurt sur la moisson qu'il a fertilisée.
Pour eux, la mort de l'homme ou du vil animal,
Est un crime pareil, est un plaisir égal.
Les tyrans sont-ils faits pour sentir la nature?
Du moins l'hôte des bois trouvoit sa nourriture;
Victime abandonnée au despote inhumain,
L'homme seul fut encor victime de la faim.
Voyez du fier Normand (1) l'épouvantable joie!
Homicide chasseur, son semblable est sa proie.
Voyez-vous ce tyran, assassin couronné,
Faire un butin royal de son peuple enchaîné?
Les champs sont enlevés à qui les rend fertiles (2);
Dieu n'a plus ses autels, l'homme n'a plus de villes.
Des murs, de leur grandeur naguère enorgueillis,
Sous l'herbe du désert gissent ensevelis.
Les vents, des temples nus battent les voûtes sombres;
Le lierre, du portique embrasse les décombres;
Le cerf altier insulte à ces débris divers;
Dans le sein profané des tombeaux entr'ouverts,

(1) Guillaume *le Conquérant*.

(2) Allusion du poète à un acte de ce tyran, qui, au rapport de quelques historiens, détruisit les habitations dans un circuit de quinze lieues, pour en faire une forêt dans laquelle il pût goûter les plaisirs de la chasse.

L'hôte des bois repose, et sous la nef obscure,
Retentit longuement un sauvage murmure.
Inquiet ennemi des grands et du saint lieu,
Également rebelle à ton peuple, à ton Dieu,
Sous un sceptre d'airain ta sombre barbarie
Courboit le front sacré de l'auguste patrie.
Ceux qui de la conquête et du Saxon vainqueur
Ont évité le fer, n'évitent point ton cœur:
Ton cœur vouloit du sang; il les livre au supplice....
Mais, ô des cieux vengeurs éternelle justice!
Il créa des déserts! il n'eut pas un cercueil!
Ces déserts ont détruit l'espoir de son orgueil;
Son fils meurt, près du cerf dont il poursuit la voie;
Il est tout-à-la fois le chasseur et la proie!
D'autres rois de ces maux enfin sont attendris,
Sont effrayés peut-être; et les troupeaux surpris
Parcoururent ces monts qu'ils n'avoient pu connoître.
Le pauvre releva sa cabane champêtre:
L'arbre admira ses fruits, et le sol étonné
D'épis aux grains féconds fut au loin couronné;
Le laboureur s'émut d'une douce allégresse;
La fière Liberté, notre antique déesse,
Entre nous et les rois vint se placer encor,
Et l'heureuse Albion revit un âge d'or.
Maintenant, ô pasteurs! ô jeunesse enflammée!
Percez dans ses détours la forêt alarmée;
Que le cor retentisse, ou qu'un filet tendu
Présente les dangers du piége inattendu.
Au tems où la perdrix, que le calme rassure,
A nos champs moissonnés demande sa pâture,

Aux jours frais de l'automne, à Diane si chers,
L'épagneul, plein d'espoir, court aux sillons déserts,
De la perdrix errante annonçant la présence;
Si le parfum de l'air la trahit, en silence
Il s'abat, se roidit et la suit du regard.
Dans sa sécurité, la victime, à l'écart,
Crédule, se confie au guéret infidèle,
Et se livre aux filets déployés autour d'elle.
Ainsi, quand d'Albion les généreux soldats
De son sein maternel s'élancent aux combats,
Une ville, aux plaisirs sans alarmes livrée,
Des lignes de Bellone est soudain entourée;
On l'attaque, elle cède, et du fier léopard
L'étendard glorieux flotte sur son rempart.

Le riche oiseau du Phase, à travers la fougère,
Fuit, s'élance et triomphe. O gaîté passagère!
Le plomb brûlant l'atteint; l'oiseau se débattant,
Et voltige, et s'abaisse, et tombe en palpitant.
De quoi lui sert l'éclat de ses couleurs si belles,
La pourpre de sa crête, et l'émail de ses ailes,
De son œil arrondi l'étincelante ardeur,
Et de sa gorge d'or la mobile splendeur?

Dans les bois, dans les champs, lorsque la brume sombre
Oppose à ces plaisirs l'obstacle de son ombre,
La plaine nous invite, et du lièvre trompeur
Le basset presse au loin les détours et la peur.
Ainsi l'hôte des bois trahit donc son semblable!
Mais l'homme l'instruisit : l'homme seul est coupable.

Le givre a-t-il blanchi les bosquets dépouillés?
...colombes volant aux rameaux effeuillés,

Les ombragent en groupe ; et la clairière humide
Enferme dans son sein la bécasse timide.
L'oiseleur au pas lent, au regard empressé,
Tend son tube, le guide, et le coup est lancé ;
Il atteint le pluvier errant sur la bruyère ;
De la frêle alouette, à la voix printanière,
Dans l'air qu'elle égayoit, souvent le plomb fatal
Frappe le vol léger et le chant matinal.
Au retour du printems, sous une ombre incertaine,
Quand de fraiches vapeurs s'exhalent sur la plaine,
Le pêcheur immobile, attentif et penché,
Tient sa ligne tremblante ; et sur l'onde attaché,
Son avide regard semble espérer sa proie,
Et du liége qui saute, et du roseau qui ploie.
Windsor offre en ses eaux tout un peuple écaillé,
L'anguille au corps glissant et d'argent émaillé,
De son vêtement d'or la carpe enorgueillie,
La perche à l'œil ardent et de pourpre embellie,
La truite que colore un éclat enflammé,
Et le tyran des eaux, le brochet affamé.
Mais le Cancer s'embrâse ; une ardente jeunesse
Des limiers aboyans presse encor la vitesse ;
Assiége la forêt, environne ses bords ;
Et le cerf effrayé s'éveille au bruit des cors.
L'impatient coursier palpite dans l'attente ;
Sur le sol qui l'arrête, il bat la plaine absente ;
Et ses pieds, sans partir, ont perdu mille pas.
Il part ! les monts lointains ne l'arrêteront pas.
Quel jeune audacieux atteint ces hautes cimes,
Dans ces vallons retombe, et franchit des abîmes ?

Il fend l'air, il se penche, et voit sans s'étonner,
Sous le coursier volant, la terre au loin tourner.

Windsor, que l'Arcadie exalte ses campagnes,
L'antique chasseresse, et ses chastes compagnes:
Une femme aussi belle, aussi pure à-la-fois,
Erra sous ton ombrage, et protégea tes bois;
Elle sut asservir, dans l'éclat de sa vie,
Les mers à son pouvoir, le monde à son génie.

Jadis même à tes eaux, les Muses l'ont conté,
Diane confia ses bains et sa beauté.
Des nymphes, l'arc en main, la troupe virginale
Oublia pour tes bois les forêts du Ménale.
Une d'elles sur-tout fut long-tems en renom:
Thames étoit son père, et Lodone son nom;
Avec la Zone d'or, le croissant diaphane,
Endymion trompé l'eût prise pour Diane.
Belle, son œil modeste ignoroit sa beauté;
Sa ceinture, sans art, flottoit à son côté;
Ses cheveux sur son front se relevoient en tresse;
Un sonore carquois, présent de la déesse,
Ornoit son dos d'albâtre, et dès le point du jour,
Ses javelots, du cerf menaçoient le retour.
A ces chastes plaisirs imprudemment livrée,
Un jour, loin de ses sœurs, elle étoit égarée:
O malheur! le dieu Pan la voit, l'aime et la suit;
Le desir croit encor par l'objet qui le fuit;
Le dieu l'éprouve; il vole, et la nymphe en alarmes,
En redoublant ses pas, redouble encor ses charmes.
Le vol de la colombe est moins précipité,
d un aigle ennemi fend l'air épouvanté,

Et l'aigle est moins rapide, alors que sous la nue
Il poursuit en vainqueur la colombe éperdue.
Mais déjà de ce dieu, la nymphe sans espoir,
De près entend les pas; elle peut déjà voir
L'ombre de Pan courir, s'allonger devant elle;
Sans force, sans haleine, elle pâlit, chancelle;
Son jeune sein palpite, et de ses longs cheveux,
Le vent qui les soulève a détaché les nœuds.
Elle invoque son père, il ne peut plus l'entendre.
Diane même, hélas! ne vient point la défendre.
Enfin, dans son malheur, d'une mourante voix,
Elle implore Diane une dernière fois.
« Déesse! mon erreur loin de tes bois m'exile;
» Permets, ô permets-moi d'y reprendre un asyle!
» Ces bois sont ma patrie; à ces bois paternels,
» Épargne une douleur, un murmure éternels!... »
O prodige! soudain, de larmes humectée,
Elle se fond, s'écoule en une onde argentée;
Cette onde de la nymphe a gardé la froideur;
Son bruit semble être encore un cri de la pudeur;
Elle porte le nom que la nymphe lui donne,
Et parcourt la forêt que parcourut Lodone.
Diane pour ses bains la préféroit toujours,
Et d'un tribut de pleurs elle honoroit son cours.

Quelquefois un berger, rêveur près de cette onde,
Dans son cristal mouvant croit voir un autre monde.
Son œil plonge enhardi sur un ciel abaissé;
Il contemple des monts le sommet renversé,
Des troupeaux entourés d'azur et de lumière,
Le front pendant des bois, le toît d'une chaumière,

Et des arbres absens qui tremblent dans les eaux.
La rivière, au milieu des sites les plus beaux,
Cherche en paix la Tamise, et soudain, à sa vue,
Aux ondes de son père unit son onde émue.
Toi-même, ô fleuve-roi, tes flots enorgueillis
Baignent cette forêt où des chênes vieillis
Promettent à tes bords des vaisseaux tutélaires.
Tu n'as point le destin des fleuves tributaires;
Ils le sont de Neptune, et Neptune est le tien.
Ton cours unit encore aux richesses du sien,
La gaîté des étangs, la clarté des fontaines,
Et la paix du ruisseau, tranquille ami des plaines.
Les Muses ont chanté l'Eridan fabuleux,
Qui se glorifioit de couler pour les dieux;
Il te sied d'être fier, de promener ton onde
Aux lieux où sont réglés les intérêts du monde.
Heureux dans cette cour, qui possède à-la-fois
L'amour de la patrie et la faveur des rois!
Mais combien plus heureux et plus digne de l'être,
Des vierges d'Hélicon le favori champêtre!
Pour lui, dans ces forêts, succèdent à propos
Le loisir au travail, l'exercice au repos.
Amant de la nature, il embrasse, il dévore
La science d'Hermès et du dieu d'Epidaure.
Des fleurs, des minéraux, il exalte, il extrait,
Et l'ame aromatique et le pouvoir secret;
Il cueille au sein des bois ces plantes salutaires,
De vie et de santé riches dépositaires.
Sur d'antiques écrits, avec amour baissé,
sulte les morts, et vit dans le passé.

Sur les cieux, dont Newton lui révèle l'histoire,
Tantôt d'un Dieu puissant il contemple la gloire,
Et tantôt recueilli sous la voûte des bois,
De la philosophie il écoute la voix :
« Suis la simple nature, évite tout extrême,
» Trouve en toi ton ami, songe à l'heure suprême,
Dit-elle, » et vers les cieux, ton séjour paternel,
» Ose élever l'esprit et l'œil d'un immortel;
» De ces astres errans l'ame est concitoyenne;
» Le ciel est leur patrie, il est aussi la tienne ».
Tels étoient les loisirs du vainqueur d'Annibal;
C'est ainsi que vivoient Atticus et Trumbal.

Douces illusions! consolantes déesses!
Muses! de ma pensée éternelles maîtresses!
Portez, ô portez-moi vers des lieux retirés,
De fraîcheur, de parfums, de verdure entourés;
Au sommet de Cooper; aux bords de la Tamise,
Poétique séjour qu'Apollon favorise!....
Mais déjà je les vois, déjà je les parcours!
Qu'ai-je entendu? quel son meurt et renaît toujours?
Guidé par ces accens, j'entre dans ces retraites,
Sanctuaire honoré par la voix des poètes.
C'est là que moduloient, sur des rithmes divers,
Denham ses premiers chants, Cowley ses derniers vers.
Les derniers! ô douleur! la Tamise plaintive
Vit sa pompe de mort avancer sur la rive;
Ses cygnes, partageant son regret éternel,
Suivirent ce rival de leur chant fraternel;
Et des Muses en deuil les lyres détendues,
Aux saules attristés restèrent suspendues.

On eût dit que la mort qui termina leurs chants,
Transmettoit son silence et son deuil à nos champs.
Qui nous consolera de ne plus les entendre,
Ce Denham si sublime (1), et ce Cowley si tendre (2)?
Mais écoutons ; des chants résonnent dans ces bois.
Revivent-ils, mylord ? ou n'est-ce point ta voix ?
Granville, c'est à toi d'animer ces retraites ;
A leur premier séjour rappelle nos poètes ;
Des arbres de Windsor peins les panaches verds ;
Que ces tableaux vieillis soient jeunes dans tes vers.
Chante encore ses monts : que tes accords sublimes
Vers la voûte du ciel montent avec leurs cimes ;
Et, cueillant d'Apollon le laurier le plus beau,
A l'étoile d'argent donne un éclat nouveau.
C'est encore à l'aspect de ce frais paysage,
Que soupira Surrey (3), Granville d'un autre âge,
Qui, né pour les combats, les plaisirs et les arts,
Servit en même-tems l'Amour, Phœbus et Mars.
Sa voix, à ces forêts, sut avec mélodie
Confier ses desirs et sa mélancolie.
Il chantoit Géraldine : alors l'écho charmé
Répétoit le doux nom de cet objet aimé ;

---

(1) Denham, né à Dublin, dans le dix-septième siècle. Son meilleur ouvrage est un poème intitulé : *la Montagne de Cooper.*

(2) Cowley, mort en 1618, poète au talent duquel les Anglais trouvent un caractère anacréontique.

(3) Henri Howard, comte de Surrey. Il vivoit du tems d'Henri VIII.

Aujourd'hui consolé de ne plus le redire,
La déité qu'il nomme est la céleste Mire (1).
Aimes-tu mieux chanter les héros et les rois,
Que Windsor a vu naître ou mourir dans ses bois?
Ou bien ces vieux guerriers dont les caveaux funèbres
Conservent dans ces lieux les dépouilles célèbres?
Redis-nous d'Edouard (2) les exploits éclatans;
Prolonge ses honneurs dans le lointain des tems;
Des monarques vaincus fais retentir les chaînes;
Montre-nous de Crécy (3) les glorieuses plaines,
Albion triomphante, et sur son étendard
Les lys resplendissans auprès du léopard.
Pour célébrer Henri (4) prends une voix plus tendre;
Qu'un immortel palmier s'incline sur sa cendre;
Son sort attendriroit le marbre du tombeau.
Non loin dort Edouard (5), cet horrible fléau!

---

(1) Nom d'une femme à laquelle Granville a adressé ses vers.

(2) Edouard III, né à Windsor.

(3) La bataille de Crécy, donnée le 30 août 1346. La victoire des Anglais fut attribuée à quelques petites pièces de canon dont ils étoient munis. Il n'y avoit que dix ou douze années que l'artillerie commençoit à être en usage.

(4) Henri VI, tué dans la tour de Londres par le duc de Glocester, depuis Richard III, frère d'Edouard IV. On sait que Henri VI étoit fou, ou imbécille une grande partie de l'année.

(5) Edouard IV, au tems des partis de la Rose blanche et de la Rose rouge.

Sa vaste ambition ne connut point de terme ;
Il lui falloit un monde ; un tombeau le renferme.
C'est ainsi qu'à jamais, par la mort désarmé,
Est couché l'oppresseur auprès de l'opprimé.
Distingue et fais connoître une pierre sacrée;
D'aucune inscription l'orgueil ne l'a parée.
C'est la tombe de Charle.... (1) Hypocrite Cromwel!
Que de pleurs ont coulé dans ton sein maternel,
Albion ! tes enfans du glaive sont la proie ;
Sur tes temples divins la flamme se déploie.
Quel long enchaînement et de guerre et d'horreur!
O triomphes sans gloire ! ô repos sans honneur!
Mais enfin Anne a dit : « Que la discorde expire »!
Elle a dit : et la paix (2) console cet empire.
Le dieu de la Tamise, en cet heureux moment,
De son lit de roseaux se leva lentement ;
Son front, d'où ses cheveux distilloient la rosée,
Lançoit des rayons d'or sur la vague appaisée.

---

(1) On sait qu'après la mort de Charles premier, le parlement avoit pris le titre et le sceau de parlement de la république d'Angleterre. C'est ce parlement qui vouloit franchement la république, que Cromwel trouva *mûr pour être dissous.* Il est permis de penser que le poëte philosophe qui a fait l'essai sur l'homme, auroit eu le sentiment de la liberté républicaine, si le despote Cromwel n'eût pas remplacé le tyran qu'il avoit vaincu.

(2) Paix d'Utrecht en 1713, sous le règne de la reine Anne.

Son urne retraçoit le nocturne flambeau,
Fidèle conducteur des reflux de son eau;
Des fleuves fraternels les urnes tributaires,
Dans ses flots souverains versoient leurs flots vulgaires;
L'Isis aux longs détours, le Thame au sein fécond,
Paroissent les premiers, et lui donnent leur nom.
A leur suite on voyoit la tardive Lodone,
Le Vey, dans qui la craie en flots de lait bouillonne,
Le Vandal azuré, le Kennet diligent,
Où serpente l'anguille aux écailles d'argent;
Cole qui s'orne au loin de ses îles sans nombre,
Le Lé que ses roseaux couronnent de leur ombre,
Le Mole, dont le cours disparoît quelquefois,
Et le Darent muet, teint du sang des Danois.
Au milieu d'eux, penché sur son urne bruyante,
Le dieu parut, couvert d'une robe ondoyante.
Contemplant de Windsor les dômes et les tours,
Il inclina son front, proféra ce discours:
A la voix de son dieu, l'onde fut attentive,
Et la vague sans bruit expira sur la rive.
Salut! divine paix! salut! jours fortunés,
Qui porterez ma gloire aux siècles étonnés!
Que le Tibre soit fier de sa Rome immortelle;
Que l'Hermus écumant de flots d'or étincelle;
Que le Nil, fils du ciel, roulant par sept canaux,
Féconde cent états du limon de ses eaux:
Ils n'occuperont plus les filles de mémoire,
Et perdus dans les mers, se perdront dans ma gloire.
Je vois du bronze en feu le Volga menacé;
D'une forêt de dards le Rhin s'est hérissé;

Et le Gange arme encor sur ses ondes dociles
Ses esclaves guerriers et ses héros serviles :
Moi, je veux que mes eaux nourrissent à jamais
L'ombrage protecteur de l'arbre de la paix.
Les ondes du Danube et les champs de l'Ibère,
Ne boiront plus le sang des fils de l'Angleterre.
Les troupeaux sans effroi, les moissons sans dangers,
Sur mes tranquilles bords charmeront les bergers.
O forêt! quelquefois si le sang te profane,
N'accuse plus Bellone, et pardonne à Diane;
Ton sein sera paisible, et les clairons sans voix
N'intimideront plus les accens du hautbois.
Mes bords sont couronnés par des villes sans nombre
Et mon cristal errant est couvert de leur ombre.
Le fécond avenir, et la paix et les arts
Au loin, sur mon rivage, offrent à mes regards
Des temples, des palais, de riches pyramides.
Aux lieux où deux cités (1), sur mes sables humides,
Semblent, en s'approchant, unir leur front rival,
Mon œil voit s'élever un nouveau Withe-Hall (2).
O puissante Albion! voilà le sanctuaire
D'où tu prononceras les destins de la terre!
Là des peuples lointains viendront chercher tes lois;
C'est là que monteront les prières des rois;

---

(1) Londres et Westminster.

(2) Le palais de Withe-Hall à Londres. Pope fait allusion à l'incendie qui en avoit consumé une partie en 1697.

Là viendra s'incliner à ta voix souveraine,
Des fronts républicains la liberté hautaine (1).
  Navigateurs futurs, les chênes de Windsor,
Descendus sur mes flots, y prendront leur essor.
Ces vaisseaux d'Albion porteront son tonnerre
Dans les brillans climats, berceau de la lumière.
Ils iront déployer ses hardis pavillons
Sur les tardives mers qui roulent des glaçons;
Et des vents parfumés, de nouvelles étoiles,
Sous le midi brûlant protégeront leurs voiles.
Là, pour moi, le corail s'enrichit de couleurs;

---

(1) Pope a en vue, dans ce passage, les états-généraux. En considérant les événemens dont nous sommes témoins, la conquête de la Hollande par la République française, la fondation de la République batave, et la paix rétablie sur le continent, malgré les efforts inouis du gouvernement anglais, on ne peut s'empêcher de convenir que la prédiction du poète s'est accomplie précisément en sens inverse. Mais ce qu'il n'a pas prédit, c'est que ce colosse, dont il offre aux yeux l'éblouissant prestige, reposeroit sur la bâse la plus fragile, et que rien ne seroit plus précaire que son existence. L'orgueil de l'Angleterre, l'état de ses finances, l'indignation universelle que doivent exciter son despotisme maritime, et le scandale de sa mauvaise foi, sont les principes inévitables de sa ruine. Ils sont parvenus au plus haut point de développement : un coup de baguette peut faire crouler tout l'édifice en une minute.

Voilà le spectacle que présente au monde la Grande-Bretagne dans le moment actuel. (*Note de l'éditeur.*)

Le baume, de ses sucs ; et l'ambre, de ses pleurs.
Pour moi, de feux ardens le rubis étincelle ;
De la perle, pour moi, l'écaille maternelle
De son globe argenté recèle le trésor,
Et la mine féconde embrâse et mûrit l'or.
Délicieux espoir ! le tems vient où mes ondes
Uniront sur leurs bords les peuples des deux mondes.
Pour l'ancien hémisphère, on quitte le nouveau.
Sous des vaisseaux grossiers, j'entends gronder mon ea
Je vois d'autres humains revêtus de plumages,
Les uns peints, d'autres nus, errer sur mes rivages ;
Et d'un œil étonné, ces enfans du soleil
Contemplent de nos mœurs l'étranger appareil.
  Douce fille des cieux ! porte au loin ton empire.
Périsse l'esclavage ! et que la guerre expire (1) !
Des peuples de l'Indus va protéger les jours,
Et mets en liberté leurs champs et leurs amours.
Laisse au Pérou ses rois ; que le Mexique encore,
De son or indigène à son gré se décore,
Attache la discorde à des chaines d'airain ;
Le gigantesque orgueil, l'ambition sans frein,
Et la pâle terreur seront vaincus comme elle.
Étouffe sous tes pieds la faction rebelle.
La persécution, sourde à de si longs cris,
Des sanglans échafauds pleurera les débris.

---

(1) On voit que le gouvernement anglais n'étoit pas alors, comme aujourd'hui, en conspiration contre la liberté du peuple, et contre l'indépendance des autres nations.

L'envie et le remords, sombres parens des crimes,
De leurs propres serpens deviendront les victimes;
La vengeance, des lóis respectant le pouvoir,
Sur son glaive rompu déposera l'espoir;
Et ces filles d'enfer, de l'enfer abhorrées,
Seront de sang humain vainement altérées.
Muse! abaisse l'orgueil d'un vol ambitieux :
Est-ce à toi de prévoir, dans les secrets des cieux,
Ce moderne âge d'or, ce terrestre Élysée ?
Mylord, cette vertu ne t'est point refusée.
D'un prophétique vers chante-nous l'avenir ;
En révélant sa gloire, obtiens son souvenir.
Pour moi, simple habitant de ce séjour champêtre,[1]
Beaux lieux, où de la paix l'olivier vient de naître,
Sa forêt, ses plaisirs, et ses tableaux divers,
Sont le but de mes vœux, et l'objet de mes vers.
Eh ! qu'importe la gloire à qui sent la nature ?
Windsor! il me suffit, sous ta riche verdure,
D'avoir à tes bergers, attentifs à ma voix,
Le premier parmi nous chanté l'hymne des bois.

Par le C. BOISJOSLIN.

FIN.

TABLE.

ANONYMES.

FIN DE LA TABLE.

NOTICE

DES OUVRAGES DE POÉSIE

QUI ONT PARU L'AN CINQUIÈME.

POËMES.

LES VOSGES, poëme, par N. François (de Neufchâteau). Paris, Desenne; in-8°. de 48 pages.

Poëme de plus de huit cents vers. Il peut être comparé à celui du célèbre Haller sur les Alpes, dont un naturaliste a dit que les Vosges sont la continuation. Les Vosges sont la patrie de l'auteur.

Tableaux imposans, qui représentent la nature dans les montagnes, où elle est plus forte, pour ainsi dire, et plus riche en grands effets. Manière large et féconde; de belles descriptions, parmi lesquelles on distingue celle des Vosges en général et de l'industrie de ses habitans; celle de Plombières et de ses eaux; celle d'une grande muraille, ouvrage des Romains, laquelle commence au-dessus de Colmar, &c.

Quelques transitions un peu languissantes, et quelques vers familiers, qui ont cependant l'avantage de reposer le lecteur au milieu du fracas des aquilons, des précipices et des torrens. De la prolixité; mais un grand nombre de superbes tirades et de traits heureux.

Episode intéressant de deux chanoinesses de Remiremont.

L'auteur de ce poëme est actuellement l'un des cinq Directeurs. On parle ici de son ouvrage précisément comme s'il ne l'étoit pas.

La Religion vengée, poëme en dix chants, par le cardinal Bernis. Strasbourg, Kœnig; in-8°. de 243 pages.

La religion vengée par la défaite de l'orgueil, voilà le sujet de ce poëme, très-inférieur à tous égards à celui de Racine le fils. Les dix chants ont chacun leur sujet particulier : l'orgueil, l'idolâtrie, l'athéisme, le matérialisme d'Epicure, le spinosisme, le déisme, le pyrrhonisme, l'hérésie, la corruption de l'esprit et des mœurs, et enfin le triomphe de la religion. Ce qui y manque le plus souvent, c'est de la poésie. Cet ouvrage a eu peu de succès, même parmi ceux que l'esprit de parti a fait dévots.

La Sphère, poëme en huit chants, &c. par Dominique Ricard, traducteur des Œuvres morales de Plutarque. Leclerc, rue Saint-Martin; 1 vol. de 500 pages.

Plan très-vaste. L'auteur y fait entrer l'invention de l'agriculture, le déluge, les systêmes de Ptolomée et de Copernic, la description du zodiaque, celle des planètes, l'attraction de Newton, les éclipses, les vents, l'arc-en-ciel, le flux et reflux, la boussole, &c.

Point de verve; versification peu travaillée : de la facilité, d'heureux détails.

Les Plantes, poëme par René Richard Castel. Migneret; in-12 de 150 pages.

[illegible]cription des plantes et des travaux de saison.

De bonnes tirades, sur-tout dans le chant de l'hiver. D'autres endroits plus arides. Du naturel, peu d'imagination.

Les Francs, poëme héroïque en dix chants, par le C. L. Le Sur, &c. Chez l'auteur, quai Voltaire; Maradan, Desenne, &c. in-8°. de 240 pages.

Dernière campagne des François, jusques et compris la reddition de Mantoue.

Du feu, de l'imagination, du patriotisme: du désordre, des inégalités, de l'incorrection.

Au huitième chant, tableau intéressant, de la mort du général Marceau, et des honneurs funèbres qui lui ont été décernés, même par les Autrichiens.

La Dunciade, poëme, &c. Barrois; in-18 de 219 pages.

Nouvelle édition, augmentée du tableau du Jacobinisme.

Les Verroux révolutionnaires, poëme héroï-comique en douze chants, et en vers alexandrins, dédié au 9 thermidor; par Romain Duperrier. Paris, Mercier de Comp. in-8°.

Annonce de l'ouvrage par l'auteur:

Oui, nous croyons pouvoir assurer le public
Que difficilement on feroit un ouvrage
Plus plaisant, plus précis, d'une gaité plus sage.
Avec ordre, on y joint à la variété
Le piquant d'une rare originalité.
De la France il contient les grandes destinées,
La révolution des fatales années:
Faits, époques, decrets, loix, réformes, abus,
Factions, tribunaux, clubs, finances, vertus,
Cultes, fondations, peines et récompenses, &c.

Les Candidats à la nouvelle législature, ou les Grands-Hommes de l'an cinq, &c. in-8°. Marchands de nouveautés.

Poëme satyrique contre les membres de l'assemblée de Clichy. Dans le premier chant, on leur donne à chacun un sobriquet; dans le second, description d'un festin, où ils sont métamorphosés en différens animaux, &c.

Beaucoup de facilité, quelques bonnes plaisanteries.

Les Modes, ou la Soirée d'été, poëme en trois chants. Paris, Maret; petit in-12 de 52 pages.

Ce n'est assez de suivre avec méthode
Tous les arrêts que prononce la Mode,
Il faut du goût pour commenter ses loix.....

Cinq derniers vers :

Velloni même en est déconcerté ;
Et sur le champ, suivi de mille Graces,
Au pavillon court leur offrir ses glaces.
J'y vais : lecteur, tu peux en prendre aussi,
Si tant de vers ne t'en ont point servi.

Le Législateur tel qu'il devroit être, poëme, par N. L. A***. Marchands de nouveautés; in-8°. de 31 pages.

De la sagesse en vain je veux chanter les loix,
Et tracer les devoirs des peuples et des rois :
Avant de commencer, une crainte secrète
Me dit que j'entreprends une tâche indiscrète.

Neslie, poëme en six chants, par Lombard de Langres. Garnery.

L'Art de plaire, poëme en trois chants, par le C. Delauney, ex-consul de la République aux ...-unis. Paris, Girardin et Deseune.

ODES, POÉSIES LYRIQUES.

Poésies lyriques de Marie-Joseph Chénier. Paris, Didot l'aîné; petit in-12 de 118 pages.

Neuf odes, dix hymnes, et des chants imités d'Ossian. On connoît le talent lyrique de Marie-Joseph Chénier.

Le Pouvoir de la Poésie, chant lyrique, par le C. Théodore Désorgues. Desenne; in-8°. de 11 pages.

Sujet déjà traité plus heureusement par l'auteur. Il a fait les frais, au Lycée des Arts, d'une médaille pour la meilleure ode, toujours sur le pouvoir de la poésie.

Hommage aux Armées Françoises, ode, par Baour-Lormian. Marchands de nouveautés; in-8°. de 8 pages.

Ode sur le Rob anti-syphillitique du C. B. Laffecteur, par le C. Luce; in-8°. de 8 pages.

HÉROÏDES, ÉPITRES, &c.

Captivité de la Fayette, héroïde, par Charles Dagrain. In-4°.

Héroïde qui a été fort annoncée. Vers assez médiocres sur un très-beau sujet.

Epître sur l'Italie, suivie de quelques autres Poésies relatives au même pays; par Th. Désorgues. Marchands de nouveautés; in-12 de 48 pages.

Des détails piquans dans l'Epître sur l'Ita-

lie; marche un peu lente; quelques traits satyriques.

Dans les Odes qui suivent, sur-tout dans celles sur les Monumens de Rome, *de l'harmonie, de belles idées, de la poésie.*

Epître à Urbin, sur la Révolution; par P. J. Audouin, membre du Conseil des Cinq-Cents, avec cette épigraphe :

O vaisseau! que fais-tu? Ne brave plus les flots.
Tranquille dans le port, jouis d'un long repos.

Epître aux Défenseurs de la Patrie, &c. par Félix Faulcon. In-8°. de 8 pages.

Epître aux Femmes, par Constance D. T. Pipelet. In-18.

Insérée dans l'article des poésies.

Epître à Buonaparte, par Joseph Despaze. Marchands de nouveautés; petit in-8°. de 16 p.

Insérée aussi dans le présent volume.

Epître à Zéphir et à Flore, en faveur de leurs semblables; par le C. François Montulay. Premier germinal. In-8°. de 6 pages.

D'un coup-d'œil ce berger voit paître son troupeau,
Fatigué, va s'asseoir à l'ombre d'un ormeau;
Sous cet arbre fleuri, il se croit tout aimable,
Et se sent tout en feu pour sa chère adorable.

Epître à Buonaparte. Marchands de nouveautés; in-8°. de sept pages.

Venez, héros de Troie, étaler vos exploits.
Avec de tels rivaux, entrez dans la carrière;
Devant eux humblement baissez votre bannière.
Tous ces héros grégeois ne sont que des faquins,
Quoiqu'aidés par leurs dieux, près des républicains.

Epître au Général Buonaparte, par L. C. T. Rousseau. In-8°. Johanneau.

Epître au nouveau Sénat, par le même. *Ibid.*

Censure de la Convention Nationale, en cinq discours en vers; par L. C. T. R. *Ibid.*

Epître à un Ami, sur les nouveaux riches. Huet, Maret, &c. 12 p.

SATYRES (1), ÉPITRES SATYRIQUES, &c.

Epître sur la Calomnie, par Marie-Joseph Chénier, membre du Conseil des Cinq-Cents et de l'Institut National. Larran, 16 p. in-18.

Le docteur Pancrace, satyre par le même. Larran, 12 pages *idem.*

Petite Réponse à la grande Epître sur la Calomnie, &c. par F. P. A. Léger. 7 pages in-12.

B. F. A. Fonvielle à J. M. Chénier. 16 p. in-16.

Ai-je tort ou raison? ou la Harpe et Chénier sur la révolution française, satyre par Charles Mulot. Desenne, Maret; 28 p. in-8°.

Petite Dispute entre deux grands hommes, par Michaud. 22 p. in-12.

Le Jugement dernier, par le Grondeur. Veuve Gorsas, 14 p. in-8°.

Les Hommes de 1793, satyre par F. M. G. Duault. 14 p. in-8°.

---

(1) La Satyre n'ayant guère servi cette année qu'à satisfaire des vengeances ou personnelles ou littéraires, on se borne dans cette notice au simple intitulé des pièces de ce genre.

Epître d'un Provincial à son Ami, par le C. D*** d'Avignon. 24 p. in-8°.

Voltaire à la Harpe. 8 p. in-8°.

Le Monde incroyable, ou les Hommes et les Choses; par Armand Charlemagne. 8 p. in-8°.

Mon premier mot, par M. F. Baour-Lormian, auteur de la Jérusalem délivrée en vers françois. Maret et Desenne; 28 p. in-12.

Mon second Mot, par Baour-Lormian. Maret, Larran; 16 p. in-8°. avec une gravure.

POÉSIES DIVERSES.

Essais en vers et en prose, par Joseph Rouget de Lille. Desenne, Durand, &c. in-8°. de 157 p. avec une gravure.

L'hymne des Marseillois, le plus célèbre des hymnes patriotiques; d'autres chants de guerre, où l'on reconnoît le même auteur; en général d'assez foibles poésies fugitives.

Mélanges de Littérature en vers et en prose, par Mancini-Nivernois. 3 vol. in-8°. Fuchs, Didot.

Des poésies dans le troisième volume. Les principales sont une traduction de l'Essai sur l'homme, une autre du quatrième livre du Paradis perdu, les épisodes de Nisus et de Médor, et quelques endroits des Métamorphoses d'Ovide.

Recueil d'Apologues et de Faits historiques, mis en vers, et relatifs aux révolutions française et américaine; par Edme Billardon-Sauvigny. Larran, petit in-12 de 200 p.

Anecdotes patriotiques. Le style n'est guère

celui de l'apologue ; mais plusieurs de ces récits sont propres à intéresser les vrais républicains. Ce petit volume est peu connu ; pour avoir un peu de vogue, il devoit paroître ou plutôt ou plus tard.

Recueil tiré du portefeuille d'un rentier, &c. Didot jeune.

Poésies fugitives, épigrammes imitées de l'Anthologie, &c. Il y en a de très-bien tournées. On en a inséré quelques-unes dans le présent volume.

Le dernier cri des Rentiers ; in-12 de 11 p.

Poésies diverses, par M. P. A. Miger. Paris, Perlet ; in-18 de 116 p.

Nuits d'hiver, Variétés philosophiques et littéraires, Contes et Nouvelles en prose et en vers, recueillies par Mercier de Compiègne. Mercier, imp.-lib. rue du Coq Honoré.

Le Pétrarque François, poésies de société, par P. C. A. Tours.

RECUEILS.

Les Dîners du Vaudeville. Paris, Huet ; 12 numéros de 48 pages chacun.

Une douzaine de chansons tous les mois. Dans le nombre, il s'en trouve de fort jolies, de fort spirituelles. On peut en juger par celles que nous avons recueillies.

Journal des Muses, par une société de gens de lettres. Au bureau, rue Saint-Thomas-du-Louvre ; petit in-12.

Recueil de vers qui doit paroître tous les mois.

Les nouveaux Troubadours, recueil lyrique. *Idem.*

Choix de romances, par les mêmes éditeurs.

Almanach des Graces. Cailleau.

Almanach des Muses, pour l'an 5 de la République Françoise (1797 v. st.). Louis.

OUVRAGES PÉRIODIQUES.

On insère des poésies fugitives dans beaucoup de journaux, notamment dans la Décade philosophique et littéraire (1), *dans le* Journal de Paris, *le* Moniteur, *le* Mercure, *le* Fanal, &c. &c. *D'autres se bornent à donner l'analyse des pièces de théâtre.*

THÉATRES.

THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE.

Junius, ou le Proscrit, tragédie en 5 actes, en vers. 14 germinal.

Essai d'un jeune-homme. Sujet compliqué; des mouvemens; une situation tragique au quatrième acte.

Agamemnon, tragédie en 5 actes, par le C. Louis Lemercier. 5 floréal an 5. Fayolle.

Sujet vicieux et qui offroit de grandes difficultés. Agamemnon, à son retour, trouve établi

---

(1) Les poésies insérées dans la Décade sont en général choisies avec discernement. Nous y recueillons plus de que dans les autres journaux.

auprès de Clytemnestre, sous le nom d'un prince étranger, Egiste, fruit de l'inceste de Thyeste et de sa fille Pélopée. Il ordonne de le faire embarquer sur-le-champ : mais les amis d'Egiste arment pendant la nuit; il rentre dans le palais. Scène conduite avec beaucoup d'art. Egiste épouvante et attendrit Clytemnestre tour-à-tour. Il lui met ensuite un poignard à la main : elle entre dans le lieu où son mari se livre aux douceurs du sommeil; bientôt un cri de douleur annonce que le crime est consommé, &c.

De la terreur, point d'intérêt. Très-beau rôle de Cassandre, fille de Priam, qu'Agamemnon ramène avec lui comme esclave.

Du succès.

La Jeunesse du Duc de Richelieu, ou le Lovelace Français, comédie en prose et en 5 actes; par les CC. Alex. Duval et Monvel. Nivôse an 5. Barba, in-8°. de 100 p.

Sujet tiré de la Vie privée du maréchal de Richelieu. Horrible anecdote d'une malheureuse femme que le héros de cette prétendue comédie immole à son amour-propre avec la plus froide inhumanité : trait bien propre à jeter de l'odieux sur les monstres de l'ancien régime, que tant de femmes trouvoient si séduisans. Ici Richelieu l'est beaucoup moins qu'il ne l'étoit en effet.

Le Journaliste, ou l'Ami des Mœurs, comédie en un acte et en vers; par le C. Lombard de Langres. 15 mess. an 5. Barba, in-8°. de 34 p.

Critique de plusieurs journalistes. Rôle justement applaudi d'un auteur désintéressé, que l'amour du bien public détermine à publier un journal consacré uniquement à corriger les mœurs.

Intrigue romanesque fort étrangère au titre de la pièce.

Les Artistes, pièce en quatre actes et en vers, par J. F. Collin-Harleville. 19 brumaire an 5 (9 novembre). Villeflose, rue de Verneuil; in-8°. de 126 p.

A la première représentation, un accueil assez équivoque : aux représentations suivantes, du succès, l'action étant plus resserrée; plus de succès encore à la lecture.

Une intrigue assez mince, et peu de comique: des tableaux délicieux; des détails remplis de graces et de la plus aimable facilité. On voit qu'ils sont tous sortis de l'ame de l'auteur: car pour exprimer ainsi le charme des lettres et des arts, il faut en être soi-même bien pénétré. Point d'envie, point de satyres, point de passions haineuses; mais l'amitié la plus franche et la plus pure entre un peintre, un poète et un musicien, tous trois jeunes, tous trois enthousiastes de leur art. Le beau rôle est ici pour le peintre. Il se nomme Armand; il est amoureux et pauvre. Le musicien, qui est riche, est plus hardi par conséquent; il demande assez brusquement en mariage la voisine de son ami, sans se douter que celui-ci en est secrètement aimé; il le presse même de le servir auprès d'Emilie. C'est une jolie veuve qui, depuis quelque temps, apprend à graver, pour rendre par le burin un des meilleurs tableaux du jeune peintre. On découvre à la fin cette occupation chérie, et l'on apporte son ouvrage, qui, comme de raison, est un vrai chef-d'œuvre. Dans le même instant, on vient annoncer qu'Armand, qui a concouru pour le prix, l'a remporté. Son père, bon fermier, est arrivé le jour même; il vouloit ab-
[...]ument le ramener à la charrue: il finit par

approuver les goûts de son fils et son union avec Émilie.

Le Mari jaloux, comédie, par le C. Desforges. Pluviôse.

Pièce de l'auteur de la Femme jalouse : *elle n'a pas autant réussi.*

Constance, femme de Tersange, élève un enfant dans le plus grand mystère : le mari est furieux ; mais cet enfant est le fruit de sa propre infidélité ; Constance l'a recueilli, et a promis de lui servir de mère. Le jaloux est confondu.

Les Héritiers, comédie en un acte, en prose ; par le C. Alex. Duval. Frimaire.

Fond assez plaisant. Un armateur passe pour avoir péri dans un naufrage, et ses parens s'occupent à recueillir sa succession. Cependant il n'a pas péri réellement ; et comme personne ne le connoît, arrivé dans sa propre maison, il s'amuse à son aise des projets et des travers de ses héritiers, ainsi que de l'espèce d'affection que chacun d'eux avoit pour lui.

Mirza, ou le Préjugé et l'Amitié, comédie en 3 actes, en vers libres, par J. Patrat. Paris, Huet ; in-8°. de 63 p.

THÉATRE FRANÇOIS

DE LA RUE DE LOUVOIS.

TRAGÉDIE.

Laurence, tragédie en 5 actes, par le C. Legouvé. 16 ventôse.

Sujet romanesque ; passion d'un fils pour sa mère. Beaucoup trop d'événemens pour que nous

entreprenions de les indiquer dans un si court espace.

Des situations tragiques, un style soigné, de l'énergie : quelques longueurs dans les premiers actes, et peut-être trop peu d'action dans le dernier.

Géta, tragédie en 5 actes, par le C. Petitot. Prairial.

Action qui a de la ressemblance avec celle de Britannicus.

Meurtre de Géta par Caracalla son frère. Ce dernier se tue ensuite : ce qui est directement opposé à l'un des traits historiques le plus connu ; car personne n'ignore que le féroce Caracalla n'a régné que trop long-temps pour l'humanité.

Fernandez, tragédie en 3 actes, en vers ; par le C. Luce. 28 messidor.

Intrigue embarrassée ; des invraisemblances. Des tirades et des maximes qui ont été applaudies ; du talent dans plusieurs scènes.

COMÉDIES.

Cécile, ou la Reconnoissance, comédie en un acte et en vers ; par Souriguère. 15 nivôse an 5. Barba, in-8°. de 44 p.

Sujet tiré d'un drame allemand. La reconnoissance de Cécile consiste en ce qu'elle engage ses diamans, pour acquitter vingt mille écus que Florival doit à son père. Florival lui a sauvé l'honneur et la vie. Ce trait attendrit le vieillard : il consent à les unir.

Situations naturelles et bien amenées ; de la grace dans le style.

Saint-Elmont et Verseuil, ou le Danger du soupçon, drame en 5 actes et en vers libres; par J. A. Ségur le jeune. 25 pluviôse (12 février 1797). Charpentier, rue Saint-Denis, n°. 62.

Verseuil, ami et caissier de Saint-Elmont, ayant trouvé dans sa caisse un vide de vingt mille écus, se confine dans une maison garnie avec sa fille Angéline. Il prend le nom de Dolban. La jeune-personne compose des dessins et les fait vendre; un jeune-homme, qui loge dans la même maison, se charge de la commission. Il aime Angéline. Le père apprend la retraite du fils, et vient combattre sa passion pour une inconnue: ce père est précisément Saint-Elmont. Il reconnoît son ancien caissier, et l'on découvre heureusement qu'un tiers a détourné les vingt mille écus. Il s'ensuit que la probité de Verseuil est intacte. Réconciliation des deux pères, union des jeunes-gens.

Vive sensibilité dans plusieurs scènes; quelques rôles fort dramatiques; style négligé.

Médiocre et Rampant, ou le Moyen de parvenir, comédie en 5 actes et en vers; par L. B. Picard. Premier thermidor an 5. Huet, in-8°. de 114 pages.

Tableau de l'incapacité et de la bassesse de Dorival, secrétaire en chef d'Ariste, nouveau ministre. Ce Dorival justifie pleinement la justesse des deux épithètes, MÉDIOCRE ET RAMPANT.

Versification facile, du naturel, de la gaîté.

Sophocle et Aristophane, comédie en 2 actes, en vers, par les CC. Raffier et Joly. 30 germinal.

Querelle entre Sophocle et Aristophane. Cha-

cun donné une préférence exclusive au genre qu'il a adopté. Cependant on annonce à Sophocle que son fils l'a traduit devant l'aréopage, et qu'en l'accusant d'avoir perdu la raison, il demande qu'on lui ôte la gestion de ses biens. Aristophane, attendri, veut prendre sur lui le soin de sa défense : mais Sophocle s'en charge seul, et détruit l'imputation par un discours très-éloquent.

D'heureux détails, des longueurs. On a du plaisir à voir réunis dans cet ouvrage les grands hommes du plus beau siècle d'Athènes.

Le Jaloux malgré lui, comédie en un acte, en vers, par C. B. J. Delrieu. 3 avril 1797. Barba, 46 p. in-8°.

DRAMES NON REPRÉSENTÉS.

Le Sage de l'Indostan, drame philosophique en un acte et en vers, mêlé de chœurs de musique par Fabre Olivet, représenté à l'Institut des aveugles-travailleurs, par les aveugles eux-mêmes, et imprimé par eux. Dufay.

Appel à l'honneur, ou les Remboursemens en assignats, drame en 3 actes. Fusch.

COMÉDIES NON REPRÉSENTÉES.

Ninon de l'Enclos, comédie en un acte, en vers, suivie de poésies fugitives ; par L. J. B. E. Vigée. in-8°. de 213 pag.

De jolies scènes; de jolis détails; style élégant et facile. Mais le dénouement n'est rien moins que dramatique ; il consiste dans la fameuse exclamation de Ninon : Ah! le bon billet

qu'a la Châtre ! *L'auteur est obligé de la dénaturer. Ce n'est plus un mot souverainement plaisant; c'est l'expression de* la plus profonde sensibilité : *c'est un vrai contre-sens.*

A la suite de cette petite comédie, des pieces fugitives fort agréables : plusieurs ont été insérées dans ce volume et dans les précédens.

Athènes pacifiée, comédie en 3 actes et en prose, tirée des onze pièces d'Aristophane. Par Cailhava. Pougens et Boulard.

THÉATRE DES ARTS.

Anacréon, opéra en 3 actes, par le C. Guy, musique de Grétry. 28 Nivose.

Anacréon parvient à fléchir Polycrate en faveur de la fille de ce tyran et d'un Samien sans naissance qu'elle a secrètement épousé, et dont elle a un fils.

Des tableaux intéressans. Versification qui n'est pas toujours très-anacréontique. Beaucoup de succès, au moyen de la musique de Grétry.

THÉATRE DE LA RUE FAVART,

CI-DEVANT THÉATRE ITALIEN.

Azeline, opéra en prose et en 3 actes, mêlé d'ariettes. Par les C. Hoffman et Solié.

Sujet tiré d'un conte d'Imbert.

Dénouement qui produit de l'effet.

Christophe et Jérôme, opéra-comique. Brumaire.

Point de succès.

Bélisaire, opéra en 3 actes, par le C. Dartigny, musique de feu Philidor. Vendémiaire.

Sujet intéressant, quoique fort usé. Le moment choisi par l'auteur, est celui où Bélisaire, victime des intrigues de la cour de Justinien, et privé de la vue, est retiré avec sa fille, le jeune Tibère et un enfant de douze ans, dans un château situé sur les frontières de l'empire. Dialogue froid; peu de développemens.

Musique souvent digne de Philidor. On a apporté son buste sur le théâtre.

Lisbeth, opéra en 3 actes et en prose, mêlé d'ariettes; par Favières, musique de Grétry. 21 nivôse.

Pièce qui a eu du succès. C'est le sujet de la Nouvelle de CLAUDINE *par Florian.*

De charmans tableaux. De la musique de Grétry; il suffit de nommer un tel compositeur.

Ponce de Léon, opéra-bouffon en 3 actes, paroles et musique de le Breton. 14 ventôse an V. Barba. in-8°. de 60 pag.

Fond pris dans un conte de madame d'Aulnoi.

Des situations comiques, de l'esprit. Le C. le Breton a été applaudi comme auteur, et comme musicien.

Le jeune Henri, opéra-comique, musique de Méhul. 12 floréal.

Paroles assez mal accueillies. Musique de Mehul, couverte d'applaudissemens, ainsi que le compositeur lui-même : les acteurs l'ont entraîné sur la scène.

La Maison isolée, ou le Vieillard des Vosges, comédie en 2 actes, en prose mêlée d'ariettes. 22 floréal an v. Par Marsollier, musique de d'Alayrac. Paris, Barba.

Heureux mélange d'intérêt et de comique. Le vieillard des Vosges est aimé, considéré, fêté par les habitans des hameaux voisins. Il rencontre un jeune soldat qui a des besoins, et auquel il fait accepter sa bourse. Attaqué ensuite par des brigands dans sa demeure isolée, il est sauvé par ce même soldat que le hasard a fait séjourner dans le canton.

Quelques longueurs dans les épisodes. Rôle plaisant d'un valet niais, contrariant, poltron, mais plein de zèle pour son maître.

Arnill, ou le Prisonnier Américain, comédie en prose et en un acte, par Marsollier, musique de d'Alayrac. Barba. in-8°. de 44 pag.

THÉATRE DE LA RUE FEYDEAU.

COMÉDIES.

Être et Paroître, ou les deux Voisins, comédie en 3 actes. Brumaire. Par le C. Collin-Harleville.

Pièce retirée le lendemain de la première représentation.

La Famille Suisse, pièce en un acte, par le C. S. Just d'Hancourt, musique du C. Boyeldieu. 25 pluviôse.

Cette famille n'est composée que d'un père, d'une mère et d'une fille. Le père, marié d'abord à une américaine dont il apprit la mort, contracta un second mariage avec une jeune helvétienne. Apprenant ensuite que cette américaine vivoit, il crut de son devoir de retourner avec elle, et abandonna la dernière, quoiqu'enceinte. Libre enfin, après quinze ans, par la mort de l'américaine, il revient dans la suite plus amoureux que jamais; pour se réunir à ce qu'il aime.

Des situations touchantes, entre autres celle de la rencontre du mari et de la femme dans la grotte où tous deux se sont donné une foi mutuelle.

Les Trois Fils, pièce en 4 actes et en vers, par le C. Demoustier. Ventôse.

Sujet vicieux.

On a promis une récompense pécuniaire au dénonciateur d'un assassin. Dans la vue de se procurer de quoi soulager leur mère, trois fils imaginent de dénoncer l'un d'entre eux. En soulageant ses besoins, ils accroissent son infortune.

La Rupture inutile, comédie en un acte et en vers. 14 messidor. Par N. J. Forgeot. Huet. in-8°. de 46 pag..

Deux amans, madame de Sainte-Claire et Solange, ont rompu presque sans motif. Cha-cun d'eux part de son côté pour la même cam-pagne, et y prend un autre nom que le sien

Un M. de Belmond, qui a la manie de vouloir marier les gens de sa connoissance, cherche à saisir une si belle occasion; elle est unique: car tous deux semblent disposés à épouser subitement une personne inconnue. Ils se rencontrent. On fait croire aisément à madame de Sainte-Claire que Solange est marié depuis peu: Solange croit la même chose, avec la même facilité, de madame de Sainte-Claire. Tout s'éclaircit: ils se raccommodent; et c'est ainsi que la rupture est inutile.

Des combinaisons forcées et sans vraisemblance. De la finesse, beaucoup d'esprit.

OPÉRA.

Médée, tragédie en 3 actes, en vers; par Hoffmann, musique de Chérubini. (23 ventôse) Paris, Huet. 48 pag.

Tragédie chantée et parlée, genre nouveau dont on a fait l'essai. Musique savante, de belles décorations.

Le Major Palmer, opéra en 2 actes, mêlé de chants, par le C. Pigault Lebrun, musique du C. Bruni. 8 pluviôse.

Drame chargé de beaucoup d'événemens, et par conséquent du nombre de ceux qui ne sont pas susceptibles d'une courte analyse. Il a été fort applaudi.

OPÉRA-COMIQUE.

Tout par hasard, comédie en un acte, mêlée de chants. Premier brumaire.

Scène de revenant. Le public a eu peine à entendre la pièce jusqu'à la fin.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

L'Aînée et la Cadette, par les C. Advenier et Foucherets. Vendémiaire.

Essai de deux jeunes auteurs.

Santeuil et Dominique, par le C. Piis. Brumaire.

Traits connus de la vie de Santeuil. Ni amour, ni intrigue. De l'esprit, des couplets agréables et bien tournés. Quelques calèmbourgs.

Les deux Veuves, comédie en vaudevilles, en 2 actes. 22 frimaire. Par le C. Ségur le jeune.

Même fond que celui d'une petite pièce qui a pour titre : La Jambe de bois. *C'est un officier, qui au retour d'une campagne feint d'avoir perdu une jambe et un œil, pour éprouver si la constance de sa maîtresse tiendra contre de pareils accidens. Ici paroissent deux veuves, l'une coquette, l'autre sensible. Cette dernière résiste à l'épreuve, et l'officier l'épouse.*

Des scènes piquantes; des couplets pleins d'esprit et de gaîté.

Le Mari supposé, deux actes. 18 nivôse.

La Méprise en voyage, un acte. 21 pluviôse.

Les Troubadours, par les C. le Prevôt et Phelippon-Lamadelaine. Ventôse.

Peinture agréable des mœurs des anciens troubadours.

Le Dîner au pré Saint-Gervais. Floréal.

Une des plus jolies bagatelles de ce théâtre. Tableau très-naturel de la partie de campagne d'une famille de bons et honnêtes Parisiens. Il s'y glisse un Gascon qui les amuse beaucoup.

Le Mariage de Scarron, par les C. Barré, Radet et Desfontaines. Floréal.

Mariage de Scarron avec Mlle d'Aubigné, tel à-peu-près qu'il est raconté dans les mémoires du tems.

Le personnage de Scarron assez bien saisi : celui de Ninon-Lenclos fort au-dessous de l'opinion que l'on s'en est formée.

Les auteurs ont vaincu la grande difficulté, celle de rendre supportable l'idée du mariage d'une jeune-personne avec un impotent.

Arlequin-Dentiste, en un acte. Germinal.

Décence, ou les Filles-Mères, parodie de Laurence, par les C. Radet, Desfontaines et Barré. Germinal.

Parodie de la tragédie de Laurence. Plaisanterie sur les filles-mères *des pièces nouvelles. Les enfans de* Lisbeth, *de la maîtresse de* Palmer, *de la fille de* Polycrate, *de* Médée, *arrivent successivement par le coche, accompagnées de* mesdemoiselles leurs mères.

Les trois Tantes. Germinal.

La nécessité des talens. 8 messidor.

Leçons qui ont paru un peu trop sérieuses sur l'avantage des talens, pour mettre celles

qui en possèdent au-dessus des atteintes de l'infortune et de la séduction.

Les Effets au porteur. 29 thermidor. Par le C. Deschamps.

Un de ces effets est l'engagement souscrit par un négociant de l'Isle de France, d'épouser une femme qu'il charge son correspondant à Brest de lui expédier.

Des scènes très-comiques; des traits toujours applaudis contre les enrichis de nouvelle date.

Margot la résolue, en un acte.

Arlequin jaloux et gourmand.

THEATRE DE MONTANSIER.

La Leçon des Fermiers, ou je lui pardonne sa fortune, comédie en 2 actes. 21 ventôse an v. Par le C. d'Orvigny. Barba. in-8°. de 54 pag.

Les faux Monnoyeurs, ou la Vengeance, drame en 3 actes, mêlé de chant; par Cuvelier, musique de Gresnick. 12 floréal, an v. Barba. in-8°. de 42 pag.

Claudine de Florian, comédie en 3 actes et en prose. 27 messidor, an v. Par Pigault Lebrun. Paris, Barba. in-8°. 63 pag.

THÉATRE DE MOLIERE.

La Marquise de Pompadour, ou Germon et Juliette, comédie en 3 actes et en prose. An v. Par le C. Cubieres. Barba. in-8°. de 62 pag.

THÉATRE DE LA CITE.

Je cherche mon père, comédie en 3 actes et en vers. 29 floréal. Par Hyacinthe Dorvo. Barba. in-8°. de 70 pag.

Tivoli, ou le Jardin à la mode, vaudeville en un acte. Prairial an v. Par Armand Gouffé. Paris, Barba. in-8°. de 23 pag.

La Mort de Turenne, pièce historique et militaire, à grand spectacle, en 3 actes, mêlée de pantomines, combats et évolutions. Par J. B. Bouilly et J. G. N. Cuvelier. 29 prairial, an v. Barba. 26 pag.

Turlututu, empereur de l'Isle verte, folie, bêtise, farce ou parade et en prose en 3 actes, etc. paroles et musique du Cousin Jacques. 17 messidor. Moutardier.

Les Akancas, prologue melo-dramatique en un acte et en prose, suivi des Espagnols dans la Floride, pantomime en 3 actes et à spectacle. Par J. G. A. Cuvelier. 12 thermidor an v. Paris, Barba. in-8°. de 16 pag.

Arlequin-Journaliste, comédie-vaudeville en un acte. 14 thermidor, an v. Par le C. R. Paris, Barba. in-8°. de 32 pag.

THÉATRE D'ÉMULATION,

CI-DEVANT NICOLET.

Madame Angot, ou la Poissarde parvenue, opéra-comédie en 2 actes, par le C. Maillot. Barba. in-8°. de 40 pag.

Le Mariage de Nanon, ou la suite de madame Angot; par le C. Maillot, musique du C. Leblanc. *id.* 34 pag.

Coco-Ricco, folie-vaudeville en un acte, par le C. Armand-Gouffié. 25 germinal an v. Paris, Barba. in-8°. de 32 pag.

L'Enfant du malheur, ou les Amans muets, comédie-féerie en 4 actes, etc. 9 germinal an v. Par J. G. A. Cuvelier. Paris, Barba. in-8°.

FIN DE LA NOTICE.

PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET

